W-FENEC

MAGAZINE

EMPIRE STATE BASTARD

BLOOD COMMAND – DUSK OF DELUSION – UNSPKBLE
BOTTLEKIDS – 7 WEEKS – BENEFITS – BAD SITUATION
PRINCESSES LEYA – EXSONVALDES – QUAI METAL

1223

ÉDITO

Pour vous faire mieux connaitre d'où vient l'erreur de ceux qui blâment la volupté, et qui louent en quelque sorte la douleur, je vais entrer dans une explication plus étendue, et vous faire voir tout ce qui a été dit là-dessus par l'inventeur de la vérité, et, pour ainsi dire, par l'architecte de la vie heureuse.

Personne ne craint ni ne fuit la volupté en tant que volupté, mais en tant qu'elle attire de grandes douleurs à ceux qui ne savent pas en faire un usage modéré et raisonnable ; et personne n'aime ni ne recherche la douleur comme douleur, mais parce qu'il arrive quelquefois que, par le travail et par la peine, on parvienne à jouir d'une grande volupté. En effet, pour descendre jusqu'aux petites choses, qui de vous ne fait point quelque exercice pénible pour en retirer quelque sorte d'utilité ? Et qui pourrait justement blâmer, ou celui qui rechercherait une volupté qui ne pourrait être suivie de rien de fâcheux, ou celui qui éviterait une douleur dont il ne pourrait espérer aucun plaisir.

Au contraire, nous blâmons avec raison et nous croyons dignes de mépris et de haine ceux qui, se laissant corrompre par les attraits d'une volupté présente, ne prévoient pas à combien de maux et de chagrins une passion aveugle les peut exposer.
J'en dis autant de ceux qui, par mollesse d'esprit, c'est-à-dire par la crainte de la peine et de la douleur, manquent aux devoirs de la vie. Et il est très facile de rendre raison de ce que j'avance. Car, lorsque nous sommes tout à fait libres, et que rien ne nous empêche de faire ce qui peut nous donner le plus de plaisir, nous pouvons nous livrer entièrement à la volupté et chasser toute sorte de douleur ; mais, dans les temps destinés aux devoirs de la société ou à la nécessité des affaires, souvent il faut faire divorce avec la volupté, et ne se point refuser à la peine.

La règle que suit en cela un homme sage, c'est de renoncer à de légères voluptés pour en avoir de plus grandes, et de savoir supporter des douleurs légères pour en éviter de plus fâcheuses.

Le jour où tu seras à la bourre pour l'édito, tu laisseras ce texte (en latin si possible) qui sert d'habitude à te rappeler qu'il faut mettre un putain de texte à cet endroit.

Amen lorem ipsum.

■ Cicéron

SOMMAIRE

06 EMPIRE STATE BASTARD

18 BENEFITS

38 OXBOW

39 LIAM GALLAGHER

43 WEEKS

48 KARRAS

55 UNSPKBLE

64 MASS HYSTERIA

65 QUEENS OF THE STONE AGE

72 BLOOD COMMAND

100 QUAI METAL

124 BAD SITUATION

135 EXSONVALDES

140 LES 5 ANS D'NRV

158 MARS RED SKY

162 PRINCESSES LEYA

166 FFF

174 BOTTLEKIDS

187 INTERVI OU : DUSK OF DELUSION

192 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

202 LES DISQUES OUBLIÉS

204 DANS L'OMBRE : CDDLC

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume Circus, JC, Nolive, Gab, Deux Fré...
Maquette couverture et mag : Oli, Rocco de Fixin
Photo couverture : JC Forestier
Toutes photos (sauf précision) : DR

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

Le batteur des **Dead Kennedys**, D.H. Peligro est décédé à l'âge de 63 ans suite à un traumatisme cranien engendré par une chute.

La billetterie du **Hellfest** a écoulé ses 55000 pass en 1 heure 20 pour sa seizième édition qui se tiendra sur 4 jours. Un nouveau record. Chapeau !

Queen a dévoilé un titre inédit avec Freddy Mercury, intitule «Face it alone».

Nine Inch Nails a retrouvé d'anciens membres (Richard Patrick, Chris Vrenna, Charlie Clouser et Danny Lohner) à la fin d'un concert pour jouer 6 morceaux dont «Hey man, nice shot» de **Filter**...

Blink-182 a annoncé se réunir avec Tom DeLonge qui avait quitté le groupe en 2015. Le groupe a également annoncé une tournée et sorti un nouveau single intitulé «Edging» .

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

On a perdu Steve Riley à l'âge de 67 ans, le batteur des 36 dernières années de **L.A. Guns**, mais également Hiroshi «Heath» Morie, le bassiste de **X Japan**, lui à l'âge de 55 ans.

The Beatles ont sorti ce qui a été décrit comme leur nouvelle chanson finale, intitulée «Now and then». Le morceau a été écrit et chanté par John Lennon, développé et retravaillé par Paul McCartney, George Harrison et Ringo Starr.

Petit coup de tonnerre dans la sphère metal avec l'annonce du départ de Jay Weinberg de **Slipknot**. Les rumeurs vont bon train...

Le nouveau projet de **Kerry King**, s'intitule...Kerry King.

The Smile remet les couverts avec la sortie de leur nouvel et deuxième album Wall of eyes prévue pour le 26 janvier. Ils seront à Rock en Seine !

QUI A DIT ?

Les gens pensent que nos dirigeants sont trop intelligents et tombent dans le panneau à chaque fois.
A. Empire State Bastards
B. 7 Weeks
C. Dusk of Delusion
D. Unspkble

Je suis un pur produit des années 80, quand les hurlements n'étaient alors qu'à leurs balbutiements.
A. Dusk of Delusion
B. Benefits
C. Empire State Bastards
D. Princesses Leya

Ce sont des morceaux plus personnels avec des textes qui nécessitent qu'on laisse plus de place à la voix, on ne voulait pas « surproduire » ce disque.
A. 7 Weeks
B. Exsonvaldes
C. Unspkble
D. Bottlekids

Tout faire nous-mêmes était l'objectif !
A. Exsonvaldes
B. Bad Situation
C. Dusk of Delusion
D. Benefits

Je souffre beaucoup d'anxiété, de stress et de nervosité. Avant de faire des interviews, j'ai l'habitude de l'indiquer aux journalistes pour que vous ne pensiez pas que je sois bizarre.
A. Benefits
B. Blood Command
C. Bad Situation
D. 7 Weeks

EMPIRE STATE BASTARD

QUASI 24H AVANT CETTE INTERVIEW, NOUS N'ÉTIONS PAS SÛRS DE RENCONTRER SIMON NEIL (BIFFY CLYRO) ET MIKE VENNART (GUITARISTE DE TOURNÉE POUR BIFFY CLYRO ET EX-OCEANSIZE), LES DEUX INSTIGATEURS D'EMPIRE STATE BASTARD. CELA AURAIT ÉTÉ DOMMAGE DE NE PAS PAPOTER AVEC CES DEUX GARÇONS AU GRAND CŒUR, PASSIONNÉS PAR LES MUSIQUE EXTRÊMES, ET QUI ONT BIEN VOULU NOUS PARTAGER LEUR SENTIMENTS VIS À VIS DE LEUR PREMIER ALBUM, RIVERS OF HERESY, SORTI EN SEPTEMBRE CHEZ ROADRUNNER RECORDS.

Merci beaucoup de nous accorder cette interview. Tout d'abord, qu'est-ce qui vous a poussé à lancer Empire State Bastard ? Est-ce l'amitié ? Car Il me semble que vous êtes amis depuis 20 ans maintenant. Ou tout simplement une manière de sortir de la routine engendrée par Biffy Clyro ?
Simon Neil (chant/clavier) : Hum, je dirais que c'est un peu les deux à la fois, ouais. Quand tu tournes avec le même groupe pendant longtemps, tu commences à t'appuyer de plus en plus sur des habitudes et une routine, comme tu dis. Maintenant, et depuis la pandémie, il est vraiment difficile de se contenter d'être uniquement sur la route. J'ai remarqué que tout est beaucoup plus compliqué désormais. C'est donc au moment où nous avions du temps libre, où nous n'étions pas en tournée, que nous avons pu consacrer du temps et les efforts nécessaires à ce projet. Il était clair que nous ne souhaitions pas faire quelque chose à la va-vite. La pandémie est arrivée, et il a fallu un putain de virus pour détruire ce monde. C'était d'une tristesse, mais cela nous a inspiré. Les merdes que les gens ont traversées pendant cette période se retrouvent inéluctablement dans notre album, y compris dans les paroles. Faire ce disque, cela a été pour nous une bonne manière de faire face à cette période négative. En tout cas, selon moi, c'est la raison d'être de cet album.

J'ai cru comprendre que vous aviez déjà le nom du groupe depuis presque 10 ans...
Mike Vennart (guitare) : Ouais ! Ça nous donc a pris autant de temps pour trouver et mettre de la musique sur ce nom (rires).

Mais alors, pourquoi ce processus a-t-il été aussi long ?
Mike : C'est simple, on a tout fait à l'envers ! Simon a trouvé le nom avant que nous n'ayons la moindre musique, il a fallu beaucoup de temps pour imaginer un son qui pouvait correspondre à ce nom. On a essayé plein de trucs ensemble, des choses différentes, et finalement, nous nous sommes mis d'accord sur le fait qu'il fallait une musique qui évoque le slam, le heavy metal, la violence et quelque chose de désaccordé. C'était totalement ça qui nous sautait aux yeux quand on prononçait le nom Empire State Bastard. Mais, pour être honnête, je pense que jusqu'à à peu près l'année 2018, je n'avais pas nécessairement d'inspiration en moi pour fournir quelque chose de concluant. J'ai toujours été un grand fan de musiques extrêmes, mais tout ça est vraiment parti de nos conversations avec Simon sur nos goûts communs pour la musique extrême et la folie de ce monde. Avant ça, je n'avais pas le sang-froid et l'état d'esprit nécessaire pour fabriquer de la bonne matière qui a permis de sortir ce disque récemment, tu vois ?

OK, je vois, mais par quel moyen êtes-vous parti d'un nom à une musique aboutie ? Comment les rôles ont été répartis ?
Simon : Il était hors de question pour moi de prendre la guitare car dès que je l'utilise, je sonne comme Biffy Clyro... Même quand je compose, pas uniquement dans les sonorités ! J'ai donné mes idées et intentions à Mike qui a pris les rênes de la composition et s'est chargé de sortir tous les riffs et arrangements des chansons. En gros, moi je suis arrivé avec mon chant et j'ai un peu tout gâché en criant

par-dessus (rires). Il m'envoyait quelques chansons au fil des années, je les trouvais toutes excellentes, et puis il y a eu une petite période de quelques mois pendant laquelle j'ai senti qu'on y arrivait. Si je me souviens bien, on a fini «Stutter», «Tired», et «Harvest», et une autre dont j'ai plus le nom, et là, c'était devenu Empire State Bastard. Pour moi, avec ces 4 titres, on en était arrivé au stade du début de l'album, tout simplement parce les idées étaient les bonnes, pas juste le sentiment de se dire «Cool, ça sonne heavy, on peut faire un disque comme ça». Nous savons à quel point nos groupes favoris dans ce domaine sont foutrement exceptionnels, il était donc impensable de se pointer avec un album qui est une version amateur de ces derniers. On voulait vraiment habiter le truc, laisser un témoignage sérieux et honnête de notre musicalité. Et puis, après, j'ai réarrangé certaines chansons.

Mike : Simon a joué son rôle de curateur, il a su trouver ce qu'il y avait de bien dans chaque morceau, enlever ce qui n'allait pas et le corriger à sa manière.

Simon : Ouais, mais toi, honnêtement, tu es une machine à riffs. Tu es arrivé avec une centaine de riffs, parfois beaucoup trop longs. Je déteste intervenir dans les riffs, mais on n'avait pas le choix, j'ai dû en couper une vingtaine par chansons pour qu'elles puissent respirer, avoir un peu de légèreté.

Aucun des riffs ne vient de toi, Simon ?

Simon : Non, aucun, je me suis juste occupé des textes et des parties de claviers. Tu sais, les parties les plus chiantes quoi (rires).

Mike, il parait que le point de départ de ton inspiration provient d'une altercation que tu as eue avec un militant d'extrême droite à Manchester...

Mike : Oui, c'est vraiment une situation récurrente au Royaume-Uni, et j'ai l'impression que ce n'est pas près de s'arrêter. En France aussi, j'ai le sentiment que c'est pareil. Tu sais, je viens d'un milieu assez cynique, et très «blanc», si je puis dire ainsi. Ma famille directe avait beaucoup de préjugés et de bigoterie. Quand j'ai quitté le foyer familial et que j'ai emménagé à

Manchester pour jouer dans des groupes, c'est seulement à ce moment-là que j'ai commencé à regarder en arrière, en quelque sorte quand j'étais de l'autre côté de la barrière, que me suis rendu compte de la manière assez bizarre dont j'avais été élevé. C'est ainsi qu'au fil des ans, depuis le milieu des années 90, je me suis rendu compte que j'étais en réalité depuis très longtemps un putain d'antiraciste quasi extrémiste. Et je peux te dire que je contrarie vraiment certaines figures de proue au Royaume-Uni. C'est très bien comme ça, même si c'est devenu assez compliqué à un moment donné. Mais c'est ce qui a fondamentalement contribué mon assurance à écrire des chansons car il n'y a rien d'autre que je pouvais faire de mieux pour lutter contre ces gens qui s'en prenait à moi et à mes idées. Je me souviens une fois, en pleine nuit, je me suis laissé une note vocale, une sorte de pense-bête disant la chose suivante : «Faire un album qui sonne comme «Cold war» de Siege. Et surtout ne pas prendre trop de temps pour le faire.» La première partie de «Tired, naw?», l'un de nos titres qui est sorti aujourd'hui avec son clip, illustre bien ça je trouve. Pour moi, cette partie bourrine de ce morceau est le noyau cellulaire d'Empire State Bastard, il fallait selon moi au départ que tout l'album sonne comme ça. En réalité, ce n'est pas tout à fait comme ça que le disque ressemble, le process de compositions a fait qu'on a pris plusieurs directions, mais cette partie de départ de «Tired, naw?» était vraiment ce que je voulais faire pour tout l'album.

Mais aviez-vous une vue d'ensemble ou une idée précise de comment devait sonner l'album ? Ou c'est vraiment plutôt chanson par chanson ?

Simon : Il me semble qu'au bout d'un moment, nous avions toute la musique en place avant que je ne commence à poser mon chant correctement. À partir de ce moment-là, j'ai pu être en mesure de me concentrer sur les morceaux qui me parlaient le plus, et ceux qui apportaient également une autre dimension à l'album. Car, initialement, comme disait Mike,

nous avions dans l'idée de faire des titres courts, voire très courts, et rapides. Globalement, si tu regardes bien, c'est ce que nous avons fait, mais il y avait aussi des choses plus progressives, des trucs typés Black Sabbath qui venaient sur le tapis et qu'on laissait un peu dormir. Ces choses-là me parlaient également, si bien que j'ai pris le temps de travailler sur ces ambiances-là en laissant les autres titres de côté, tu vois ? Cette période-là qui correspondait pour le coup a des choix cruciaux à faire a été très productive pour moi. J'ai donc essayé d'assembler tout cela, de faire en sorte que le disque puisse avoir une certaine fluidité, qu'il puisse être vécu et apprécié. Je vais te dire une chose : pour estimer certains de mes albums préférés, j'ai eu besoin de faire des pauses pour revenir dessus après. C'est justement quand tu le réécoutes qu'il prend une valeur émotionnelle, et je voulais que cela se produise de cette façon avec le nôtre. En tout cas, ouais, c'est comme ça que Rivers of heresy se présente à moi. J'espère juste qu'il contient assez de morceaux pour que la magie opère.

Mike : Il y a pas mal de changements de vitesse dans cet album, de moments disons psychédéliques qui permettent d'avaler les morceaux un par un. Ça évite de se prendre un putain d'assaut de 35 minutes dans la face.

Simon : Si on était resté sur nos premières idées, on aurait sorti un raid de 24 minutes, comme en 14 (rires). On a fait 35 minutes finalement, donc j'ai pu mettre un peu plus de claviers sur le disque (rires). Plus sérieusement, je pense que notre côté plus «rock alternatif» a joué aussi. Tu sais, ces petits moments mélodiques ou autres qui viennent s'incruster presque naturellement. Mais au départ, je n'en voulais pas de ces mélodies, parce qu'encore une fois, je ne voulais pas que ça devienne un truc à la Biffy Clyro. Mais elles sont sorties comme ça, elles m'ont un peu hantées et se sont finalement glissées dans des chansons. J'ai l'impression qu'elles ne voulaient pas me quitter.

Avec ces différentes atmosphères dans le disque, il ne s'agissait donc pas de désorienter l'auditeur, mais plutôt de fluidifier le tout, c'est bien ça ?

Simon : Oui, c'était pour que ça coule de source. Nous adorons les trucs rapides et intenses, ce qui ne nous empêche pas d'aimer également les choses incroyablement lentes. La musique heavy a cette caractéristique de jouer des trucs super rapides ou super lents. On n'écoute pas grand-chose qui se situe au milieu de tout ça, tu vois ? Donc, tout ce qui sort de nous vient de ces deux extrémités. Et puis quand l'un de tes premiers coups de cœur musical s'appelle Black Sabbath et que ses quatre premiers albums ont fait réellement partie de ta vie et de ta découverte de la musique, tu ne peux pas l'effacer de toi, c'est ancré ! Avec les souvenirs qui vont avec, bien entendu, comme l'école publique, les copains... J'avais une quinzaine d'année, j'étais en pleine construction. Plus tard, dans les années 90, j'ai découvert Pantera, puis après Converge, ensuite The Dillinger Escape Plan, des groupes comme ça, avec son chanteur massif.

On a pas mal parlé des influences, de la partie composition et son, mais pas des paroles. Simon, tu souhaitais peut-être partager avec nous sur ce point-là ?

Simon : Bien sûr. La plupart des paroles ont été écrites lorsque j'étais coincé à la maison notamment pendant le confinement. D'ailleurs, je crois que je les ai toutes terminées à cette période. Malheureusement, j'ai regardé beaucoup les infos, et je ne suis pas le seul dans ce cas, et j'ai passé six mois à attendre des bonnes nouvelles, qui ne sont jamais arrivées. Un titre comme «Sons and daughters», par exemple, a été écrite essentiellement sur le fait que nous continuons à faire les mêmes erreurs à propos des guerres. Nous pensons constamment être plus intelligents et être capable de prendre les meilleures décisions.

Mike : Mais au final, c'est toujours pareil, nous sommes les champions du plantage total.

Simon : Absolument ! Et c'est tout le temps comme ça. Les gens pensent que nos dirigeants sont trop intelligents et tombent dans le panneau à chaque fois. Regarde, l'Ukraine se fait envahir la semaine suivant la pandémie, c'était juste un enfer total. Au Royaume-Uni, ils ont par exemple donné aux gens une semaine pour avoir une vie décente, puis dans le même temps, on doit subir les conséquences

TAMA
TAMA
ORANGE

TAMA

désastreuses du Brexit, plus particulièrement concernant notre industrie. Les tournées sont devenues beaucoup plus compliquées à monter, même pour des groupes pour nous qui tournons depuis tant d'années. Les coûts de réalisation ont grimpé en flèche, organiser des voyages devient terrible désormais. La Grande-Bretagne est en train de tomber d'une falaise, et nous avec. Pendant la pandémie, nous étions tous à la maison et tout s'est écroulé. On a bien essayé de nous distraire pendant ce temps-là, mais c'était d'une tristesse. Donc, tout le disque parle de la poubelle qu'est notre monde à l'heure actuelle. Et c'est partout pareil, hein, pas qu'en Grande-Bretagne. Tu le disais tout à l'heure, la France rencontre des problèmes avec l'extrême droite. En Italie avec Meloni aussi, il se passe des choses extrêmement inquiétantes. Bref, c'est partout, et il fallait que j'exprime mon cynisme et mon pessimisme dans cet album. D'habitude, je ne laisse aucunement le monde réel prendre part à ma musique. Avec Biffy Clyro, je chante plutôt des choses plus romantiques, des sujets qui touchent le cœur des gens entre autres. Là pour Rivers of heresy, c'est plutôt State of the world address pour faire référence à Biohazard (rires). Ouais, c'est ça, un discours sur l'état de ce monde. Je ne suis pas du genre à dépasser les bornes, mais tu vois le truc… Sur quoi j'aurais pu chanter d'autres que cette merde dans laquelle nous vivons ? C'est vrai qu'il y a maintes raisons d'être en colère en ce moment, je pense que c'est la raison pour laquelle il y a de plus en plus de groupes incroyables qui sonnent lourds et violents. Tout le monde a quelque chose à dire, c'est vital pour la musique, mais c'est affligeant de constater que rien ne s'améliore, pas vrai ?

C'est clair. Je voudrais aborder avec vous certains aspects expérimentaux du disque, comme cette version chant/batterie de «Tired, aye?». Sa version complète avec guitare et basse nommé «Tired, naw?» vient de sortir en clip mais n'est pas sur l'album. Pouvez-vous me parler de cette démarche ?

Simon : En fait, «Tired, naw ?» est la première chanson finie que Mike m'a envoyé. La première chose que je lui ai demandé après l'avoir écoutée c'est de couper toutes les guitares. Quand il l'a fait, j'ai trouvé la chanson parfaite. J'ai toujours voulu faire un duo chant hurlé avec la batterie de Dave Lombardo dans un putain de groupe. Le rêve devenait en quelque sorte réalité. J'avoue que c'était peut-être un peu culotté de ma part de demander ça pour la première chanson qu'on m'envoie, mais ça nous a permis de savoir instantanément jusqu'où nous étions capable de pousser ce projet. Si Mike m'avait dit «Écoute, ça ne le fait pas, on laisse la guitare et la basse», peut-être que l'album n'aurait pas été tout à fait le même. Bon, on aurait eu au moins «Dusty» qui laisse une large place au duo chant/batterie, un peu comme le fait Daughters ou d'autres, mais avec un aspect «paysage sonore» en plus.
Mike : Simon est un gars qui semble savoir ce qu'il fait. Je trouve qu'il s'est bien débrouillé, j'ai donc tendance à lui faire confiance.

Tu parlais à l'instant de Dave Lombardo, c'est un invité dans ce projet ou un membre permanent ? Et comment s'est faite la rencontre ? Le COVID a bien aidé, j'imagine…

Simon : Nous savions où il était, c'était en plein confinement (rires).
Mike : L'histoire, c'est que j'étais en train de faire mes démos, j'avais des paramètres spécifiques pour savoir comment je voulais que chaque instrument sonne. Quand je programmais, je voulais que ma guitare ressemble à celle de Tony Iommi, la basse comme celle de Shane Embury de Napalm Death et la batterie comme celle de Dave Lombardo. Quand j'étais en train de faire les parties de batterie «à la Dave Lombardo», je me suis demandé qui serait capable de les refaire en vrai, parce qu'il n'y avait aucun batteur que je connaissais personnellement qui était capable de reproduire une chose pareille. Tu sais, cette putain de vitesse à la double pédale ? Qui pour faire ça ? Nous nous sommes retrouvés avec la nécessité de viser haut, et je ne voyais qu'une seule personne : lui-même. Il ne fallait pas chercher très loin, on lui a demandé et il a accepté. Le lendemain, c'était parti, et le fait qu'il ait voulu faire les parties de batterie montre que nos chansons sont bonnes. Nous ne voulions pas que ce soit un projet fantaisiste et désinvolte. Quand on voit le résultat final avec ses parties de batterie en mode «Punisher», qu'il a dû mal-

heureusement enregistrer à distance, confinement oblige, on ne regrette pas notre choix. Il a fait toutes ses parties chez lui. Ensuite on les a assemblées, et Adam Noble a mixé l'ensemble du disque et l'a fait sonner comme si nous étions tous là, dans une seule et même petite pièce. Franchement, l'exercice n'est pas simple du tout. Je ne compte plus le nombre de groupes qui enregistrent, se refilent les fichiers à distance, et finissent par sonner plat une fois le disque terminé. Mais, oui, Dave est un monstre d'agressivité et une force de la nature. Cela n'aurait pas sonné pareil sans lui, c'est sûr.

Simon : Pour répondre à ta question, il est définitivement un membre permanent du groupe, et ce depuis le début. Il jouera d'ailleurs sur le prochain album. Dave est un type qui s'engage à 100% dans tout ce qu'il fait, il fonctionne comme ça. Et même pour un groupe comme le nôtre qui ne joue pas de gros shows, il s'engage quand même car c'est un sacré passionné de musiques. Il fait les concerts avec nous sauf au début où il était pris avec The Misfits et Mr. Bungle, c'est Tom Price qui l'avait remplacé à l'époque, un incroyable et talentueux batteur. Il est clair que nous n'aurions pas fait cette tournée si Dave n'avait pas été présent, il fait partie de la formation et a une influence sur nous et sur le groupe. Ça se voit même sur scène, nous communiquons beaucoup, il est tellement inspirant, il fait les choses avec une grande aisance, il est vraiment différent de tous les batteurs avec qui nous avons pu jouer par le passé. Il a toujours faim de nouvelles musiques, de projets différents qui le nourrissent en tant que musicien. Ça nous donne envie de faire de même, c'est motivant.

Si j'ai bien compris, le bassiste de Napalm Death n'était pas disponible pour se joindre à Empire State Bastard, donc vous avez choisi une fille nommée Naomi Mcleod...

Mike : Je déconne pas, mais j'ai rencontré Naomi pour la première fois le jour où on a fini l'album. C'est une amie de ma copine qui me l'a recommandée, mais je n'avais jamais entendu parler d'elle ou même écouter l'un de ses groupes. Alors, je suis allé voir son Instagram et j'ai constaté qu'elle était capable de

jouer des trucs complètement fous. En fait, c'est une super bassiste avec un jeu fluide, je me suis dit que ça le ferait pour le groupe. Alors, je lui ai envoyé un message pour savoir si elle était capable de jouer des trucs heavy et rapide. Elle m'a renvoyé des choses sur ses anciens groupes et je me suis dit «C'est elle !», elle est brillante.

Est-ce que l'on peut dire qu'Empire State Bastard est la face cachée de Biffy Clyro, voire son côté censuré ?

Simon : Biffy Clyro a toujours parlé d'espoir et d'optimisme. Ces notions ne sont pas vraiment présentes dans Empire State Bastard. Être capable d'hurler sur un disque sans avoir le besoin d'attendre, tu sais, ce moment de légèreté et cette illumination, ça fait du bien des fois. Chaque chanson doit rester sombre dans ESB, c'est une partie de mon esprit auquel je n'ai pas accès quand je joue pour Biffy Clyro. Et c'est la seule, parce que je me sens chanceux de pouvoir aborder plein de styles rock avec Biffy, tant qu'il y a de la guitare dedans. Je me rends compte que ça fait des décennies que je suis dans Biffy et que je n'ai jamais été capable de m'exprimer de cette manière particulière telle que je le fais avec ESB. C'est pour ça que j'ai ressenti le besoin d'en parler il y a dix ans avec Mike, parce que nous devions le faire. À un moment donné, mon esprit avait besoin de ça. Je ne me sentirais pas épanoui si je n'avais pas fait Empire State Bastard. Il m'était impossible d'écrire des chansons poignantes et déchirantes pendant le confinement, sinon je me serais effondré. Je ne voulais pas écrire de belles chansons, ce n'était pas du tout approprié.

Mike : Monter Empire State Bastard était, je crois, pour nous une manière de prendre le contrôle des choses dans un système où nous le perdons petit à petit. Au moins, avec un groupe, on peut décider de tout. Tu sais, Biffy Clyro est un groupe incroyablement éclectique, les gars font tellement de trucs, et en plus, c'est lourd ! Et donc, composer avec ESB, c'est comme s'il s'agissait d'un défi qui se présente de la manière suivante : faire quelque chose que Biffy ne fait pas. Pour moi, c'est l'un des principaux objectifs de ce groupe, et le

challenge n'était pas facile, crois-moi.
Simon : J'ai été profondément frustré à cette période car nous étions sur le point de sortir un nouveau disque avec Biffy au moment où la pandémie a commencé, avec 18 mois de travail derrière. Tout ceci a été difficile à supporter, même encore maintenant, car j'ai tout donné pour cet album. Cette frustration de ne pas pouvoir m'exprimer sur scène s'est clairement reflétée dans Empire State Bastard. Sans vouloir faire dans le drama, pour un artiste, je peux t'assurer que c'est traumatisant. Je suis tout à fait conscient qu'il y a pire que moi, que des gens traversent des périodes beaucoup plus horribles que la mienne et que je me sens très chanceux de pouvoir faire ce métier et d'être libre de mes choix, de parler de ce que je veux, et de me plaindre surtout. En vérité, je crois que nous sommes toujours en train de porter les conséquences de tout ça. Concernant les concerts, j'ai toujours l'impression désormais qu'à n'importe quel moment, ça peut être le dernier que je fais. Avant, on ne se posait pas trop cette question. Mais avec ce qui est arrivé il y a quelques années, je me fais cette réflexion, je me dis souvent «Et si c'était le dernier ?». N'importe quelle salle pourrait fermer pour un virus, une guerre ou je ne sais quel truc lié au terrorisme. Toutes les choses que nous prenions pour acquis sont remises en question maintenant, on ne peut plus rien prévoir. Bon, je ne veux pas trop continuer à parler de ça, mais c'était vraiment important de le partager avec vous.

Ce constat-là fait aussi partie de la genèse de Rivers of heresy ?

Simon : Je me serais probablement effondré si je n'avais pas pu déverser ce putain de vitriol dans ce disque.

Il me semble que votre premier concert en France était au Hellfest en juin dernier. Que retenez-vous de ce concert ?

Simon : Je me souviens surtout de la pluie battante, mec ! C'était totalement fou (rires).
Mike : C'était brutal. Juste avant de jouer, il n'y avait personne !
Ce n'est pas facile du tout et plutôt rare de jouer dans des gros festivals comme le Hellfest ou Donington quand on n'a pas encore sorti de disque.
Simon : On savait sans aucun doute qu'on serait programmé grâce à nos diverses expériences musicales significatives, moi pour Biffy Clyro, Dave pour tout ce qu'il a fait, et Mike pour Oceansize et Biffy. Nous savons que nous avons un peu, je dirais, griller des personnes dans la queue. Certains groupes avaient surement de beaux albums à présenter dans ses festivals. Mais on voulait surtout montrer au public et aux organisateurs que nous sommes des musiciens sérieux prêts à présenter un set de qualité. Je mesure la chance que nous avons, nous allons avoir d'autres opportunités que nous ne pourrions pas avoir si nous étions juste de parfaits inconnus dans un nouveau groupe. Ça reste du business tout ça.

Dernière question : Le futur d'Empire State Bastard ? Va-t-on avoir de nouveaux titres ce soir ?

Simon : Oui, on va vous présenter trois nouvelles chansons ce soir, qui ne sont pas sur le disque. Nous prévoyons de faire un deuxième album dès que possible. Nous n'allons pas nous précipiter mais comme nous sommes actuellement en plein dans l'esprit Empire State Bastard, je me dis qu'on pourrait avancer sur ce point progressivement. Dès qu'on joue ensemble les quatre, on a plus envie de s'arrêter, on vit cette musique à fond. Nous allons donner quelques concerts supplémentaires l'année prochaine et puis il sera temps de se poser pour écrire et enregistrer la suite de Rivers of heresy car des idées commencent à émerger.

Merci à Arnaud et Valentin de WEA, ainsi qu'à Simon et Mike pour leur franchise.

■ Ted & JC
Photos : JC Forestier

BENEFITS

ALORS QUE LE RENDEZ-VOUS AVEC EMPIRE STATE BASTARD ÉTAIT CALÉ À 16H30, SOIT TROIS HEURES AVANT L'OUVERTURE DES PORTES POUR LE CONCERT, NOUS AVONS PROVOQUÉ LE DESTIN POUR RESTER AU CHAUD MAIS SURTOUT ÉCHANGER AVEC BENEFITS QUI AVAIENT ÉTÉ CHOISI POUR OUVRIR POUR LE GROUPE DE NEIL SIMON ET MIKE VENNART SUR L'ENSEMBLE DE LA TOURNÉE EUROPÉENNE. RAJOUTEZ À CELA, LE BANDEAU SUR LE SITE DU GROUPE «WE ARE BENEFITS ﬀ WE ARE A BAND ﬀ WE SHOUT», IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR ATTISER NOTRE CURIOSITÉ POUR CE GROUPE QUI FAIT TOUT PAR LUI-MÊME, SANS ATTACHÉ DE PRESSE ET SANS MANAGER. QUELQUES ÉCOUTES LE MATIN MÊME DE L'ALBUM ÉLECTRO PUNK AVEC UN PHRASÉ BRITISH SANS CONCESSION, LA LECTURE DE LA BIO, ET NOUS SOMMES PARTIS POUR UNE INTERVIEW AVEC LE CHANTEUR, KINGSLEY HALL, QUI S'EST AVÉRÉE TRÈS FRUCTUEUSE.

Merci beaucoup de nous avoir accordé cette interview.
Merci de l'avoir organisée au pied levé. (NDLR : Tout est DIY !)

Nous avons lu dans votre bio que vous aviez quatre ans d'existence et que le groupe était vraiment axé sur le punk. Et quand on écoute l'album, on voit plutôt de l'électro, de l'électro punk ou du spoken word. Comment en êtes-vous passé du punk à guitare à de l'électro ?
Tout d'abord, cela dépend de ce que vous considérez comme du punk. Est-ce que le punk, ce sont quatre hommes blancs de Londres aux cheveux hérissés qui crient à quel point ils détestent la Reine ? Ou est-ce un style de musique ? Est-ce construit autour de guitares ? Ou est-ce que le punk est quelque chose qui est plus profond ? Est-ce que The Prodigy est punk ? Les Sleaford Mods sont-ils punks ? Le punk est-il un état d'esprit ? Est-ce que le punk est une idéologie plutôt qu'un style musical ? Pour moi, c'est un état d'esprit et c'est ainsi que nous avons commencé le groupe avec des guitares. C'était avant le COVID, avant la pandémie. Nous avions des guitares et nous nous réunissions tous les jeudis dans une salle de répétition juste pour faire du bruit. C'est tout. Nous étions juste quatre amis qui font du bruit et c'est une sorte de thérapie pour se débarrasser de nos angoisses de la semaine, de nos guerres intérieures et de nos soucis familiaux.

C'est aussi pour ça qu'on est là à faire des interviews et des live reports, pour oublier toutes les conneries de la semaine...
Ce groupe n'était pas destiné à devenir celui qu'il est actuellement. Il n'était pas destiné à faire autre chose que du bruit dans une salle de répèt. Et c'était très bien ainsi. La pandémie arrive, le COVID arrive, on ne peut plus se voir. Confinement. Alors on a commencé à s'envoyer des morceaux de chanson à distance. Et évidemment, la seule façon de le faire, c'était de la musique électronique plutôt qu'avec une batterie ou des guitares. Je pense que Robbie, le gars qui joue du synthétiseur, et moi avons trouvé la façon de nous exprimer. J'écrivais tout ce que je voulais, tout ce qui m'énervait, tout ce qui me mettait sur les nerfs, tout ce qui concernait le gouvernement, la pandémie, l'état du monde, l'état de la Grande-Bretagne, l'état de l'Europe... Le Brexit, la monarchie, l'empire, le colonialisme, l'histoire. Alors j'ai écrit sur toutes ces choses, je les ai jetées et j'ai fait une sorte de long discours sur la musique qui m'était envoyée, j'ai découpé tout ça, je l'ai rassemblé, je l'ai mélangé, j'ai ajouté des rythmes, j'ai pris des rythmes de batteries de vieilles chansons et je les ai mélangés à ça... C'est comme ça que ça marche. Et comme je l'ai dit, c'est une façon de travailler assez punk. Pour moi, c'est plus punk rock que de simplement mettre une guitare à fond. C'est non conventionnel. Cela va à l'encontre de ma zone de confort. Cela fait donc 15 ans que je joue dans des groupes. Ils n'ont pas tous très bien marché. Peu importe, ce n'est pas grave. J'aime jouer de la guitare et j'aime avoir un batteur et faire tout ce que j'aime. Alors faire les choses électroniquement et les assembler de cette manière allait à l'encontre de tout ce que je pouvais faire. J'ai donc trouvé cela fascinant. C'était passionnant parce que cela allait à l'encontre de ma façon habituelle de travailler, même si je perdais le contrôle. Et pour parachever le tout, nous avons eu sept batteurs au cours des 18 derniers mois.

Vous les avez épuisés ?
Ils vont et viennent. La situation est compliquée mais les raisons des départs sont différentes. Notre premier batteur a décroché un travail, a dû s'occuper de sa famille, etc, donc cela a pris le dessus sur le groupe. Nous avons ensuite engagé un autre gars en tant que batteur qui a fait une grande partie du travail sur l'album et quand le LP est parti au pressage, et il a décidé qu'il ne voulait plus faire partie du groupe et tourner. Nous vivions assez loin, alors nous avons trouvé Cat Myers, qui avait joué pour Mogwai et Texas. Elle vivait à Glasgow, et nous l'avons fait venir parce qu'elle aimait notre style. Elle a joué avec nous pendant un an et quand elle était occupée avec d'autres groupes, Rick de Ash a joué avec nous. C'est un gars vraiment sympa.

Ash joue bientôt à Paris...
Oui, ils sortent un nouvel album qui est très bon...

J'ai vu que le batteur de Therapy? était passé dans vos rangs....
Ouais, nous avons ensuite eu Neil de Therapy? comme batteur. Il nous aimait bien, venait d'abord aux concerts en tant que spectateur. Et donc c'était facile quand je savais qu'on n'avait pas de batteur ou qu'on avait un problème de batteur, je demandais simplement à Neil et il était partant. C'est un honneur d'avoir quelqu'un comme ça qui joue avec nous.
(Empire State Bastard commence sa balance)
Quand tu sais que je peux entendre ce putain de Dave Lombardo tous les soirs de la tournée... C'est fou.

Ce n'est que le début. C'est le premier concert de la tournée. Il faut donc s'y habituer pour les deux semaines à venir !
Je sais, oui. Pour revenir à nos batteurs, il est évident que Neil est à temps plein dans Therapy? donc il ne peut pas intégrer Benefits comme un membre à part entière. Rick est évidemment dans Ash, quand à Cat, elle a beaucoup de travail et ne peut plus passer du temps avec nous. Donc Michael nous a rejoint en tant que batteur, il est génial et il habite dans le même coin que nous. Ça nous aide parce que nous devons commencer à écrire le second disque.

Déjà ? Le premier n'est sorti qu'en avril !
Oui. Nous devons déjà commencer le prochain album. Le premier est composé de chansons déjà anciennes... Donc nous avons besoin d'aller vite pour garder l'élan. Et le but du groupe était initialement de réagir aux problèmes actuels, aux problèmes politiques actuels, aux problèmes sociaux, aux problèmes sociétaux. Pour ce faire, nous devons écrire rapidement. Parmi les chansons de l'album, il y en a une qui s'appelle «Traitors», qui est en quelque sorte le modèle de beaucoup de chansons qui ont suivi. C'est la première que j'ai vraiment trouvée efficace. Elle a été écrite très rapidement, littéralement en quelques jours, puis mise en ligne sur Internet le lendemain. Il n'y a pas de raison d'attendre.

Pour toi, c'est une urgence de sortir les titres rapidement ?
Oui, absolument. Si vous avez quelque chose à dire, je ne vois pas l'intérêt d'attendre un communiqué de presse ou une vidéo. Il suffit de s'y mettre. Je suis papa d'une petite fille et j'ai pris conscience du fait que le temps passait vite et qu'il ne fallait pas attendre.

J'ai lu cela dans une de tes interviews. Notamment dans celle qui aborde le rider de tournée, où tu préfères ne pas avoir d'alcool dans les loges des salles qui t'accueillent mais un cadeau pour ta fille, c'est bien cela ?
Oui, tout à fait. Cela a du sens et c'est punk. J'ai une petite fille de quatre ans qui a eu son premier anniversaire pendant le confinement, la plus grande partie de la première année de sa vie a été passée dans l'isolement.

Entre quatre murs...
Dans une bulle. Oui, c'est vrai. C'était à la fois bizarre et génial. J'ai passé de bons moments parce que je l'emmenais tous les matins dans un porte-bébé, et nous marchions jusqu'à la plage, nous nous promenions simplement pendant des heures. C'était notre rythme, nous avions une prise sur le temps. Nous n'y serions pas allés s'il n'y avait pas eu de pandémie, bien sûr. De plus, mon père est mort de façon brutale et inattendue l'année dernière. Ce sont des choses qui arrivent. Ces deux évenements m'ont donné une nouvelle perspective sur le temps que je n'avais pas auparavant, j'ai maintenant le sentiment que si j'ai une idée, je dois rapidement la mettre en œuvre. Je ne vois pas l'intérêt de perdre du temps. J'ai passé des décennies assis à ne rien faire. J'ai travaillé dans des centres d'appels téléphoniques, des usines qui fabriquent des choses inutiles comme des souvenirs touristiques. Et j'ai travaillé comme éboueur pendant les périodes de confinement. Avec tous ces jobs inutiles, je ne vois donc plus aucune raison d'attendre et je dois faire des choses qui ont un sens pour moi, parce qu'on ne sait jamais ce qui va se passer au coin de la rue. Il y a une seconde dans mon esprit, ma fille était grande comme ça (il nous

montre la taille d'un bébé de 40 cm) et maintenant elle fait presque un mètre. Comment c'est arrivé ? Je ne sais pas, c'est incroyable. Le temps passe si vite. Et grâce à la technologie, je peux avoir des photos de mon père en 3 scrolls, comme s'il était encore en vie.

La gestion du temps est donc une partie du processus de création de Benefits ?
C'est une question d'immédiateté et d'urgence. L'urgence est le mot clé.

Une autre question concerne ta rencontre avec Geoff Barrow de Portishead. Comment toi, c'est un lad du nord de l'Angleterre, tu viens de Red Wall, comment on en vient à rencontrer un gars de Portishead qui est basé au Sud-Ouest du pays pour être signé sur son label ?
Geoff ? C'était étrange. Tout cela s'est déroulé sur Twitter, avant qu'il ne soit la merde qu'il est devenu, avant que ça ne tourne mal et que cela ne devienne bizarre. C'est une plateforme étrange désormais. Et je pense que c'est ce que veut Elon Musk. Mais j'aimais bien ce réseau quand ce n'était pas nécessairement une plateforme de discussion. C'était une sorte de «Je pense que nous sommes créatifs». Les gens échangeaient des idées, s'envoyaient de la musique et vous pouviez présenter votre art, votre musique, etc. Et ça m'a vraiment plu. Alors oui, j'ai mis quelques chansons en ligne sur Twitter. Sleaford Mods en a retweeté quelques-unes... Black Francis en a aimé quelques unes.

Des Pixies ?
Oui, des Pixies, parce que son associée aime beaucoup Sleaford Mods. Elle lui a recommandé notre son, donc il l'a aimé. Et puis, il y a eu quelqu'un comme Elijah Wood, Frodon du «Seigneur des Anneaux», qui a commencé à aimer certains de nos titres, ce qui est incroyable.

S'agissait-il de chansons seules ou il y avait également des clips ?
Je crois que c'était aussi une vidéo. C'était intéressant parce que Geoff aime cette musique, et c'est un musicien qui a un label, cela change les choses. Les réseaux ont joué leur rôle avec des mises en connexions successives. Geoff suit Steve avec les Mods, il suit Black Francis. Et puis, j'ai remarqué qu'il nous suivait et il a commencé à retweeter quelques chansons. Et c'est incroyable. Comme je l'ai dit, Portishead est un putain de groupe génial. J'ai donc pris contact avec eux et je leur demandé ce qu'il voulait faire avec nous. Nous étions à la fin d'une tournée, un dimanche soir, et la tournée était déjà terminée, mais j'ai ajouté une date supplémentaire, donc nous avons dû faire six heures de route pour aller à Bristol, puis six heures pour revenir, et ensuite travailler le lundi matin. Tout cela pour que Geoff vienne nous voir parce que le live fait partie intégrante de notre projet.

Une fois de plus, tout s'est géré en DIY....
Nous ne fonctionnons que comme cela. Et il en est de même pour le label. Ce n'est pas comme si c'était EMI ou un énorme label comme Sony, il s'agit de gens qui aiment la musique, qui aiment les disques et qui aiment le processus de production. Et nous les avons impliqués dans ce processus. Il est vrai que j'avais certaines compétences, mais je ne les maitrise pas toutes. Je sais faire des chansons, mais je ne sais pas comment faire pour qu'un disque arrive chez les disquaires, alors qu'eux le savent. Impliquer Geoff dans le process, c'est génial. C'est un gars très gentil. Le live est une part importante et comme vous êtes là ce soir, il y aura certainement une différence entre notre performance et ce que vous imaginez. Bien que nous soyons à l'affiche avec Empire State Bastards, nous sommes dans un univers différent et cela peut sembler un peu étrange parce qu'il y a beaucoup électro. Nous ne jouons que 30 minutes ce soir et c'est difficile d'emmener le public dans notre univers en si peu de temps.

Quand on écoute l'album, nous sommes comme happés, pris au piège par ta musique, comme si nous étions pris dans des rouleaux sans que cela ne s'arrête.
Nous verrons comment cela se passe quand nous serons sur scène ce soir, si nous arrivons à emporter les gens. Et nous savons que ce soir nous ne sommes pas la tête d'affiche, nous ne sommes que la première partie. Nous savons pourquoi nous sommes là : pour chauffer la salle. Cela ne nous pose pas de problème.

86

Et c'est un honneur incroyable de jouer avec des gens qui sont ou ont été dans Slayer, Fantomas, «fucking Biffy Clyro» ou Oceansize. Ce sont tous des groupes énormes pour moi. Un titre comme «Raining blood»... Putain ! C'est juste incroyable !

Tu cites beaucoup Slayer et Lombardo mais vous n'avez pas à rougir avec vos batteurs.
Il semble que nous soyons entourés de batteurs extraordinaires. Mais ce sera intéressant ce soir, j'espère que le public aimera notre énergie.

Tu crains que le public ne réponde pas présent ?
Je ne sais pas si les gens comprendront notre concept... J'ai parlé au manager d'Empire State Bastard et je sais que l'un de leurs trucs, c'est le live conflictuel. C'est un peu l'anti Biffy Clyro. ESB live, c'est un peu comme un coup de poing frénétique dans la figure. Et nous sommes un peu comme ça. Nous avons aussi, de prime abord, un coté conflictuel mais le but réel de ce que nous faisons, c'est l'unité. Notre but, c'est le collectif. Nous ne sommes pas là pour être des putains de grandes stars du rock. C'est des conneries. Ce qui compte pour nous, c'est le collectif.

Il y a quelque chose d'amusant parce que lorsque nous avons fait l'interview avec eux, ils ont utilisé également le mot «vulnérable». Et toi, dans une interview, tu dis «je ne suis pas en colère, je suis vulnérable». C'est peut-être ça le lien entre vos deux groupes, être vulnérable et essayer d'exprimer sa colère, mais en essayant de la rendre collectif.
Je pense que c'est peut-être plus facile parce qu'on vient d'arriver en France, et parce que j'ai conduit pendant 15 heures hier et cinq heures aujourd'hui... Je suis fatigué et la fatigue va aider à ne pas avoir de filtre quand je monterai sur scène.

C'est toi qui conduit, vous n'avez pas de chauffeur ?
Sur la tournée, il n'y a que les musiciens dans le van, pas de chauffeur, pas d'ingé son, pas de lighteux. C'est une longue route depuis le Nord de l'Angleterre entrainant beaucoup de fatigue. Je suis peut-être un peu en train de délirer avec la fatigue, mais je souffre beaucoup d'anxiété, de stress et de nervosité. Avant de faire des interviews, j'ai l'habitude de l'indiquer aux journalistes pour que vous ne pensiez pas que je sois bizarre. Je suis très bavard et parfois je fais de longues digressions, si c'est le cas vous savez d'où cela vient. Donc quand nous avons commencé à faire des lives il y a un an ou deux, il n'y avait pas du tout de connexion entre moi et le public. Nous sommes insulaires mais le but de notre musique est d'essayer de rassembler les gens et de leur donner du pouvoir d'une certaine manière. Il s'agit d'autonomisation, du pouvoir que l'on détient. Il ne s'agit pas seulement d'être en colère et de crier sur les politiciens. Mais il s'agit d'une sorte de libération. Si nous jouons pour notre propre public, c'est facile parce que tout de suite il adhère, il est là pour nous. Ce sera intéressant ce soir de jouer pour le public d'ESB car nous n'avons fait que quelques concerts en tant que première partie.

Et ce soir vous aurez la barrière de la langue, les textes et la rage de vos chansons sont profondément enracinés dans le territoire de Grande-Bretagne. Peut-être que nous, Français, sommes un peu éloignés de cela, même si nous partageons certains problèmes sociétaux. Car certains textes ne nous paraissent pas familiers quand tu pointes du doigt par exemple certains politiciens, mais également quand tu dénonces la monarchie.
Vous avez bien fait en France d'en finir avec cela ! (NDLR : Il mime une guillotine) C'est ce qu'on appelle le langage familier, notre argot «slang». Beaucoup de choses sur lesquelles j'écris sont très spécifiques à la Grande-Bretagne. Mais certaines sont aussi très spécifiques à l'Angleterre. Certaines sont très spécifiques au Nord de l'Angleterre. Certaines sont hyper spécifiques à la ville où je vis. Donc, certaines paroles ne peuvent être totalement comprises en dehors de cette petite communauté. C'est comme si ma colère contre cette petite partie du monde qui est la mienne était probablement la même que celle de quelqu'un d'autre envers sa petite partie du monde qui est la sienne. C'est juste que les mots sont légèrement différents. Il se peut qu'on nous

jette des choses à la figure ce soir, je ne sais pas à quoi m'attendre. J'ai fait beaucoup de route pour avoir l'opportunité de jouer avec ESB, alors j'espère que ce sera agréable. Mais j'ai dit qu'il était difficile de faire tenir tout cela en 30 minutes. Il n'y aura pas de subtilité.

Il faudra aller droit au but. Pouvons nous parler de la pochette de l'album Nails, noir sur noir ? Elle accompagne les paroles et l'ambiance.
J'aime le design et j'aime ce à quoi les choses doivent ressembler, et quand elles ont un sens ou un but. L'austérité était donc importante. C'était censé être du noir sur noir. Mais il y a aussi le côté amusant que nous avons de perdre sans cesse des batteurs. Il y a aussi un lien avec «Spinal tap». Dans le film «Spinal tap», il y a une pochette noire pour leur album. Il y a donc un lien avec ce film.

Vous avez fait cela exprès ?
Oui, c'est vraiment fait exprès car j'adore ce film et c'est le point de départ du film, l'austérité, la noirceur. Et le pire aurait été d'avoir une photo de nos visages sur la pochette. Pas seulement parce que nous sommes moches, c'est juste que l'un des buts du groupe est de se débarrasser de l'égoïsme de la rock star, de se débarrasser de toutes les conneries de rock stars.

C'est marrant que tu cites le mot «rock star» parce que tu as dit que tu voulais participer à de grands festivals, mais pas en tant que rock star, pour partager ta musique.
Nous avons joué à Glastonbury et nous avons fait une petite scène. Et nous avons également joué au Pointu Festival. C'était vraiment sympa. Et au Cabaret Vert, c'était cool, bien qu'étrange. Le festival était incroyable, néanmoins je pense que nous devrions être un peu plus connus en France avant de pouvoir rejouer dans ce festival. Tout s'est bien passé. Nous avons fait participer les gens et les gens se sont impliqués, mais ça aurait été bien d'avoir plus de monde dans le public. C'était un festival vraiment sympa. Et nous avons pu regarder le show des Black Eyed Peas. J'ai passé un très bon moment. Et il faisait si chaud, tellement chaud. Nous ne sommes pas habitués à la chaleur, nous n'avons pas de soleil au Royaume-Uni.

Il est temps pour nous de passer au mot de la fin ou alors que tu répondes à cette question : quelle est la question que je ne t'ai pas posée et à laquelle tu aurais souhaité répondre. Et quelle est la réponse ?
Vous ne m'avez pas demandé si j'étais heureux d'être en France...

Exact, mais pour que tu ne sois pas dépaysé, nous avons fait correspondre la météo parisienne à la météo anglaise. (pluie toute la journée)
Il faut comprendre que c'est très important ce type de tournée. Comme je l'ai dit, nous avons fait ces lives au Pointu Festival, au Cabaret Vert et à Paris plus tôt cette année au Supersonic' Block Party... Un peu plus indie. C'était intéressant, nous avions une salle pleine au début parce que les gens pensais que nous sonnions comme Sleaford Mods ou Portishead. Et ensuite, la salle s'est progressivement vidée vers la troisième chanson, parce que notre musique était trop électro à base de blast beats. Mais on s'est bien amusé. C'est la troisième ou quatrième fois que nous venons en France, et je n'ai toujours rien visité.

Oui, parce que vous n'avez pas de jour de repos entre deux concerts.
J'ai beaucoup conduit hier et aujourd'hui. Et j'ai tourné en rond à Paris pendant environ une heure pour trouver la salle et me garer. Je n'ai rien vu et j'aimerais en voir plus. Mais nous ne nous attendions pas à faire ce type de tournée lorsque nous avons commencé le groupe. Nous étions simplement dans notre chambre à enregistrer du bruit, nous ne nous attendions pas à venir dans une salle comme celle-ci et à être sur la même scène que ces putains de Lombardo, Simon Neil et Mike Vennart. C'est incroyable. Nous sommes très DIY, nous faisons tout sans l'aide de personne. À part le label qui envoie nos disques dans les magasins, c'est tout. Mais nous ne nous attendions pas à faire des concerts en dehors de notre région. Nous avons réussi à jouer à Londres, en Écosse et au Pays de Galles, et on a réussi à faire passer notre musique en France. Et nous avons un concert en Allemagne la semaine prochaine. C'est tout simplement incroyable

et ce qui compte, c'est que nous apprécions le fait que nous ne nous attendions pas à ce que ces choses arrivent. Il se peut que nous ne revenions jamais à Paris. Et ce serait dommage, parce que nous aimons cette ville. Le temps passe très rapidement donc assurez-vous d'apprécier chaque petite chose qui vous arrive.
L'autre question que tu aurais pu me poser c'est «Vais-je aimer le show de ce soir ?» et la réponse est «J'espère que tu seras en mesure de l'aimer». C'était un haussement d'épaules gaulois pour accompagner la réponse (il a joint le geste à la parole en mode Khaby Lame)... J'espère que vous allez vraiment aimer et surtout j'espère qu'on arrivera à sonner aussi bien qu'ESB, mais je ne sais pas... Merci vraiment d'avoir provoqué cette interview même sans connaitre le groupe dans ses moindres détails.

Merci à toi d'avoir accepté.

■ JC
Photos : JC Forestier

mBRA
PARIS
moog

benefits

ALHAMBRA
PARIS

Zildjian
ONLOOKER

AMBRA
PARIS
nord stage

EMPIRE STATE BASTARD

PARIS, ALHAMBRA

CETTE PREMIÈRE ÉTAPE DE LA TOURNÉE HIVERNALE EUROPÉENNE D'EMPIRE STATE BASTARD À L'ALHAMBRA À PARIS ÉTAIT POUR LE GROUPE - APRÈS QUELQUES ÉCHAUFFEMENTS AU ROYAUME UNI EN MARS, UNE TOURNÉE DE RODAGE SUR DES FESTIVALS CET ÉTÉ, ET QUELQUES DATES AUX US EN SEPTEMBRE - UNE MANIÈRE DE CONFIRMER LES BONNES IMPRESSIONS. SURTOUT QUE LA BANDE DE SIMON NEIL (BIFFY CLYRO) ET MIKE VENNART (GUITARISTE DE TOURNÉE DE BIFFY CLYRO ET EX-OCEANSIZE) A CETTE FOIS-CI UN ALBUM ENTIER À DÉFENDRE, CONTRAIREMENT À LA DERNIÈRE FOIS, LORS DU HELLFEST, OÙ NOUS NE SAVIONS PAS VRAIMENT À QUOI NOUS ATTENDRE. MOTIVÉS COMME JAMAIS (LEUR LONGUE BALANCE AVAIT TOUT L'AIR D'UNE GÉNÉRALE), LES DEUX BRITANNIQUES, ACCOMPAGNÉS DU MITRAILLEUR DE FÛTS DAVE LOMBARDO ET DE L'ÉLÉGANTE ET FOUGUEUSE BASSISTE NAOMI MACLEOD, NE NOUS ONT JAMAIS DÉÇU.

Il n'est pas commun d'interviewer l'ensemble des groupes d'une soirée. D'habitude, c'est plutôt un seul, organisation oblige. Mais JC a eu le souhait de s'entretenir avec ce type nommé Kingsley Hall, un Anglais du Nord, frontman et fondateur de Benefits, qui, aux premiers abords, a tout l'air d'une tête brûlée. Mais c'est surtout le désarroi qui le hante et sa musique retranscrit parfaitement cela. Dérangé comme lui, l'univers de Benefits m'était inconnu jusqu'à ce que résonne le drone de «Marlboro hundreds», l'une des premières chansons composées par le groupe en 2019. Elle pose les bases d'une musique urgente et intenable (comme l'importance de régler les problèmes abordés tels que le fascisme, la manipulation des masses, le colonialisme, les conflits dans le monde...) qui déconcertera le public, peu nombreux au moment où les Anglais performent. Car il s'agit littéralement d'une performance. Kingsley largue sa rage au micro, telle une harangue sérieuse mêlant talk-over et cris, mais dont il faut saisir chaque instant. La musique derrière est un substrat sans valeur mélodique pour donner tout l'importance au discours. Elle se caractérise par deux machines-claviers envoyant des sons indus/drone/electro accompagnées d'une batterie qui alterne blast beats et techniques de free jazz. Il n'y a pas de juste milieu chez Benefits, et seule «Warhorse» fait un peu figure d'intrus avec son univers post-punk electro. Ce groupe est la quintessence de la radicalité, et bien que l'on soit dans une soirée où la musique extrême prend une place importante, le public reste visiblement incrédule pendant 30 minutes à ces récits bruitistes et agressifs qui n'ont d'existence que pour propager une prise de conscience collective sur l'avenir de nos sociétés.

L'ambiance suivante sera beaucoup plus «familière» pour tout fan de musique métallique qui se respecte. Quoi que ! Nombreux sont ceux qui après le concert d'Empire State Bastard m'avoueront ne pas encore savoir quoi penser de ce groupe. Nous étions rôdés, avions pris soin d'écouter Rivers of heresy, de «réviser» ce qui deviendra peut-être avec le temps des classiques. Les Anglais nous prennent par surprise en démarrant leur show par «Tired, naw ?», le dernier single (non présent sur le disque) qui est une version instrumentalisée de «Tired, aye?», qui lui sera joué au milieu du set. S'ensuit «Harvest», LE tube du groupe dévoilé depuis mars au public. C'est d'ailleurs pour moi l'un des morceaux les plus réussis d'ESB, et le quatuor, mené par un Simon Neil possédé par son art, lui fait honneur sur scène. Ce soir, le groupe a décidé - à quelques détails près - de jouer ses titres suivant l'ordre de leur premier album, tout en l'agrémentant

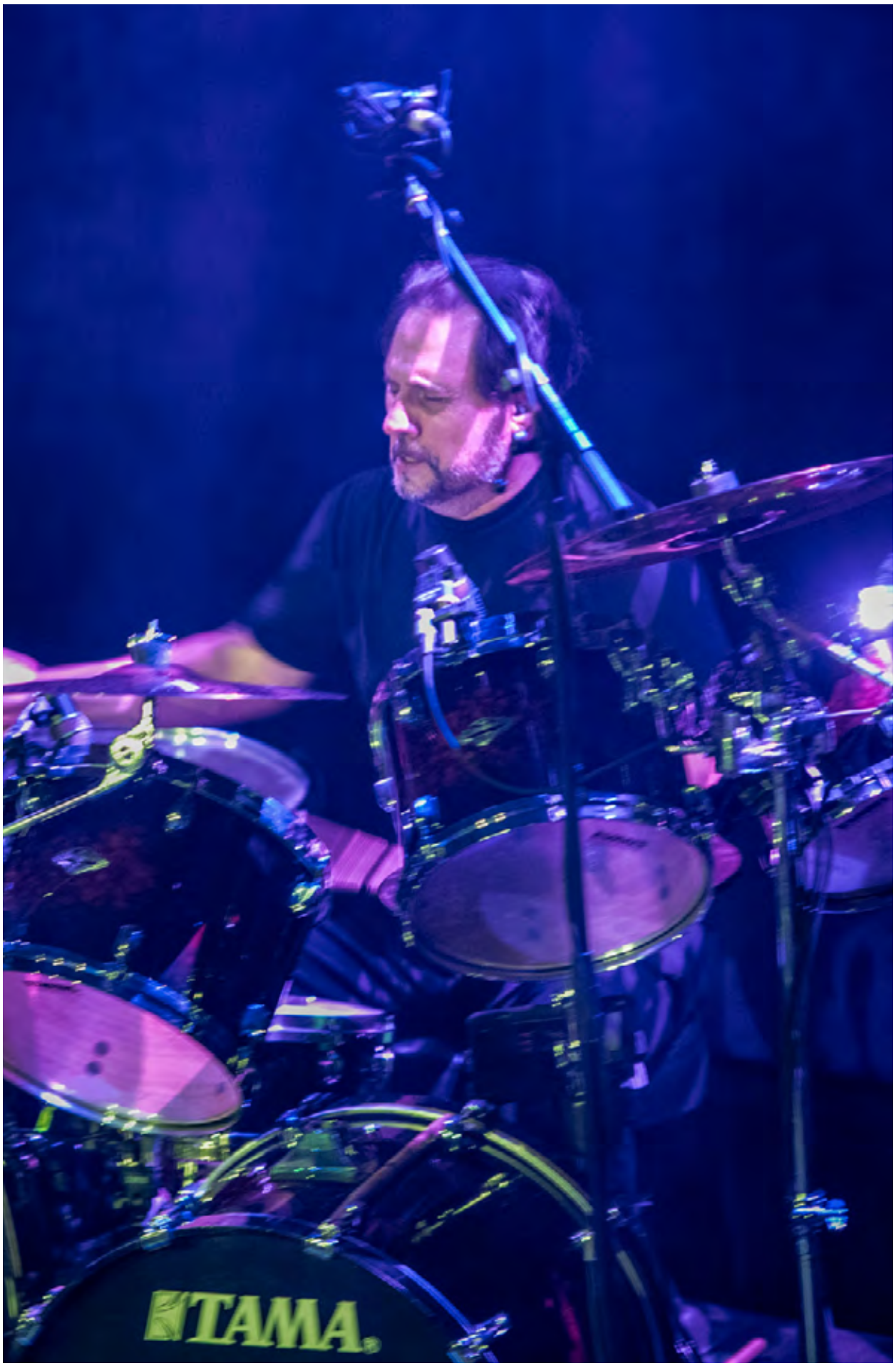
de trois nouveaux qui sont passés comme une lettre à La Poste («The blues», «Corpse in the chateau» et «Code (eat shit)»). Il a bien fait car la succession des morceaux équilibrent le tout. Si les trois premiers sont un savoureux bouillon de pur metal et de punk-hardcore, avec un soupçon de death, «Moi ?» et «Sons and daughters» ralentissent la cadence et alourdissent l'ambiance. Comme si on passait à un deuxième acte. Bien que la salle ne soit pas remplie, Empire State Bastard arrive tout de même assez aisément à faire pogoter le public qui en profite pour bien occuper l'espace. «Stutter» et «Palms of hands» nous montrent à quel point Dave Lombardo n'est pas à la retraite et que son groove et sa rapidité reste unique en son genre, quitte à perdre plusieurs baguettes en plein acte (qui s'en est vraiment rendu compte ?). C'est réellement sur scène qu'on se rend compte de l'importance du batteur dans cette nouvelle formation, sensation confirmée par la manière qu'a eu Simon de le présenter au public (Mister Dave «Fucking» Lombardo !). De manière générale, Empire State Bastard respire la cohésion de groupe, ses membres communiquent, plaisantent même parfois entre les morceaux qui, eux, n'ont pas la même prétention en dépeignant un monde en perdition. Le set plutôt court (50 minutes) mais intense d'Empire State Bastard se termine avec «The looming», chanson étirée de plus de six minutes, vaporeuse, écrasante et lente, qui permet de se remettre progressivement des paires de mandales données par le quatuor. Comme une fin d'un entrainement ou d'un combat de MMA, dans lequel on viendrait relaxer les muscles, récupérer son souffle et panser les plaies. Empire State Bastard a montré ce soir qu'il était prêt à prendre la route et satisfaire un public en mal de sensations sonores fortes.

Un grand merci à Arnaud et Valentin de WEA.

■ Ted
Photos : JC Forestier

Setlist Benefits :
Marlboro hundreds / Flag / Warhorse / What more do you want? / Empire / Traitors

Setlist Empire State Bastard :
Tired, Naw? / Harvest / Blusher / Moi? / The blues / Sons and daughters / Tired, Aye? / Stutter / Corpse in the Chateau / Palms of hands / Dusty / Code (Eat shit) / Sold! / The looming


TAMA

EMPIRE STATE BASTARD

RIVERS OF HERESY

(Roadrunner Records)

Découvert via les réseaux sociaux avec l'excellent titre «Harvest», puis convaincu en juin dernier par une prestation scénique alléchante au Hellfest, il est rare de vivre une aussi longue et rampante période entre l'annonce officielle de la naissance d'un projet (fin 2022) avec la publication d'un premier morceau (mars 2023) et une sortie d'album (septembre 2023). J'ai cette impression qu'Empire State Bastard existe depuis longtemps. Et pourtant, je n'ai pas tout à fait tort car le sobriquet a été trouvé il y a presque 10 ans par leurs fondateurs (Simon Neil de Biffy Clyro et Mike Vennart, guitariste de tournée de Biffy Clyro et ex-Oceansize). Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'ils aient lâché l'info avec le nom lors d'une interview avec Biffy Clyro il y a plusieurs années. Les gars, récupérant au passage Dave Lombardo (batteur de Slayer, Grip Inc., Fantômas ou encore Dead Cross), se sont fait maîtres dans l'art du teasing.

Empire State Bastard est né d'une amitié et d'une vision convergente de la haine en musique. Haine nourrie en grande partie, d'un côté, par les déboires de Mike avec des types de l'extrême droite anglaise, et de l'autre, par l'anxiété et l'angoisse du monde dans lequel nous vivons. Surtout en période de confinement, là où la plupart des paroles et des messages ont pris forme. Un exutoire violent et lourd, inspiré par autant de figures incontournables de la musique metal agressive (citons Converge, The Dillinger Escape Plan, Napalm Death, Sleep, High On Fire et les aventures burlesques de Mike Patton) mais également par les vétérans de Black Sabbath. On en revient toujours aux origines, quelque part. À bien écouter Rivers of heresy, leur premier album sorti chez Roadrunner Records, on s'aperçoit assez rapidement qu'ESB est l'anti-Biffy Clyro par excellence. En psycho, on pourrait appeler cela un «second moi» ou phénomène de la double personnalité. Là où Biffy Clyro joue sa part de romantisme, Empire State Bastard vient détruire l'ambiance par son nihilisme et sa misanthropie.

Et pour le coup, c'est foutrement réussi, car ici rien n'est gratuit. Le disque a été pensé pour être à la fois accessible et sophistiqué pour qu'on ne puisse pas l'oublier dès la première écoute. En clair, Rivers of heresy est une œuvre qui se doit de vivre, à travers ses écoutes multiples, pour être appréciée à sa juste valeur. En apparence, certains titres prennent le dessus sur d'autres. Je pense à «Harvest», l'effet single, sans doute. Ce dernier est d'une puissance phénoménale et d'une pure intensité. Il marque les esprits dès le début avec ses guitares acérées et variables, son pilonnage rythmique totalement fou, ce chant totalement possédé, et cette basse docile et épaisse manœuvrée admirablement par Naomi McLeod. Certains titres sont du même calibre d'ailleurs («Blusher», «Stutter», «Palms of hands», «Sold!») et apportent cette garantie de l'extrême. C'est au sein de ces morceaux que l'aspect de l'isolement dû au confinement et cette sensation de claustrophobie surgit le plus. Aucune échappatoire n'est possible à partir du moment où la première note est lancée. Fort heureusement, et dans un souci d'harmonisation du disque, Empire State Bastard a laissé de sacrés bijoux d'une lourdeur insoupçonnée. Prenez «Sons and daughters», ce titre lancinant et évolutif laisse le chant prendre un vrai rôle de guide. Également inquiétante, «Dusty» participe aussi à cette forme de dualité présente dans le disque et fait un bien fou à son ensemble. Mais encore plus surprenant dans sa volonté de diversifier son album, le quatuor termine fort avec l'épique «The looming». Ce morceau progressif débute calmement pour finir noyé dans un déluge sonore de guitares à la fois harmonieuses et bourdonnantes, tout en laissant se faufiler au milieu des riffs sludge asphyxiant. On n'aurait pas pu rêver d'une meilleure fin (du monde ?).

■ Ted

TROUNCE
THE SEVEN CROWNS
(Hummus Records)

Le verbe anglais «To trounce» peut être traduit par «foutre une branlée», voilà qui pourrait résumer l'histoire de ce supergroupe si elle n'était pas un peu plus complexe... Au départ, ce ne sont que des bouts de riffs mis de côté par Jonathan Nido (guitariste de Coilguns et cofondateur de Hummus Records), accompagnés d'un peu d'arrangements et de rythmiques numériques, ça a fait une démo... qui est arrivée jusqu'aux oreilles des responsables du Roadburn. Lesquels ont demandé à Jona de monter un groupe pour jouer ces titres lors d'un concert exceptionnel pour l'édition 2023 du festival, un petit concert à 14h pour lancer les hostilités sur la scène The Terminal le 21 avril, journée qui verra se produire Ad Nauseam, Deafheaven, Brutus, Oiseaux-Tempête, Portrayal of Guilt, Sierra, PoiL Ueda... Jona n'est pas allé chercher bien loin son équipe puisqu'il a fait appel à Luc Hess (batteur de Coilguns), Renaud Meichtry (chanteur de Kruger et collègue de Hummus Records), Lea Martinez (synthé et chant de Etienne Machine), Anna Sauter-McDowell (bruitages) et Naser Sulejmani (guitariste), tous deux issus de Yrre. Et pour faire le son, pourquoi ne pas demander à Kevin Galland (bassiste de Coilguns) ? En gros, c'est toute la famille du Nord-Ouest de la Suisse qui unit ses armes pour retourner le Roadburn.

Quelques mois plus tard, Hummus Records emballe l'album studio et la performance live dans un double digipak aux illustrations soignées pour une double raclée. Entre hardcore et black avec des rafales de riffs, des hurlements, un matraquage en règle et quelques bribes de chant clair déchirant le tout et qui donnent l'impression que la fin est proche, bienvenue dans le monde torturé de Jona Nido. Ça défouraille et ça s'égosille à tout va, parfois même sans savoir vraiment si ça valait le coup d'en balancer autant («Faith, hope, love») et si le rythme retombe, l'ambiance doom plombe toute envie de se relever («Stones») tant on sait qu'on va se faire défoncer par le titre suivant qui surpasse en férocité la grande majorité de la production métallique extrême actuelle. C'est simple, si Trounce était une émission de télé, elle aurait un petit signe «-18» signalant une «très grande violence». Seul «The circus» est un plus rock, offrant un peu de repos aux oreilles délicates.

Pour leur heure de show au Roadburn, le groupe débute en douceur avec un «Roadburn prologue» très aérien, l'oppression totale possible sur disque n'était pas au menu du concert qui propose deux passages tranquilles et instrumentaux («Echoes», «Arias from the empty room») en plus de «The circus». Pour le reste, c'est la baston. Est-ce un choix ou la réalité du show, je ne suis pas fan du mixage, avec beaucoup de grave (la batterie est écrasée) et un chant qui semble détaché du reste. La déflagration devait être vécue in situ, les absents ont toujours tort.

■ Oli

LAME

UP, DOWN, ASIDE

(Autoproduction)

Tout empreint de modestie, Lame avait sorti en 2022, un premier EP, baptisé Pleasantly disappointed. Modestie, car avec un patronyme qui signifie «bancal» et une production que l'on pouvait traduire par «Agréablement déçu», le quatuor nantais semblait se lancer avec précaution dans le grand bain musical. Mais comme cette première œuvre était réussie (cf Mag #51), il aurait été dommage que Lame s'arrête là. Et comme les voilà qui continuent, c'est avec plaisir qu'ils nous proposent un premier album, un vrai Up, down, aside.

Ce sont 8 nouveaux titres + 1 bonus live au Ferrailleur (Nantais un jour, Nantais toujours) qui poursuivent la lignée qu'ils avaient commencé à tracer en 2022 : de l'indie pop rock enjouée aux tracks resserrés, qui ne tombe pas dans une facilité d'écriture. Car Lame s'amuse à changer d'ambiance dans chacun de ses morceaux comme on sauterait de chanson quand on tourne le bouton de fréquence de la radio (enfin, à l'époque où on écoutait encore la radio et qu'il fallait chercher les radios sur la bande FM). On peut passer de passages rock pour un refrain qui sent le disco («Earthquake»), on jouera avec un tempo cyclothymique à la basse/batterie, tantôt déchainée, tantôt silencieuse sur («Electricity»), on pourra aussi écouter le titre introductif («5th of July») et son jumeau conclusif («The gates of Eden»), qui débutent tous les deux avec un couple chant guitare, pour progressivement pousser le crescendo jusqu'à un final électrique et nerveux. Et je pourrais continuer ce petit jeu de description track by track, mais autant te laisser découvrir les autres par toi-même. Toujours le même style singulier, toujours la même ingéniosité, en bref, toujours le même plaisir à écouter Lame.

■ Eric

Photo : Alejandra Vaughan

LABASHEEDA

BLUEPRINTS

(Presto Chango Records)

J'ai découvert Labasheeda en 2016 avec un album aussi personnel qu'intéressant, le COVID en 2020 a fait que Status seeking est passé sous les radars mais cette année, le trio d'Amsterdam a pu sortir, aller jusqu'à La Poste et m'envoyer Blueprints. L'artwork est encore signé par leur guitariste, et si c'est clairement celui qui me parle le moins de leur vaste discographie, on se sent toujours très proche d'eux à l'écoute des onze titres. Avec un rock aux accents folk, le trio joue la carte de l'intimité et vient opposer à son énergie rugueuse l'emploi d'instruments plus doux (marimba, violon, piano, violoncelle, viole...). Un mariage qui donne de jolis bébés, même si je dois avouer avoir une petite préférence pour les titres plus graves et saturés («Fossils», «Closure», «Homeless»). Sur ces plages, la voix pure de Saskia apporte une délicatesse bienvenue à des ambiances assez grunge, le contraste est alors bien plus poussé que sur d'autres morceaux («What remains is love»), c'est ce qui, selon moi, fait tout le sel de ce combo. Alors, allez-y, envoyez moi du «Sparkle» !

■ Oli

ERETIA

QUIETUD

(Araki Records / Urgence Disk)

Fondé en 2018, les Espagnols d'Eretia proposent un premier album de post-metal mâtiné de post-hardcore et découpé en 6 actes avec un prologue et un épilogue. Paradoxalement, Quietud est mouvementé, comme les vagues dessinées sur sa séduisante pochette et sur lesquelles «naviguent» deux personnages perdus, anonymes et mystérieux. L'homme, visible, représente la noirceur, tandis que la femme, dont on ne perçoit pas le visage, fait jaillir la lumière. C'est à l'image de cette œuvre qui instille quelques lueurs (d'espoir ?) dans sa grosse zone d'ombre et sa détresse manifestée notamment par le biais d'un chant screamo inintelligible (je ne parle pas espagnol, cela n'aide pas) et hasardeux. N'étant pas le point fort du groupe, il est tout de même grandement rattrapé par une expressivité instrumentale assez profonde et élégiaque pour que ça laisse une trace dans le cerveau, même si le disque ne dépasse pas les 30 minutes. Si tu aimes à la fois Isis et AmenRa, et toutes ces ambiances un peu étirées, vaporeuses, glaçantes avec des guitares jouant les yoyos entre motifs harmoniques et vibrations telluriques, ne cherche pas, ce disque est fait pour toi !

■ Ted

OXBOW

LOVE'S HOLIDAY

(Ipecac Recordings)

Quand il m'arrive d'échanger avec des gens autour d'Oxbow et de son frontman, Eugene Robinson, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour Cactus, notre ancien rédacteur disparu de nos radars, mais qui doit sûrement encore avoir de belles trouvailles à nous faire partager. À l'époque, il m'avait conseillé de me jeter sur The narcotic story, l'un des chefs d'œuvre du groupe, paraît-il. Il ne s'était pas trompé, ce disque a usé pas mal ma platine à un moment donné de ma vie, et puis... plus rien ! J'ai perdu la trace de Cactus, nous n'avons jamais reparlé d'Oxbow, et j'étais tellement pris par une quantité astronomique de découvertes musicales que je n'ai pas eu (ou pris) le temps de suivre la carrière de ces gars de San Francisco. Ces dernières années, j'ai repris contact musicalement par deux fois avec Eugene Robinson par le biais de son projet Buñuel, qui ne délivre pas du tout le même style (un peu plus bourrin et direct), bien que l'empreinte du chant d'Eugene soit tout de même bien marquée.

En 2023, nous apprenons l'arrivée d'un nouvel album d'Oxbow, intitulé Love's holiday (le titre m'a fait rire, certains comprendront), je me le suis procuré et l'ai écouté d'une traite car je considère qu'Oxbow se vit par ses œuvres, et non par ses chansons, même s'il existe toujours des morceaux qu'on apprécie plus que d'autres, nos climax personnels disons. Quelle ne fut pas ma surprise de constater en le découvrant qu'il était désormais possible de vivre l'expérience d'Oxbow en dissociant les titres tant cet album ne ressemble plus au groupe que j'ai découvert il y a plus de dix ans. C'est une évidence, le quatuor a évolué. Moins tendu et sauvage, et donc beaucoup plus contrôlé, Love's holiday fait preuve d'une sagesse, somme toute relative, mais qui surprend quand même. L'album regorge de véritable pépites d'une profondeur et d'une vibration insoupçonnées telles que «1000 hours» (avec la participation de Joseph Manning Junior Jellyfish, The Moog Cookbook, Imperial Drag, Beck...), «Lovely murk» (avec les chœurs sublimes de Lingua Ignota) ou encore la ballade au piano «All gone».

Pourtant, l'inaugural «Dead ahead», morceau le plus nerveux du disque, partait sur les chapeaux de roue avec son chant corpulent et expressif, suivi de près par «Icy white & crystalline» qui nous rappelle cet Oxbow fiévreux sur fond de riffs efficaces. La suite de l'œuvre nous a fait revoir la copie sur le champ car la bande d'Eugène calme les ardeurs musicales, se veut beaucoup plus mélodique, plus beau esthétiquement, l'énergie en moins peut-être (sauf pour Eugene qui incarne toujours la musique sous une forme souvent agonisante, à l'instar du titre final, «Gunwale»). D'office, sa singularité s'effiloche mais ce qu'il propose n'en est pas moins intéressant. Oxbow semble beaucoup plus assuré dans sa musique, il la contrôle beaucoup mieux, cela s'expliquant probablement par le fait qu'il se soit posé des limites, notamment sur le rythme. Même la production a changé, plus propre et lisse. C'est une rupture saisissante, certes, mais qui s'apprécie avec le même plaisir même si on ne vous cache pas qu'on aurait apprécié toucher un peu plus la folie dans ce Love's holiday. Cactus n'aurait à coup sûr pas dit le contraire.

■ Ted

LIAM GALLAGHER

KNEBWORTH 22

(Warner Records)

Au début des années 90's, les frères Gallagher ont mis sur orbite le groupe Oasis. Les premiers albums leurs assurent rapidement une notoriété internationale. Conflits d'ego, guerres fratricides et batailles juridiques sont les costumes qui habillent la relation entre Noël et Liam. Pour autant, leur association est un héritage riche et conséquent pour le rock britannique. Aujourd'hui, les deux musiciens continuent leur carrière talentueuse en solo. Liam Gallagher a sorti cette année un album live : Knewborth 22. Une très bonne occasion de réviser les classiques de l'artiste.

En effet, Liam propose dans son live quelques titres parmi les plus connus d'Oasis. Cela représente même une bonne moitié de l'album. Pour le souvenir du premier album de la formation (1994 - Definetely maybe), c'est «Rock 'n'roll star», «Slide away» et «Cigarettes & alcohol» qui pointent le bout de leur nez. Le chanteur fait aussi un passage obligatoire et bien senti par l'hymne «Supersonic». Le titre symbole d'une apogée bien vite arrivée (1995 - (What's the story) Morning glory?), durant laquelle Oasis enchaînait les titres phares. Sur ce live, Gallagher délivre en amorce «Hello» qui met le feu aux poudres. Plus loin, le public peut se régaler sur «Some might say», «Wonderwall» et «Champagne supernova», des grands classiques de Oasis qui conservent toute leur essence dans ce live de Liam. Enfin, «Roll it over» (2000 - Standing on the qhoulder of giants), un morceau assurément nostalgique qui possède des refrains entrainants. Le public peut chanter tranquille. Les chœurs de la formation live font le job.

Une autre partie de l'album permet de revenir sur (ou de découvrir hein...) la discographie solo du plus jeune des frères Gallagher. Un harmonica démarre en trombe, c'est aussi le rappel d'un tube : «Wall of glass» (2017 - As you where). Un titre qui montre que l'artiste - après la dissolution d'Oasis et de Beady Eye - avait continué de livrer un pop-rock efficace. De son deuxième opus solo (2019 - Why me ? Why not.), Liam Gallagher enchaîne «Schoke wave», «The tiver» et «Once» qui contrastent entre elles. La première représente une ligne légèrement plus dure qu'à l'accoutumé. Quand à la seconde, elle est cette petite sucrerie que l'on savoure la tête dans les nuages. Ce morceau est très proche de la musique des Beatles<. Le live met aussi à l'honneur quelques compositions du dernier album de Liam (2022 - C'mon you know). Nous avons «More power», «C'mon you know» et «Everything's electric». Dave Grohl (Foo Fighters, ex-Nirvana, QOTSA...) est passé par là (mais où n'est-il pas ?). Il a composé et joué à la batterie lors de l'enregistrement «Everything's electric». Une belle découverte grâce à ce live.

Knewborth 22 est un live très intéressant. Il revient sur les grands classiques de l'artiste. Celles d'Oasis sont passées mille fois sur les ondes. Le travail de Liam Gallagher en solo livre la même énergie. Un live comme celui-ci permet de le souligner. Knewborth 22 est aussi une prestation très propre du début à la fin qu'importe l'âge des compositions.

■ Julien

SIR CHLOE

I AM THE DOG

(Atlantic Records)

Sir Chloe fait partie de ces formations qui ont trouvé un public via un outil indispensable aux artistes et évolutif depuis deux décennies, à savoir les réseaux sociaux. En effet, le groupe indie-rock originaire du Vermont (installé à Brooklyn depuis) mené par la ravissante Dana Foote, qui n'hésite pas à se mettre en scène avec son mouton empaillé dans sa chambre pour la pochette de son nouvel album I am the dog, a cartonné en 2020 avec la ballade pop «Michelle» (sur son album Party favors), un titre devenu viral sur Tiktok. Et comme les choses ne s'arrêtent pas toujours en si bon chemin, sa communauté l'a suivie sur la plateforme Spotify sur laquelle les chiffres peuvent donner le tournis (3,5 millions d'auditeurs mensuels, actuellement «Michelle» a cumulé plus de 221M d'écoutes). C'est un véritable succès, si bien qu'Atlantic Records l'a signé pour la sortie de son deuxième album.

Accompagné sur ce disque par le producteur John Congleton, qui n'a plus rien à prouver dans l'indie-rock (Death Cab For Cutie, Alvvays, Franz Ferdinand, Suuns et j'en passe), Sir Chloe mêle admirablement ses influences plutôt 90's dans cette œuvre. En parcourant I am the dog, on retrouve facilement les éléments qui ont fait le succès de ce style fut un temps ou même encore maintenant, à travers des artistes tels que les Pixies ou PJ Harvey pour les plus anciens, et citons Frankie Cosmos ou Wet Leg, pour les plus récents. Pourtant, rien ne semble vraiment daté chez Sir Chloe, il sonne comme un groupe moderne, avec comme seule ambition de balancer des titres dont il est facile de se souvenir tant ils ont ce potentiel à accrocher l'auditeur dès la première tentative.

Mélodiquement juste, assurément énergique (le petit côté «riot grrrl» y joue beaucoup), I am the dog dépeint les états d'âme de la jeune Dana sur des sujets aussi divers que l'amour, la manipulation, le chaos... Comme le chien qu'elle prétend être, elle pose ses pattes un peu partout, souille les plages de temps à autres («Salivate», «Hooves»), aime jouer et faire la folle («Should I», «Know better»), réclame de l'attention («Center», «Daddy's car»), mais aussi à manger («Cake», elle était facile celle-là), se perd dans ses pensées («Obsession»), le tout sans trop aboyer au final... ou alors discrètement. Ce serait tellement dommage de se priver de ce disque, car dès sa première écoute, vous avez de grandes chances de l'adopter sans trop hésiter.

■ Ted

GUILHÖM

TROUBLE FÊTE

(Yaldise Music)

Si son premier album «solo» laissait de la place à pas mal d'amis musiciens, Guilhöm a travaillé tout seul à ce Trouble fête. Artwork réussi mais assez sombre (incendie, tempête, raz-de marée, choisis ta catastrophe), musique moins douce, chant plus heurté, il ne faut pas être devin pour comprendre que ces dernières années ont été difficiles pour le Montpelliérain qui laisse transparaître des sentiments plutôt angoissants. Si le tout est nettement moins folk, il est difficile de rattacher l'opus à un genre en particulier car les influences sont nombreuses, depuis le hip hop («Take my fears away») jusqu'au ska-punk («Drop the flies»), les inspirations sont nombreuses que les titres soient chantés ou instrumentaux. Il faudra juste faire de gros progrès avec l'anglais (sur les deux titres cités juste avant) ou se contenter du français car l'accent frenchie ne colle pas trop aux ambiances créées, si ce n'est sur «A part of myself» où les mélodies sont reprises en français et atténuent le sentiment inconfortable qu'il pouvait faire bien mieux. Je suis donc bien plus client des poétiques atmosphères de «La nuit s'étend» ou «Rien n'est moins sûr». Bien plus électro et arrangé que Behind april, Guilhöm s'ouvre à de nouvelles expériences, toutes très sincères et touchantes, surtout quand elles sont directement compréhensibles.

■ Oli

EIGHT SINS

STRAIGHT TO NAMEK

(Autoproduction)

Les Grenoblois de Eight Sins ne sont pas nés de la dernière pluie. Alors que sort leur dernier EP à la pochette ultra léchée avec de nombreuses références 80's, le groupe nous prouve que le contenu est aussi beau que le contenant. 10 titres en 24 minutes... il est évident qu'ils ne vont pas par 4 chemins. Le premier titre est une instrumentale qui met l'auditeur dans l'ambiance, «Acid hole» s'enchaîne ensuite en mode frénétique made in thrash d'excellente facture, ils trouvent le bon mix entre des influences thrash et metal avec un chant et des chœurs hardcore. Le chanteur a, de mémoire, tatoué un Krang des Tortues Ninja sur le crâne de Seth Gueko que l'on retrouve dans un interlude un peu loufoque. Les influences 80's et 90's sont là avec d'autres plus cinématographiques : «Last action zero» ou encore «Street trash, les deux titres sont extrêmement efficaces et seront certainement des hymnes cross over repris lors des lives. Eight Sins sera d'ailleurs sur la scène de la Warzone cet été et cela risque de laisser des traces.

■ JC

FEVER RAY

RADICAL ROMANTICS

(Mute / PIAS)

On ne va pas passer par quatre chemins, la suédoise Karin Dreijer est l'une des chanteuses que j'affectionne le plus dans la sphère «musique actuelle». Et ce, dès la découverte de Deep cuts de The Knife, le projet qu'elle tient depuis 1999 avec son frère Olof et qui l'a révélé au monde entier (avant ça, elle était une chanteuse inconnue dans un groupe nommé Honey Is Cool qui comptait quelques figures de la musique rock-pop indé suédoise). À partir de cette année 2003, et de manière totalement inattendue, je l'ai retrouvée sur des albums d'artistes jouissant de la faveur de votre serviteur comme The understanding et Junior des Norvégiens Röyksopp, mais également sur Vantage point de dEUS. J'ai même découvert qu'elle avait collaboré avec The Bear Quartet, une autre formation scandinave présente dans ma discothèque grâce à l'excellent Angry brigade, un petit bijou power-pop sorti en... 2003 ! Et puis, au milieu de tout ça, j'avais loupé un truc, un gros truc même : qu'elle avait un projet solo nommé Fever Ray depuis 2009 et que Radical romantics, sorti cette année, est son troisième album. Toute ma reconnaissance va donc au label PIAS, chargé de la mise en lumière de cette sortie en France.

La première conclusion que m'inspire ce Radical romantics, c'est que Karin Dreijer est comparable à bien des égards à Björk. Son timbre de voix parfois modulable et sa manière de chanter et de clamer les mots sont uniques. Inimitable, j'ai presque envie de dire. On reconnait tout de suite cette grâce et cette émotion vocale à la fois curieuse et irrésistible, qu'elle pourrait sans problème nous faire changer d'avis sur des instrumentations qu'on estime peut-être moins à la hauteur que d'autres. Ensuite, il y a cette envie de jouer des personnages mystérieux. Sur ce troisième album, la Suédoise est travestie en homme et nous parle de désir et d'amour, parfois avec une voix elle-même travestie par des effets qu'elle subit, comme sur l'inaugurale et inquiétante «What they call us». Tout ça entoure et nourrit la thématique d'un disque hétéroclite qui a bénéficié d'invités prestigieux tels que son frère Olof The Knife, Trent Reznor et Atticus Ross de Nine Inch Nails, Nidia, Aasthma, Vessel et l'artiste visuel Martin Falck. Enfin, le goût du risque est présent chez la Suédoise, cette envie d'exploration musicale continue démontrée ici par une musique raffinée et singulière qui râtelle un peu tout ce que la pop électronique nous a offert de mieux ces quarante dernières années, que ça soit de la synth pop, de la coldwave/indus-pop, de l'electronica ou même de la techno-pop. Un bouillon qui régale !

■ Ted

7 WEEKS

FADE INTO BLURRED LINES

(F2M Planet)

What's next ? s'interrogeait 7 Weeks après son sublime Sisyphus. La réponse, c'est Fade into blurred lines, une disparition dans des lignes floues ? Ça ne nous avance pas vraiment. La réalité, c'est que le groupe n'a pas choisi de direction, il les a toutes prises. Aussi bien celles qui nous emmènent vers un rock plus brutal que celles qui nous guident vers des rivages chaleureux proches des derniers titres unplugged de l'EP précité.

Le ton est donné avec «Gorgo» qui traîne son spleen le long d'une intro intimiste et devient vindicatif avant de laisser la place à un chant très clair qui peut faire penser à Chris Cornell (Soundgarden) ou Eddie Vedder (Pearl Jam) le temps que la guitare reste claire. Ensuite, on repasse en mode plus «stoner» revenant ainsi aux fondamentaux de 7 Weeks. La basse s'excite, la guitare plaque sa séquence répétée de gros riffs, seuls les mots et des notes venues de la 6 cordes nous permettent de sortir de la boucle avant de replonger dans ce refrain punchy. Que d'émotions et ce n'est qu'un seul titre ! «Up the pressure» connaît moins de variations, mais se fait remarquer par des sonorités électroniques qui semblent venir du futur mais se mélangent très bien à l'ensemble. Avec «Shimmering blue», la tension retombe, le travail réalisé sur les morceaux acoustiques a certainement marqué le combo qui tels les gros groupes ricains livrent ici une ballade électrique toute en puissance. La basse reprend de la vitesse et du groove pour «Blackhole your heart», titre plus linéaire, plus direct mais qui ne relance pas la machine qui ralentit de nouveau avec «Castaway». Le chant fait son chemin autour d'une guitare assez lumineuse, 7 Weeks va au bout de ses idées, les exploite sans se soucier de savoir si ça coche des cases ou rentre dans des tiroirs, le résultat est aussi fantasque que fantastique. Qu'est-ce qui vient après un titre doux ? Un morceau plus rentre-dedans évidemment, on est servi avec «Wax doll» et sa rythmique frénétique, ses effets soignés et sa ligne de chant pleine d'allant. Et quand ça accélère encore, c'est juste jouissif. Il fallait bien un «Mute» pour s'en remettre, encore une plage très intimiste, poignante, dominée par la voix de Julien, parfois renforcée de quelques chœurs, c'est simple et beau. En ajoutant du muscle, tu as l'intro de «Windmills», encore un titre qui fout les poils. Des «Moulins» avec un Don Quichotte métallique en artwork et héros de différents clips, on tient là, à n'en pas douter, l'un des titres phares de ce nouvel opus. J'adore tout mais un peu plus cette sensation de relief qu'ils donnent à la compo en variant les intentions et les sons. Fade into blurred lines aurait pu s'achever sur ce sommet mais on termine le voyage avec l'acoustique «Travellers» qui permet une redescente en douceur et aux dernières notes de disparaître dans ces lignes floues.

7 Weeks fait ce qui lui plaît, avec Fade into blurred lines, ils ne font pas les choses à moitié, peut-être qu'à être aussi tranchés, ils se couperont de certains, mais tant pis pour eux s'ils n'ont pas de cœur, ils passent à côté d'une sacrée aventure.

■ Oli

7 WEEKS

À L'ORIGINE DU GROUPE, JULIEN COMPOSE, CHANTE ET JOUE DE LA BASSE DANS 7 WEEKS... IL RÉPOND AUSSI AUX QUESTIONS AVEC TOUJOURS AUTANT DE DISPONIBILITÉ ET DE SYMPATHIE ! ALORS, ALLONS DÉGAGER UN PEU LE FLOU AUTOUR DE CERTAINES LIGNES...

Le line-up a de nouveau un peu changé avec un retour à la formule trio, ces modifications ne semblent pas gêner la marche en avant du groupe, comment vous faites ?
Jeremy et moi sommes à la base du groupe et de sa compo depuis le début, la conception de notre son doit beaucoup à ça, à la voix et aussi à notre identité basse/batterie. La guitare, finalement, a plus un rôle d'arrangement, qui donne une certaine couleur aux albums. Ensuite, vient le temps de trouver une équipe pour jouer ça live, et pour cet album on était 3 à s'investir sur la compo, on a donc naturellement décidé de le défendre live en trio. Sur cet album, je ne me suis pas occupé de la guitare, contrairement aux autres albums où je compose et enregistre la plupart des guitares. J'ai pu déléguer ça à Gérald qui a eu une force de proposition très intéressante et j'ai pu rester concentré sur la voix et la basse.

***7* Weeks a une identité forte, qu'est-ce que ce nouvel album lui apporte de plus ?**
C'est celui où on a pu aller le plus loin en termes d'écriture et de captation live au moment de l'enregistrement. On était tous les trois dans une dynamique de composition très motivante, ardue certes, car exigeante, mais ça nous permis d'aller plus loin dans le rapport musique/texte et dans la préparation pour capturer des prises brutes et vivantes en studio, en enregistrant les morceaux live pour ensuite rajouter les arrangements sans faire des doublages automatiques comme sur beaucoup de nos albums. Cela donne un côté plus cru et plus direct aux morceaux qui avaient besoin de ça pour laisser parler au maximum leur potentiel. Ce sont des morceaux plus personnels avec des textes qui nécessitent qu'on laisse plus de place à la voix, on ne voulait pas «surproduire» ce disque. C'est notre album le plus personnel et le plus brut.

J'ai l'impression que vous êtes allés plus loin dans vos idées, si c'est calme, c'est méga calme, si ça speed, alors ça y va à fond, si ça tape, alors ça castagne...
Voilà, exactement ! On a poussé les choses à fond. Là où avant on aurait hésité à mélanger «Wax doll» et «Mute» sur un album, là ça nous semblait cohérent si on poussait la forme jusqu'au bout de l'idée, car les textes vont ensemble, la musique n'est que l'habillage. En général, si on a des morceaux du même genre, il faut des textes qui parlent à peu près de la même chose ou de la même manière, là nos textes ont une base commune, mais avec des modes d'expressions et des manières de dire très différentes, on a beaucoup travaillé là-dessus.

Vous avez de nouveau travaillé avec Pascal Mondaz, quelle est sa part dans ce nouvel album ?
Elle est très importante, il s'est, il me semble, beaucoup investi et a très bien compris ce que l'on cherchait. Il trouvait «une résonance» (selon ses mots) particulière dans ces morceaux et voyait où on pouvait aller. Il nous connait depuis longtemps et attendait ça de nous, qu'on quitte le schéma «Gibson/Marshall». ;) Il a été un très bon guide pour l'enregistrement également, en nous orientant sur la manière d'interpréter les prises live et le chant. On adore bosser avec lui, on a un respect mutuel très important, je pense.

Les morceaux n'ont pas tous le même rythme, construire le track-listing a été simple ?
Non... La perception de l'album pourrait être très différente avec un autre ordre, plus difficile d'accès, on a mis un peu de temps à trouver. Le travail de mastering de Simon Capony a été lui aussi très important à cette étape.

Vous avez prévu un «temps calme» lors des concerts pour laisser de la place aux titres les plus doux ? On pourrait avoir un «double concert» électrique et unplugged comme vous l'avez fait en live stream ?
Il est plus difficile en concert de varier autant les choses que sur l'album, surtout si on ajoute à ça l'ancien répertoire, mais on place quelques temps de respiration, pas forcément acoustiques comme sur le live stream (même si on avait adoré faire ça), mais plus intimistes qu'avec le gros son. ;) C'est super à faire, on aime ça.

Les concerts vont s'enchaîner jusque fin mars et une date à La Maroquinerie, vous savez déjà qui vous accompagnera ?
On travaille dessus, on a déjà pas mal de monde qui s'est proposé. ;) On va annoncer ça dans quelques temps. On vient d'attaquer la tournée et ça se passe très bien, les nouveaux morceaux passent hyper bien sur scène et les retours sont très bons.

Vous avez fait le Hellfest From Home 2021, vous allez le faire en vrai en 2024 ?
Évidemment que l'on aimerait défendre l'album au Hellfest l'an prochain, il est trop tôt là aussi pour dire si on en sera, il leur reste encore beaucoup de monde à annoncer, je crois (rires). On croise les doigts.

L'artwork n'est pas qu'un dessin, c'est aussi une statue qui est au cœur d'un clip, c'était prévu comme ça ou une bonne idée en a entraîné une autre ?
L'artwork est une création graphique de Gilles Estines qui fait quasiment tous nos visuels et c'est à mon avis notre plus belle pochette en vinyle. Elle n'existait pas en vrai, mais au moment de faire les clips, notamment celui de «Gorgo», on s'est dit que ce serait bien d'avoir un personnage inspiré de cette création et on a demandé à un ami sculpteur sur métal de créer une sculpture. C'est celle que l'on retrouve dans les clips.

C'est une œuvre très «instagramable», il faut la sortir du jardin et la prendre avec vous sur les concerts !
Elle est assez encombrante, ne répond pas du tout aux normes de sécurité et est devenue complètement rouillée par l'eau de mer avec le clip de «Gorgo» et pleine de suie après le clip de «Blackhole your heart», alors je crois qu'elle va rester dans mon jardin (rires). Mais je pense qu'elle resservira...

Merci Julien et *7 Weeks*, merci également à Elo et Romain d'Agence Singularités.

■ Oli
Photos : Jérémie Noël

THE PSYCHOTIC MONKS LULU VAN TRAPP BRACCO
MAGON TEMPOMAT LES CLOPES DIDIER WAMPAS
TRUANT, STRENG & LIMIÑANAS PURRS DUSTIN J HAMMAN
LOU SIRKIS FLYING BLANKET MYSTERY THE BIG IDEA
LAST NIGHT WE KILLED PINEAPPLE ELLIOT ARMEN CLAIRE DAYS
DIRTY CLOUD INTRUSIVE THOUGHTS TWO FACES KEBABOZOR
ELEGIA VIOLET INDIGO REST IN GALE JABBA360 ANIMALMORE
PI JA MA & VERA DAISIES PÉNICHE DELILAH'S DANCE BEACH SCVM
JULIEN BITOUN & THE ANGELS FOR THE HACKERS VIPÈRES SUCRÉES SALÉES
STEVE AMBER GLASS TOWN BAASTA! SUGAR WIZARD HAMMERSHØI
ARCHI DEEP SICK SAD WORLD ROYAL CASINO GOGOJUICE PYTHIES
FISHTALK ALICIA FT. LARRY CARRERRA ICE2K PRAÏM FAYA ACID GRAS EMPTY SPACE
THE FOAM ARTIFACT RÉBECCA MARIUS RADIUS ORÉ PIERRE GISÈLE FT.
JOKARI JUST ALONE SLAMINO IMBN ARGENTIQUE PLIMPLIM REGALEC KARLICH
THE SIGMATUS SHITNOISE EL MAOUT MEGASURF WHITE SHORES SORRY JIM
KINDERGARDEN ODYSSEY FT. ARTHUR LESAGE MURMAN PUKKO CARACAS PONEY CLUB CLOUDY HEADS
SCARIFF SI SENIOR LEMON ROSE REB MY SILLY LIFESTYLE FT. TYL MARIUS RADIUS
NOR BELGRAAD SHEITAN AND THE PUSSY MAGNETS JEAN FELZINE BONNEVILLE GHERN
CLAIRE ROIGNANT GABRIEL TUR CASSANDRE MEANING OF TALES AL TWAIN CYMBALINE
LA HOULE SENTIMENTAL GOSIER BLEU REINE MAREK ZERBA LUJE COAL NOIR MELATONIN
EFFELLO & LES EXTRATERRESTRES COUR DE RÉCRÉ THE BLOW UP CHASSEUR BARDO MADDY STREET
SHIBASSY CARTON LUX INFERIOR MARIO.D KARABA F.C. OMEGA VIOLET LES PUNKS IDIOTES DEGEYTER
ÉTIENNE DETRE LOUIS LA FLEMME CLÉMENT VISAGE OLKAN & LAVIPÈRE ROUGE LE BLEU
& MORE

PARTIE 1
22 NOV. 2023

PARTIE 2
22 JAN. 2024

KARRAS

WE POISON THEIR YOUNG

(M-Theory Audio)

Si cette année voit le sixième opus de la famille «L'exorciste» (pour fêter les 50 ans du premier mais deux autres films sont déjà dans les tuyaux), Karras n'en est qu'à son deuxième disque et ne l'a pas spécialement sorti pour l'anniversaire du chef d'œuvre de William Friedkin. On reste tout de même dans l'univers du film puisque quelques samples (dont celui qui introduit l'album) évoquent des séances de confrontation avec des esprits et que «Roland Doe» est le personnage central de l'album. Ce n'est pas un personnage de fiction, c'est le nom d'emprunt donné au petit garçon (Robbie Mannheim) dont la vie (et l'exorcisme) a inspiré le roman puis le film. Diego se met à sa place et le laisse s'exprimer de façon parfois très directe («Fear me, go fast», «Final high») apportant un autre point de vue que celui, plus classique, d'un spectateur passif, on se retrouve ainsi confronté au démon et il faut bien toute la violence du trio pour concrétiser ces sentiments pour le moins douloureux.

Sans perdre leur hargne, les Karras semblent avoir davantage travaillé leurs titres pour les rendre encore plus puissants et leur donner davantage d'identité. Là où None more heretic nous tombait sur la gueule d'un gros bloc, j'ai ici l'impression qu'on se prend les parpaings dans la tronche mais les uns après les autres... On a donc le temps d'en savourer la consistance, la couleur, la forme et de voir en quoi il est différent du précédent. Et tout ça en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire ou le lire car ça blast sans trainailler, le combo poussant le curseur grind jusque «Demons got rhythm» qui est un très beau single / clip de dix secondes ! Extrême mais efficace (et du coup facile à repérer au milieu de la meute), tout comme «A Chaplain's breath», «Fear me, go fast» (aussi introduit par un extrait de film à propos d'enfant possédé, ici c'est «La malédiction») et «My aim is violence» qui ne dépassent pas la minute. On repère aussi aisément «Prelude to the depths» avec son sample, son rouleau compresseur de riffs et son coup d'accélérateur fatal, «Ritual overdose» et son déluge final, «The ouija» et ses multiples rythmiques, «Final high» et sa voix dérangeante ou l'énorme pesanteur de «Negative life». Le titre qui se fait un peu plus remarquer que les autres, c'est «Roland Doe» (rien que la basse qui attaque seule...) qui amalgame tout ce que Karras sait faire : riffs assourdissants et répétés, gros coup de speed, hurlements déchirés et enchaînements ébouriffants. J'aime beaucoup le groove des débuts de «The hermit's anger» et «Lutheran blade» mais les morceaux deviennent comme incontrôlables par la suite, comme s'ils étaient ... possédés...

■ Oli

CROSSES

GOODNIGHT, GOD BLESS, I LOVE U, DELETE.

(Warner Records)

La sortie d'un EP de Crosses et qui plus est d'un album est toujours un événement pour les fans de la scène de Sacramento, que cela soit Deftones, Far ou encore Will Haven que nous avons pu voir et photographier pour le live in Paris de ce numéro. Revenons un temps aux Deftones, il est connu que leur leader, Chino Moreno, s'occupe principalement de la mélodie alors que Stephen Carpenter se concentre davantage sur ses riffs punitifs. C'est grâce à cet antagonisme que la magie opère, ce qui rend les vétérans de Sactown à la fois brutaux et vaporeux. À quoi s'attendre, alors, lorsque Chino prend les rênes d'un autre «poney» lui qui a repris du The Cure ou The Smiths avec les Deftones (cf B-Sides and rarities) ? L'annonce de la création de ce duo et la fréquence des sorties nous rappelaient que l'alliance de ces deux hommes (qui pour ne rien cacher aux lecteurs font partie de deux de mes groupes préférés) allait faire de ce «side poney» un mustang. D'autant plus qu'outre les tournées communes Deftones/Far, les deux s'étaient déjà retrouvés sur la même affiche quand Revolution Smile (de Shaun) avait ouvert avec A Perfect Circle pour Deftones en 2003 sur une tournée dont un concert à Paris auquel j'avais évidemment assisté. Les premiers efforts montraient les ambitions du duo en dehors de leur zone de confort habituelle mêlant dreampop, un brin d'alt-rock, un nuage métal industriel pour donner un ensemble assez atmosphérique qui aurait pu être la BO d'un film. Il a donc fallu presque attendre une décennie pour qu'une suite voit le jour. Décennie qui nous aurait presque fait oublier que le mot liberté est à la base de la création de ce duo.

Dès le premier titre, «Pleasure», la voix de Chino est reconnaissable accompagnée d'une musique lourde en synthétiseurs, qui remplacent les riffs lourds du platiste qui agrémentent habituellement les productions de Deftones. «Pleasure» est une excellente introduction à Goodnight, God bless, I love u, delete.. Sur «Invisible hands» Chino nous emporte dans un rollercoaster entre chant hurlé et ambiance atmosphérique. Le tout sur un rythme ultra syncopé. Les paroles sont également de la partie comme sur le très lent «Found» : On our way. Into the void. We enter the light. Chained together. On the brink. Our faith aligned. High on the tides. Lost forever. Le duo ne se limite à aucun style et c'est encore à contre-pied que l'auditeur se lance dans «Light as a feather» qui était avant-coureur de l'album accompagné d'un clip à mi-chemin entre la peau de John Malkovitch, Alice au pays des merveilles et une Mercredi évoluant dans un monde qui serait pour elle en négatif, tout en monochrome blanc. Là encore Moreno et Lopez nous emportent entre beats lourds et chant aérien sans un refrain très 80's. Le groupe surprend par les différents tempos et atmosphères qui varient d'un titre à l'autre. «Runner» nous renvoie de manière inévitable au phrasé de «Change» présent sur le poney blanc des Deftones. Rien de très surprenant -l'ensemble est excellent - jusqu'à «Big youth» et le premier featuring de l'album où le monde de Crosses s'ouvre à l'extérieur avec El-P de Run the Jewel et un phrasé rap qui se distingue par son rythme très lourd et ce double chant. Les deux collaborations sont de haut niveau, la seconde n'est autre que celle de Robert Smith qui apporte une touche subtile de drame gothique à «Girls float * Boys cry». Et il est indéniable que Chino a du profiter de ce moment en bon fan des Cure.

La nature caméléon de Crosses rend l'expérience d'écoute tout à fait agréable et dynamique. Il n'y a pas de lassitude à l'écoute de ce second disque. Certains clameront que Goodnight, God bless, I love u, delete. manque de cohérence mais cela serait oublier que Chino peut être touchant et que sur ce disque il a su se livrer sans réserve à ses instincts mélodiques.

■ JC

CAROLINE ROSE

THE ART OF FORGETTING

(New West Records)

J'ai récemment voulu faire découvrir Caroline Rose à mon frangin, lui qui, bien que très ouvert musicalement, a toutefois un petit faible pour tout ce qui touche à la sphère indie-pop. En général, un pourcentage non négligeable de ce que j'écoute vient de ses recommandations. Quand je décide de lui faire écouter son dernier album, The art of forgetting, il y a du flottement dans l'air, cette musique lui semble étrangère. J'étais quasi sûr de mon coup, et quand vient le moment de lui annoncer le nom de l'artiste, il ne me croit pas. Le frangin connait bien Caroline Rose, l'a vu aux Eurockéennes en 2018, est sensible à Loner et Superstar, ses deux précédents albums, mais ne reconnait pas du tout sa musique. La chanteuse et compositrice américaine a-t-elle vraiment bousculé son style ? Si on s'en tient à son look à chaque sortie d'album, il y a de grandes chances. Après réécoutes des anciens disques, il apparait qu'elle a en effet cette manie de vouloir muter et de changer de thématique (par exemple, Loner avait un esprit pop-rock aux allures drolatiques, tandis que Superstar était axé sur la célébrité et la pop acidulée, quand I will not be afraid sentait bon l'americana-folk). Quelle chipie !

The art of forgetting est un sujet un peu plus sérieux car il touche directement l'artiste. Le propos est moins léger, c'est peu de le dire, puisqu'il s'agit de la fameuse rupture amoureuse. Et oui ! Fallait bien que cela arrive un jour (au début de la pandémie de COVID, en plus) et, soit dit en passant, ce thème peut faire naître d'excellents albums (coucou Ben Gibbard !). Et ce disque en est encore un bel exemple. L'art d'aimer est magique mais Caroline reconnaît volontiers que l'art d'oublier (ou d'être oublié) est nettement plus difficile à maîtriser. Bien qu'ébranlée, elle a l'air d'avoir cette volonté à remonter ce désespoir émotionnel si on s'en tient à ce «You've got to get through this life somehow» sur l'excellent single «Miami» (au passage, je vous conseille son joli clip monté à l'envers). Cet album sincère et touchant est aussi un hommage à sa grand-mère décédée pendant sa conception puisqu'elle est présente tout le long du disque à travers des messages vocaux rempli d'amour sur le répondeur de Caroline qui avait bien besoin de réconfort à ce moment-là.

Cette morosité intérieure qui tente de s'exorciser par la musique donne du crédit à des morceaux pour la plupart mélancoliquement très bien orchestrés/arrangés, comme les synthés vaporeux de «The kiss», la sublime «The doldrums» et ses divers découpages sonores, ou encore «Jill says», une pièce feutrée et gorgée de piano et de cordes. A côté de ça, Caroline est capable de belles pépites pop-rock stimulantes («Everywhere I go I bring the rain», «Tell me what you want») ou d'hymnes angéliques («Stockholm syndrome», «Love song for myself»), histoire de varier l'ambiance musicale de sa confession tout en brouillant encore une fois les pistes. Et le pire, c'est qu'à aucun moment on subit cela. Tout dans ce The art of forgetting semble si naturel et équilibré. C'en est même paradoxal vu le contexte d'écriture de ce disque (presque) parfait.

■ Ted

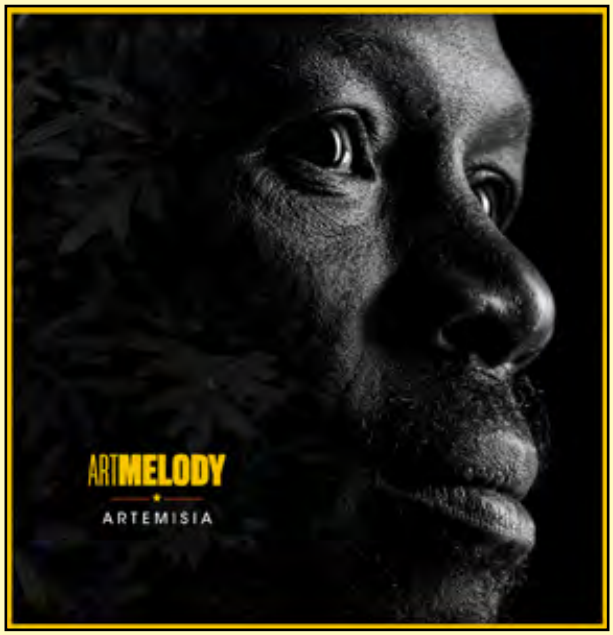
BROKEN BOMB

FULL MENTAL RACKET

(Katabomb Records)

Une grenade dans le logo du groupe, un soldat-squelette armé d'une guitare et de cartouchières, une sensation intense de rage et d'oppression : le ton est donné dès la pochette digne d'une formation de thrash metal. Et pourtant, Broken Bomb, tout droit venu de l'Ouest de notre chère France, exécute un street punk hardcore avec une certaine détermination et une puissance propre au style. Comptant notamment dans ses rangs un membre de Banane Metalik, on pense intuitivement à Lion's Law, Peter Pan Speedrock et Motörhead quand défilent à toute allure les dix missiles de Full mental racket, premier album du quatuor. Aussi imperfectibles que le noir de leurs perfectos, les musiciens s'en donnent à cœur joie pour envoyer, 26 minutes durant, des morceaux courts, musclés et gavés de plans audacieux. La diversité des compos permet d'éviter le piège de la redite, sans qu'à aucun moment ne prédomine le sentiment que le groupe s'éparpille. Les amateurs de sensations fortes y trouveront leur compte, à condition toutefois de ne pas être allergique au chant hurlé et rugueux et aux chœurs puissants. Ça défonce sans toutefois être stupéfiant et ça rend addictif sans effet secondaire : la marque de fabrique des champions !

■ Gui de Champi



ART MELODY

ARTEMISIA

(Tentacule Records / Wogdod Records)

Mamadou Konkobo, connu sous le blase Art Melody, est un MC burkinabé qui compte déjà sept albums à son actif (huit si on considère celui réalisé avec son groupe Waga 3000) depuis 2009. Découvert par le public français il y a une dizaine d'années via le label Banzaï Lab (Al'Tarba, Senbeï, Too Many T's), c'est à Bordeaux qu'il a façonné et mis en boîte son dernier disque, Artemisia, avec le beatmaker/producteur Redrum. Et c'est avec ce nouvel album que nous faisons connaissance avec cet artiste au flow unique et à la voix robuste et assurée qui sait s'ajuster en fonction du terrain musical sur lequel elle se pose. Inspiré par les incantations des poètes-musiciens africains, par la soul 70s ou encore le rap New-Yorkais (Wu-Tang Clan, Mobb Deep, Busta Rhymes), Art Melody nous embarque dans un monde multicolore et riches en sonorités où le groove est assurément le point commun de ces 12 titres passionnants. Agriculteur dans la vie, Mamadou est un explorateur et, en terme musical, il sait parfaitement séparer le bon grain de l'ivraie. Et bien choisir ses invités, dont un certain Rudeboy (Urban Dance Squad) qui vient poser son phrasé sur un «Zink drapowan» bien old school comme on aime.

■ Ted

SIZ

BLIND

(Howlin' Banana / Flippin' Freaks)

SIZ c'est l'autre groupe de Sylvain, bassiste de TH da Freak et acteur du collectif Flippin' Freaks, qui dynamise bien la scène bordelaise indie/rock/slacker/shoegaze/truc depuis plusieurs années maintenant. D'abord projet solo, puis incorporant divers membres, le line-up semble s'être stabilisé sur ce deuxième joli LP violet translucide, qui aura mis un peu de temps à sortir. Les aléas classiques d'un groupe indé, à l'aune du retour du vinyle sur lequel s'engrossent les majors squattant les presses. Je ne suis ni aveugle, ni sourd, et quelques secondes à peine de «It's over» auront suffi à me convaincre de m'intéresser davantage à ce groupe, et ce disque. Blind fleure bon le rock grungy des 90's, Nirvana en tête, forcément, mais j'entends aussi un peu de Silverchair dans la deuxième partie de «Eyes don't lie» (vous vous rappelez sans doute de ces charmantes têtes blondes) ou plus récemment Superheaven. Oscillant sans cesse entre un déluge de riffs abrasifs et dissonants (comme dans «Ooook») et des refrains accrocheurs, la pop ultra saturée de SIZ fait mouche à tous les coups et lui permet de sortir du lot de ce courant shoegaze qui a le vent en poupe (et beaucoup de suiveurs), voire même d'être un phare («Illuminated») pour les autres. Encore un bon plan, j'ai envie de dire «bon tuyau», en provenance de chez Howlin' Banana !

■ Guillaume Circus

OLIVIER LIBAUX

ALL THAT MATTERS

(Music For music lovers / December Square)

La mort d'Olivier Libaux en septembre 2021 a laissé pas mal de personnes orphelines. J'avais pu grâce aux We Hate You Please Die, alors qu'ils étaient encore un quartet, échanger avec Olivier sur ses projets à venir dont ce All that matters qui ne portait pas encore ce nom. Il m'avait fait parvenir un 45 tours où Mélanie Pain était déjà au chant. C'est donc la chanteuse, aux côtés de Raphael Chassin, qui a terminé ce projet. Et cet opus rend parfaitement hommage au travail d'Olivier. Celui qui a repris avec brio de nombreux titres avec sa formation Nouvelle Vague ou qui encore a été adoubé par Josh Homme pour son projet Uncovered Queens of the Stone Age. On retrouve ici tout son art de la reprise (8 sur cet album) mais également de la composition. Chaque chanson renvoie à l'absence d'Olivier, «No more heroes» (des Stranglers) pouvant évoquer le succès qu'il aurait mérité en France. Sans compter l'absence que relate le titre de Police qui prend un autre sens dans ce contexte. Le titre en français «Prends ma main» qui conclut le disque est empreint d'émotion. All that matters c'est que la mémoire d'Olivier perdure dans nos cœurs. Avec ce disque c'est réussi.

■ JC

MOSSAÏ MOSSAÏ

FACES

(Figures Libres Records)

Voici encore une bien belle mystérieuse découverte qui nous a été proposée ces derniers mois, celle du quatuor tourangeau Mossaï Mossaï. Après un EP sorti en 2019, ils reviennent cette fois avec Faces, un album de 5 titres, tous autant perturbés et perturbant les uns que les autres. D'un style inclassable (rock, pop, psychédélisme, spoken word, post-rock, kraut, indus, prog, noise...), il n'est pas aisé de s'immerger dans les plages polymorphes de ce Faces, qui plus est quand elles sont souvent (très) longues (dont «Esquisses» de plus de 11 minutes). Au pire, on abandonne, au mieux, on se laisse porter par les flots de ce bouillon sonore digne d'une pièce théâtrale mise en action par des musiciens accomplis et organisés. Dirigée par une voix en français modulable selon l'ambiance et le propos, la musique de Mossaï Mossaï travaille la matière sonore, presque à l'extrême.

Autant à l'aise dans les phases répétitives («Cérébral»), détendues et lyriques («Esquisses»), dans les décharges électriques et bourdonnantes à la Throbbing Gristle («L'élan») ou les expérimentations noise percutantes («Silence des toits») voire indus («Charge»), le groupe cherche souvent à nous perdre. C'est également par la mise en œuvre de cette densité et de sa dramaturgie qu'il teste notre capacité à encaisser les effets hallucinatoires de sa musique. La question qu'on se pose souvent lorsque l'on traverse cette œuvre émouvante est de savoir si cela la sert ou la dessert, si et seulement si elle n'est diffusée qu'à travers des enceintes. Car Faces méritait en réalité bien plus que ça pour exister pleinement. Il y a les concerts, certes, mais peut-être que Mossaï Mossaï devrait à l'avenir créoliser son art, autrement dit, proposer une vision élargie de ses spectacles.

■ Ted

DROPKICK MURPHYS

OKEMAH RISING

(Pias / Dummy Luck)

Le titre «I'm shipping up to Boston» est un peu à Dropkick Murphys ce que la Guinness est à l'Irlande, une référence. Un des singles les plus connus du groupe, souvent utilisé comme hymne pour accompagner un paquet d'équipes professionnelles de sport, que ce soit en Europe ou outre-Atlantique. Normal après tout, une montée en puissance imparable, un mélange de rock et de musique celtique avec son thème à l'accordéon entêtant, et un refrain très simple, qu'on a envie de gueuler : 'I'm shipping up to Boston'. Et malgré la qualité toute relative du texte (en gros, à part 'je suis un marin et j'ai perdu ma jambe' et 'je prends la mer vers Boston', on n'est pas dans un recueil de William Butler Yeats), ces lyrics ne sont pas de Dropkick Murphys mais de Woody Guthrie. Woody Guthrie était un chanteur et guitariste américain folk et country qui a surtout tourné au milieu du siècle dernier. Communiste et antifasciste, il a inspiré un paquet d'artistes plus contemporain (Bruce Springsteen, Bob Dylan, Joe Strummer et bien sûr ...Dropkick Murphys). Mais pourquoi je te raconte tout ça ? Eh bien parce que le dernier album des Dropkick est un hommage à Woody Guthrie : textes de Woody, mis en musique pour les 7 du Massachusetts.

Avec Okemah rising, les Dropkick Murphys complètent donc leur hommage à Woody Guthrie, commencé en 2022 avec This machine still kills fascists. On continue de découvrir les Dropkick sur un répertoire plus folk, moins punk, plus d'acoustique, moins d'électrique, avec plus de Ken Casey au chant et moins de Al Barr puisque le chanteur principal s'est mis en retrait pour l'enregistrement de ce double album. Preuve que si tu es fan du punk rock celtique des Dropkick Murphys, tu ne trouveras pas forcément ton bonheur, la liste des guests (Violent Femmes, Jesse Ahern, Jaime Wyatt) est plutôt orientée country et folk (même si les Violent Femmes ont toujours eu un petit côté punk). Néanmoins, on reconnait la patte Dropkick Murphys, les sonorités irlandaises, la rythmique soutenue, les refrains chantés en chœur, sur des thèmes communs avec Woody Guthrie : les luttes sociales, les crises sociétales, l'antifascisme. Tantôt festif, tantôt mélancolique au gré des morceaux, on pourra notamment écouter une chanson intitulée «Run Hitler run» au refrain indiquant à Adolf 'qu'il a intérêt à courir, car on va l'attraper', titre à la fois anachronique mais toujours d'actualité. Et on terminera par «I'm shipping up to Boston - Tulsa version», en version acoustique, Tulsa étant le bled en Oklahoma où ont été enregistré ces 2 albums. La boucle est bouclée ! Assagis mais loin d'être endormis, sans renier leurs racines et leur style, tout en rendant hommage à leurs pairs, les Dropkick Murphys envoient ces 10 tracks pour 30 minutes denses, qui passent crème, comme celle d'un Irish Coffee.

■ Eric

UNSPKBLE

RECONSTRUCTION

(Rejuvenation / Assos'Y'Song ...)

Coïncidence complètement fortuite (c'est un peu le propre des coïncidences, me rétorqueras-tu), je rédige cette chronique lundi 27 novembre, au lendemain du décès de Geordie Walker, guitariste de Killing Joke, formation qui n'aura malheureusement jamais aussi bien porté son nom. Une blague qui tue mais qui n'est pas drôle du tout. Pas besoin d'être un devin pour savoir que cette disparition tragique (des suites d'un AVC), aura profondément endeuillé Unspkble, tant l'ombre du groupe culte anglais plane sur le quatuor montpelliérain, au pedigree encore plus long que la myriade de labels derrière ce LP (cf. interview).

Tu ne connais pas bien Killing Joke ? Ah la la... Tu ne t'es donc jamais trémoussé au son de «Love like blood» en club fin 80's - début 90's, ni n'as comparé le titre «Eighties» avec «Come as you are», pour comprendre pourquoi les avocats de KJ avait réclamé des royalties à ceux de Nirvana ? Pas revanchard(s) pour un sou (d'un côté comme de l'autre), Dave Grohl les a rejoints en 2002 pour enregistrer la batterie de leur flamboyant retour et deuxième album éponyme. Il semblerait aussi que tu n'aies pas bien potassé le papier fan-attic paru dans le Mag 47, je t'y renvoie.

Allez, passons sur cette influence majeure (jusqu'aux noms du groupe et d'un label, quand même) mais pas unique (force est de le constater), pour nous intéresser de plus près à ce Reconstruction, premier véritable album après l'EP Friction sorti il y a 3 ans. Ce qui frappe d'entrée de jeu, dès les premières secondes du basse/batt' hypnotique de «All stories told», c'est la différence de son, bien plus massif, prenant, ici. On est scotché, happé direct. Les années 80 sont certes à la fête, post-punk, new wave et gothic rock en tête, avec des touches de Joy Division, The Cure, comme sur «Expectations» et ses guitares Smithiennes (celles de Robert, hein, pas de Johnny Marr) mais elles sont digérées, mélangées et actualisées avec un peu de punk-rock et de noise des décennies suivantes. J'en veux pour preuve le rentre-dedans et catchy «Global emergency», cathartique à bien des égards, ou dans le même genre, plus loin dans l'album, l'excellent single «Struggle (crush the elite)», aux paroles engagées que ne renierait pas un Jello Biaffra. Dion, chanteur d'Unspkble est du reste natif d'Angleterre et ça s'entend. Je dirais même plus (mon cher Dupont), ça fait plaisir d'entendre un groupe de rock français chanter dans un anglais parfait.
La majorité des morceaux dépasse les 4 minutes mais Unspkble excelle à nous surprendre, repartir sur un nouveau riff, rythme pour ne jamais nous laisser tranquille, ni nous lasser. En parlant de surprise (ou de joke), terminer son album par un titre nommé «Hello», c'en est une bonne, mais ce n'est rien à côté de ce qui arrive à 4 minutes 45, où il est impossible de ne pas danser avec eux et les accompagner vers les ténèbres...

Après nous avoir bien frictionnés, voici donc une Reconstruction réussie !

■ Guillaume Circus

UNSPKBLE

CET ENTRETIEN A ÉTÉ RÉALISÉ L'ÉTÉ DERNIER, AUTOUR D'UN APÉRITIF ANISÉ ET RAISONNÉ, AVANT LE CONCERT D'UN TRÈS BON COVER BAND DES PIXIES (PILGRIM), ET AURAIT DÛ SORTIR DANS LE MAG PRÉCÉDENT. LA PROCRASTINATION N'A PAS PERMIS D'ÊTRE DANS L'ACTU BRÛLANTE DE CETTE RECONSTRUCTION, LE PREMIER ALBUM D'UNSPKBLE, MAIS LEUR MUSIQUE ET LEURS CONSTATS, PAS TOUJOURS TRÈS OPTIMISTES SUR LA SOCIÉTÉ, LA SURVIE DU ROCK EN FRANCE NE SONT MALHEUREUSEMENT PAS PRÊTS D'ÊTRE DÉMODÉS. LES VOICI DONC PARTAGÉS PAR GREG REJU, BASSISTE FONDATEUR D'UNSPKBLE, ACTIVISTE NOTOIRE (GROUPES, LABEL, ORGAS) DÉSORMAIS BASÉ À MONTPELLIER ET PAR DION, SON CHANTEUR ET NOUVEAU BRO.

Comme on vous a ratés à la sortie de votre 1er EP, vous pouvez nous présenter Unspkble ?
Greg : On a créé le groupe avec Dion en janvier 2020. On a commencé à maquetter tous les deux, puis peu après, on a incorporé Gom à la guitare, que Dion connaissait et qui rentrait de Pologne. Au même moment, j'avais fait écouter des morceaux à Seb de Pord, qui a aussi été branché pour nous rejoindre à la batterie. C'est comme ça qu'on est devenu un vrai groupe, et ces premières démos se sont retrouvées très vite sur un vinyle, avant même qu'on ait fait notre premier concert. Il faut dire aussi qu'on était en plein COVID, parfait pour débuter...
Dion : Sur ce disque, je chante et Greg jouait de tous les autres instruments (guitare, basse, batterie), mais Gom y a mis sa patte en réenregistrant les guitares, apportant quelques arrangements...

Dès le départ vous saviez que vous alliez faire ce style de musique, à savoir un post-punk teinté de goth, hérité des 80's ?
Greg : La première fois qu'on s'est rencontrés avec Dion, c'était au Black Sheep, un célèbre bar/concert de Montpellier. C'est Jay de

Verdun/Mudweiser qui nous a présentés et au bout de quoi, une minute, on parlait déjà de Killing Joke, de post-punk et de new wave. Et oui, après avoir joué plein de styles différents avant, j'avais vraiment envie d'un groupe dans cette veine, de revenir à mes amours de jeunesse. Donc avant-même de savoir quelle voix il pouvait avoir, il était déjà recruté dans le groupe. (rires)

Et toi, Dion, tu avais déjà joué dans des groupes avant ?
Dion : De mon côté, j'avais eu des expériences dans des groupes de stoner, grunge alternatif 90's sur Perpignan (Bullshit, devenu Bullshit Inc. qui a fêté récemment ses 25 ans au Médiator) mais je n'étais pas pleinement satisfait, ni autant impliqué, car je trouvais que je n'avais pas complètement ma place dedans. Puis, j'ai dû arrêter pendant une vingtaine d'années à cause de ma tumeur cérébrale, même si j'avais toujours des idées de morceaux, je continuais à écrire des textes qui me plaisaient. J'ai toujours baigné dans la musique. Avant d'arriver à Perpignan, je suis né et j'ai grandi à Blackpool en Angleterre, mon père était DJ et m'a fait découvrir aussi bien les classiques de la Motown, que le post-punk ou Black Sabbath. Et cette conversation avec Greg, où très vite on est arrivés sur Killing Joke, ça a en quelque sorte été le début de la bromance, voire de la gromance, rapport à nos ventres respectifs. (rires)

Quand on voit votre rapport à Killing Joke, le nom du groupe n'est donc pas une surprise...
Greg : Mon label s'appelle en effet Rejuvenation Records, qui est un titre de Killing Joke. Ensuite, j'ai eu des groupes (Seanews et Do You Compute) tirés de morceaux de Drive Like Jehu... J'ai l'impression d'être un mec un peu bizarre, ahahah ...ou cohérent, faut voir. «Unspeakable», en plus d'être un autre titre de KJ est un mot que j'utilise partout, tout le temps depuis que j'ai 12 ans. Pour la petite histoire, mon tout premier groupe un peu sérieux, quand j'avais 16 ans, dans lequel j'étais à la batterie, s'appelait déjà Unspeakable, avec toutes les lettres. Entre temps, le guitariste de ce groupe, Ben, qui était mon meilleur pote (et dans Seanews, entre autres), est décédé et j'ai trouvé que c'était un clin d'œil à sa mémoire. En outre en enlevant des voyelles ça sonnait assez cool et en France les gens galèrent à le prononcer. (rires)

Sans transition ou plutôt si, malheureuse, mais cet été vous avez été davantage attristés par la disparition de Sinead O'Connor, de Rick Froberg ou de la dignité des policiers de la BAC de Marseille ?
Greg : Évidemment, la dernière réponse. Sinon Rick Froberg, bien sûr ! Je l'ai évoqué, mais ses groupes, que ce soit Drive Like Jehu, Hot Snakes et les autres, c'est toute ma vie. Super bonhomme ! J'ai eu l'occasion de discuter avec lui après un concert à Paris et il était vraiment rigolo. D'autant qu'il s'était foutu de ma gueule parce que j'avais un badge Drive Like Jehu. Mais oui, ça m'a fait chier car 55 ans pour mourir, c'est bien trop jeune. Sinead O'Conor, ça m'a affecté aussi, même si ça fait 20-30 ans que je n'ai pas suivi ce qu'elle faisait, mais il y a des morceaux très beaux. Trop même, je ne peux pas les écouter sinon, en général, je pleure.
Dion : Pour ce qui est des policiers, que dire... Il faudrait des heures. Si les gens comprennent les paroles, on a des textes qui parlent de ça, et plus globalement de la violence de l'État.

Avant de parler plus en détails de ce premier album, vous avez été satisfaits des retours du premier EP ?
Greg : Il a été plutôt bien accueilli, oui. Je n'avais pas fait trop de promo, mais on a eu plusieurs chroniques très encourageantes, et les 300 disques sont partis donc c'est plutôt bon signe. Et il nous a permis de démarcher et faire nos premiers concerts.

À propos des disques et des vinyles, Greg je te sais fervent consommateur et collectionneur, tu continues malgré la hausse invraisemblable des prix ?
Greg : On va dire que je trie davantage, par contraintes financières (40 le LP, non merci) et j'achète beaucoup d'occas'. Je passe pas mal de temps sur Discogs et je me dirige généralement vers les Allemands. Les frais de port sont moins élevés et quand un truc me plaît, je regarde ce que la personne vend, et je commande souvent plusieurs disques en même temps.
Dion : Moi aussi, j'adore les vinyles car je trouve important d'avoir la pochette en grand entre les mains, découvrir les paroles, les remerciements, les photos dans l'insert. Il y avait ça aussi dans une moindre mesure avec les CDs. J'avais une collec' de dingue car je bossais à la foire du disque à Perpignan avant même mes 18 ans, mais je me suis fait cambrioler et on m'a tout volé ! Depuis, j'essaie d'enrichir et renouveler ma discothèque car Spotify c'est sympa pour des playlists, mais j'ai besoin de l'objet physique. Quand j'ai de l'argent, c'est-à-dire pas souvent (rires), en concert, j'achète un tee-shirt ou un LP, parce que c'est le seul moyen de soutenir les groupes indépendants de nos jours. J'ai aussi récupéré les vinyles de ma mère et j'ai pu retrouver les tout premiers disques que j'écoutais en Angleterre, quand j'avais 4-5 ans, Blondie, Adam And The Ants...

Greg, pour avoir fait quelques soirées chez toi jusqu'à point d'heure, la musique outre les vinyles provenait d'un vieux lecteur Winamp avec des MP3s glanés sur Soulseek. Tu es toujours hermétique aux plateformes de streaming telles que Deezer, Spotify ou bien tu as franchi le Rubicon ?
Greg : Ahahah, figure toi que l'été dernier, on m'a proposé un compte Spotify gratos et j'ai succombé. J'avais testé au tout début, il y a 8 ans et c'était vraiment nul. Le choix était ultra limité, on n'y trouvait que des gros trucs de majors et il faut admettre que, depuis, ça s'est énormément démocratisé. C'est malheureux, mais maintenant on est presque obligés en tant groupe d'y être. Même Cabrel, qui ne voulait pas, s'y est mis !
Dion : Pas forcément, regarde Neil Young. Voyant qu'il touchait peanuts sur les écoutes par rapport aux abonnements des gens, il s'est enlevé de toutes les plateformes pour créer la sienne. Après, avec Unspkble, on n'a pas la même force de dissuasion et d'adhésion que Neil Young. (rires)
Greg : Mais ouais, j'ai succombé car au final, c'est quand même assez pratique. Tu peux facilement réécouter des vieux trucs que tu avais, pour diverses raisons, mis de côté à l'époque, tu peux faire des playlists, et découvrir des nouveaux groupes grâce à l'algorithme de suggestions qui est assez pertinent. Mais attention, c'est un outil, ça ne remplacera JAMAIS un vrai disque !

Pour ce premier album, la composition et l'en-

registrement ont été différents de l'EP, avec tout le monde impliqué dans le processus ?
Greg : On a pas mal composé pendant le COVID et comme il était difficile de se voir et de répéter, d'autant que Seb notre batteur est en Lozère, ça se faisait par ordinateur. Un procédé que je n'avais jusque-là jamais utilisé, alors que Gom, lui, maîtrise hyper bien tout ça. Je lui envoyais des lignes de basses, il posait ses grattes dessus et Dion rajoutait son chant. Puis on programmait des boîtes à rythme, donc on ne peut pas vraiment dire qu'on ait composé comme un groupe à part entière. Après, j'aime bien tordre les morceaux donc je changeais des parties, j'inversais, je faisais des tests. Des fois ça fonctionnait, d'autres non. Puis on a envoyé tout ça à Seb, pour qu'il s'en imprègne, que la batterie trouve sa place et qu'il y pose ses patterns.
Dion : Et comme d'hab', il nous a sorti des trucs de génie.
Greg : Ensuite, l'enregistrement s'est fait à Mende, en Lozère justement, pour le basse/batterie, Gom a enregistré ses guitares chez lui, puis on a fait les voix dans un studio à Frontignan (34). Gom s'est alors chargé du mixage et a fait du très bon boulot, respect. Enfin, pour le mastering, on s'est fait plaisir et on a demandé à Alan Douches. On s'est rendu compte qu'il était souvent sur des disques qu'on aime bien et paradoxalement, il n'était pas très cher.

Le dernier single qui est sorti s'intitule «Struggle (crush the elite)», c'est à prendre au premier degré comme le «Eat the rich» de Mötörhead ou Aerosmith ?

Dion : Complètement à prendre au premier degré, bien évidemment !

Greg : Tous les quatre, on ne supporte vraiment plus toute cette oppression, cette arrogance, cette violence sociale qu'on vit en France et pas qu'en France du reste, donc c'est un peu notre coup de gueule.

Dion : C'est également une sorte d'appel pour que les gens prennent conscience de ce qui se passe pour de vrai. Beaucoup sont aveuglés car on leur fait croire qu'ils ont un minimum de confort. Et il faudrait s'en satisfaire parce qu'il y a pire ailleurs ?

Greg : En essayant de ne pas trop caricaturer, on se rapproche quand même dangereusement de 1984, avec des atteintes permanentes à nos libertés... Pour moi, la musique a toujours été politique, et le punk-rock d'autant plus, donc oui, dans quasi tous nos textes, il y a de la politique.

Dion : Il y a des morceaux aux paroles plus émotionnelles, que j'écris par rapport à des histoires personnelles, des relations vécues, des échecs, etc... Mais il y a toujours un contexte social sous-jacent. Si tu réfléchis un peu, la politique, elle est partout dans nos vies. Ce n'est pas juste mettre un bulletin (ou pas) dans une urne. Tout ça était déjà exprimé dans le premier EP, mais s'est encore amplifié dans l'album.

Greg m'a aussi aidé à me canaliser, à guider ma pensée, parce que des fois, j'ai une idée et je la développe avec 4-5 chemins différents et en 4 minutes, je risque de perdre tout le monde. (rires) Il est aussi parfois arrivé avec des phrases qu'il avait trouvées en faisant du vélo, et qu'on imbriquait dans mes textes, ou qui correspondaient déjà à des choses que j'avais écrites. Ce qui est certain, c'est que cette société capitaliste, qui s'incarne malheureusement trop bien avec ceux qui nous gouvernent, et dont le but est de faire le plus d'argent, en écrasant tout le monde, en détruisant les classes moyennes et stigmatisant, humiliant les plus pauvres, ça ne nous correspond pas et on n'en veut pas.

Gom, le guitariste d'Unspkble, a affirmé publiquement sa non-binarité, j'imagine (et j'espère) que cela n'a rien changé pour vous, ni dans les concerts avec les orgas, etc... ?

Dion : C'est le principal intéressé, donc il faudrait voir avec lui directement, mais je pense que non, ça n'a rien changé, si ce n'est, peut-être, de tout simplement le réconforter. Nous, ça n'a rien changé, car on le connaît, c'est une personne ultra talentueuse, ultra-sensible et si ça lui a fait du bien, c'est l'essentiel.

Greg : C'est son choix, donc personnellement, je n'ai pas d'autre avis à donner que de dire que je le soutiens, à fond. Le fait de l'annoncer publiquement ça lui appartient totalement et il est possible qu'il soit plus à l'aise ainsi et c'est tant mieux.

Dion : Il faut bien préciser et ne pas oublier qu'on est un groupe anti homophobie, racisme, transphobie, sexisme, etc., la liste des ignominies est malheureusement trop longue, mais tu as bien compris où on se situait. (rires) Donc forcément les assos qui nous programment sont toujours ouvertes d'esprit.

Greg : Après les étiquettes, c'est comme en musique, moi ça me fait un peu chier de mettre des gens dans des cases, de segmenter... on est des êtres humains avant tout et chacun fait bien comme il veut. En revanche, si ça posait un quelconque problème, que ça dérangeait quelqu'un, je pense que je pourrais avoir des réactions violentes. On est en 2023, bordel !

Parlons maintenant de la pochette et du titre de l'album. On a déjà dépassé la phase de déconstruction et vous vous attaquez à la reconstruction ?

Dion : Reconstruction, c'est le titre que j'avais au préalable donné au premier morceau, qui s'appelle finalement «All stories told». Quand je l'ai écrit, ça concernait une fin de relation que j'avais à ce moment dans ma vie, qu'on a peut-être déjà toutes et tous vécu, et qui nous réduit au néant. On se regarde dans la glace, on est au fond du trou, on n'est plus soi-même et il faut l'accepter. On a le droit de prendre le temps qu'il faut pour se reconstruire.

Greg : On a choisi ce titre en corrélation avec l'EP qui s'appelait Friction. J'aime bien les

albums où il n'y a qu'un mot. Il y avait un truc rigolo avec ça, peut être que le suivant on l'appellera «Liberation»... ou «Revolution», comme l'autre. (rires).

À qui appartient l'œil sur la pochette ?
Dion : C'est mon œil handicapé, qui ne voit plus vraiment. Gom, qui a conçu la pochette, l'a mis car pour lui, il a sa force intérieure, même s'il ne fonctionne plus correctement. Je l'ai perdu après moults opérations dues à ma tumeur cérébrale. On m'a injecté un liquide radioactif qui a tué mon œil gauche.
Greg : Il y a plusieurs choses. Le fait que Dion ait une tâche autour de l'œil, depuis sa naissance, peut interpeller les gens et laisser penser qu'il s'est battu. Et comme il lui arrive parfois de perdre l'équilibre, il attire un peu les cas-soc'... En concert, aussi, c'est particulier, car quand il regarde le public, avec son œil gauche, il me voit flou et derrière, et avec son œil droit, il voit tout droit mais ne voit pas du tout Gom. Comme ce dernier bouge pas mal sur scène, il y a déjà eu des mini drames. Ça n'a jamais tapé mais on a frôlé le constat à plusieurs reprises. (rires)
Dion : J'avoue, ce n'est pas toujours facile pour lui mais je n'y peux rien, moi. D'ailleurs, ce titre et cette pochette, c'est aussi en quelque sorte une revanche sur la vie. Avec ces soucis de santé, j'ai passé beaucoup de temps dans les hôpitaux, on m'a déjà pronostiqué quelques mois à vivre, je me suis entendu dire que je ne pourrais plus jamais remonter sur scène. De 15 à 21 ans j'ai joué dans des petits groupes à Perpignan, mais j'avais cette volonté de projet plus sérieux. J'ai pu bénéficier du soutien inconditionnel de ma meilleure amie Caro, qui me connaît depuis 1996, qui a traversé avec moi tout ce que j'ai enduré et qui me disait : « Un jour tu te bougeras le cul et tu rechanteras ». Et j'ai rencontré Greg et tout a été facile, fusionnel, j'ai pu reprendre confiance en moi et on en est là. Donc oui, Reconstruction, c'est plutôt un bon titre, je trouve. (rires)

Vous pouvez nous en dire plus sur l'état de la scène rock à Montpellier ?
Greg : Houlala... J'ai débarqué dans la ville il y a 7 ans, en arrivant de Paris, donc forcément je me suis heurté à un petit décalage. En revanche, à l'époque, il y avait quelques groupes qui se bougeaient comme les Marvin (même si c'était déjà la fin, avec le début de la Colonie de Vacances), Öfö Am, Payday, Verdun, Mudweiser... J'inclue Shub dedans même s'ils sont de Nîmes, tout comme One Foot Dancer. Pareil avec Pord en Lozère. Et puis, c'était la ville du Samynaire (ce festival qui n'en est pas un), donc de Paris, j'avais l'impression d'une scène plutôt active. Mais j'ai rapidement déchanté car tous ces groupes ont plus ou moins arrêté. En plus, j'ai vu que le Subsonic ne faisait pas de concerts, que la programmation de Victoire 2, la SMAC, n'était pas très ambitieuse et surtout pas rock. On a aussi perdu le Black Sheep à cause des voisins et des nouvelles normes drastiques en termes de sécurité. C'est con parce que le lieu est vraiment cool, des groupes géniaux y passaient, la salle était

souvent pleine, preuve qu'il y a un public. Encore faut-il qu'il ait l'info... et qu'il se bouge. J'ai aussi remarqué que les scènes étaient assez cloisonnées. La personne qui écoute du punk n'écoute pas de noise, celle qui écoute de la noise ne s'intéresse pas au metal etc... Donc ça ne fonctionne pas toujours et c'est encore pire depuis le COVID. Malheureusement, ce constat se retrouve à l'échelle du pays. On le voit en tournant, c'est une catastrophe. Il n'y a quasiment personne de moins de 30 ans qui écoute du rock non formaté. Si on faisait des stats, je pense qu'on ne rigolerait pas du tout. Les groupes sont vieillissants, le public est vieillissant, les orgas sont vieillissantes et il n'y a pas de relève. Bref, c'est la merde ! Et c'est un cercle vicieux car comme on manque de lieux, de plus en plus, les groupes évitent Montpellier et font un Lyon-Toulouse direct.
Dion : Heureusement, il reste quelques personnes motivées, comme Muriel de What The Fest, qui après des années de combat et de persévérance, commence à avoir une certaine reconnaissance au niveau de la mairie, et qui en plus de concerts toute l'année organise le festival Ex Tenebris Lux dans des lieux atypiques. On a joué avec Unspkble dans le cadre d'une de ces soirées dans une chapelle.
Greg : Oui, merci Muriel ! Il y a la TAF aussi, qui programme du metal et du punk à la Secret Place, mais là encore, ce sont principalement des vieux groupes, un peu ringards même si je peux me permettre. Tu ne verras jamais un Hot Snakes par exemple. Désolé d'être monomaniaque, mais c'est davantage ça le punk-rock que j'aime, sauf qu'ici on a l'impression que personne ne connaît. Tu les fais jouer et il y a au mieux quelques dizaines de personnes, alors que c'était le meilleur groupe du monde ! Mais pour ne pas faire passer la scène de Montpellier pour ce qu'elle n'est pas et surtout ne pas faire le vieux réac (haha), j'aimerais tout de même ajouter qu'il y a de bons groupes qui se sont créés depuis quelques années, et ce dans différents styles, je pense à Denuit, les petits jeunes de Loons, Mata Hari, Harah, Superbeatnik (qui est revenu), Skullstorm... et pas mal d'autres que je ne connais pas forcément ! Ce qui m'attriste le plus, c'est que n'ayant plus de lieux pour jouer, et bien on ne se côtoie pas et n'échange pas toujours. Et ça fait beaucoup de mal à cette scène déjà si fragile...

Dernière question, quelle est l'actu prochaine d'Unspkble ?
Greg : L'album sort donc le 22 septembre. Il y a une release party prévue à Montpellier le 4 octobre, intégrée dans la programmation du festival Ex Tenebris Lux justement. Cette fois ce n'est pas dans la chapelle de la Maison des Chœurs, mais à l'Antirouille, avec Hide, un groupe harsh indus américain. Je suis également en train de caler des dates de tournée, ça commence à tomber, mais comme on le disait précédemment, c'est compliqué. Je me rends compte aussi que les citadins ont du mal à sortir, quand en province, à la campagne, on trouve des gens qui vont faire 45 minutes de voiture pour venir à un concert. On a plusieurs fois eu l'opportunité de le constater, en étant accueillis royalement par des orgas, des gens formidables. Et là, tu n'avais pas un couple qui venait s'installer au-dessus d'un café/concert, pour se plaindre ensuite du bruit...Bref, on va faire quelques dates en novembre, puis on reprendra la route en 2024 un peu partout où ça sera possible avec, breaking news, des concerts prévus en Slovénie en avril. On en profitera pour passer par la Suisse et l'Italie.
Dion : Et puis, on va reprendre la composition car mine de rien, ces morceaux commencent à dater. On est dans une belle dynamique, l'album n'est pas encore sorti qu'on pense déjà au prochain disque, ahahah ! Mais on a vraiment hâte de vous proposer celui-ci, et voir les retours qui nous seront faits.

Un mot pour conclure ?
Greg : Merci énormément à toi et plus généralement à tous les gens qui font des magazines, des fanzines, de la radio, des concerts... Je n'oublierai jamais de remercier tous ces activistes parce que sans vous, il n'y a plus rien.
Dion : Merci et cheers motherfuckers !

Merci Greg Reju et Dion d'Unspkble, ainsi qu'Angie de NRV Promotion.

■ Guillaume Circus
Photos : Miss Buffet Froid

MASS HYSTERIA

TENACE - PART 2

(Verycords)

J'ai beaucoup mais alors beaucoup écouté Tenace - Part 1, et si j'attendais l'arrivée de la Tenace - Part 2 avec une impatience certaine, j'ai d'abord été déçu. Préférant même me replonger dans la première partie plutôt que de mieux découvrir la seconde. Et je ne savais pas trop dire pourquoi. J'ai laissé passer quelques semaines et je me suis remis la galette. Et je crois avoir compris pourquoi j'ai eu du mal à me laisser convaincre, dans un premier temps par ces 7 nouveaux titres. C'est qu'ils me rappellent, plus ou moins, d'autres titres de Mass Hysteria là où des morceaux comme «Mass veritas» ou «Le grand réveil» sonnaient comme jamais. Et la tonalité d'ensemble est ici plus proche de De cercle en cercle avec de nombreuses mélodies travaillées.

Une fois intégrée, cette idée d'un Mass qui se souvient de ce qui a aussi fait sa force (les nappes électro, les harmonies), j'ai pu davantage goûter à cette nouvelle série et je suis désormais addict à «L'air bien» qui allie tout ce que savent faire les MH avec la voix de Flèche Love, chanteuse dont les sonorités orientales viennent illuminer la fin du morceau (et où la fille de Yann vient aussi apporter de la douceur), à «Un Assange passe» pour son texte mais aussi ses variations et sa guitare planante qui fait monter la pression avant un final explosif, accro aussi à «Le club du feu» et son mélange détonnant de phrases mélodieuses, de guitares accrocheuses, de clavier bien posé, de samples qui ne font pas que décorer et d'un texte qui intègre des éléments pour les initiés. Même s'ils sont réussis également, j'ai moins d'affect pour «Ex-voto» et sa vision d'un «En marche» martial et caustique, «L'émotif impérieux» un peu trop sucré ou «L'inversion des pôles» et «Washington décès» dont les chœurs pour l'un et la construction pour l'autre me ramènent trop à «Se brûler sûrement».

Outre ces considérations toutes personnelles, Mass Hysteria a encore blindé ses textes de références culturelles, qu'elles soient issues du monde de la littérature («Lolita» de Nabokov, «La nuit des temps» de Barjavel), du cinéma («Tous les matins du monde» de Corneau (ou le roman de Quignard ?), «De battre mon cœur s'est arrêté» d'Audiard, «Las Vegas Parano» de Gilliam...) ou de série («Stranger things» des frères Duffer)... Et certainement d'autres car si Mouss emploie «Désenchantée» ou «Mission impossible», il ne le fait pas uniquement parce qu'il a besoin de ces mots, je le soupçonne de les utiliser aussi pour ce qu'ils peuvent évoquer. Ou alors c'est moi qui cherche trop de références partout et j'en vois là où il n'y en a pas (volontairement en tout cas). Ce qui est sûr, c'est que Mouss n'a pas lésiné sur les jeux de mots, dans les titres («Washington décès», «Un Assange passe», «L'émotif impérieux») mais aussi dans les paroles où il fait rimer «héros» avec «héraut» ou se joue de la lecture française de la capitale américaine. Le champ lexical fait écho à d'autres chansons («Soyons les loups» rappelle «Tenace»), dénonce autant les puissants que le complotisme («Les théories», «reptilienne», et un festival sur «Washington décès» où politique et population sont touchés par les «kabbales» de «l'Etat profond», de la CIA... jusqu'à suivre QAnon sur l'adrénochrome).

Pour un Tenace impérial, peut-être aurait-il fallu mettre deux-trois titres de côté et tout «mélanger» sur un seul album pour éviter la confrontation (inévitable...) des deux EPs ? Si au final j'ai une petite préférence pour le premier, peut-être aussi est-ce parce qu'il est sorti en premier justement... Qui sait si en diffusant le deuxième avant, je n'aurais pas eu une perception différente car en mettant les nouveautés «à la fin», on pouvait davantage fantasmer sur le futur...

■ Oli

QUEENS OF THE STONE AGE

IN TIMES NEW ROMAN...

(Matador)

Après plus deux décennies d'activités et une tripotée d'albums entrés dans la légende (ai-je besoin de les énumérer ?), Queens Of The Stone Age est rentré dans la sacro-sainte catégorie des groupes dont on aime à dire que «c'était mieux avant», ou bien «seuls les trois premiers disques valent le coup». Signe d'une longévité imposante et d'un statut de formation musicale plus que respectable (on a le droit de dire culte, non ?), le groupe/projet/lu(lla)bie de Josh Homme au line up désormais stabilisé depuis une dizaine d'années ne rend personne indifférent. Preuve en est l'excitation suscitée par chaque nouvelle sortie d'album, In times new roman... n'échappant pas à la règle.

Le contenu du disque sera-t-il aussi noir et sublime que son artwork ? Comme pour prendre le contrepied aux sonorités pop de son prédécesseur Villains, l'ouverture des hostilités se veut déstructurée, riche en sonorités inquiétantes et une montée en puissance («Obscenery») annonçant LE tube aux accents punk («Paper machete»). Le quintet américain a plus d'un tour dans son sac pour faire quitter l'auditeur de sa zone de confort. Je défie quiconque pourra m'avouer ne pas avoir été décontenancé par les renversantes vingt premières secondes de «Time & place». Le groupe s'en amuse et repousse une nouvelle fois les limites du sublime en empilant comme à l'accoutumée, des couches et des couches d'instruments et créant ainsi, comme par magie, une symbiose admirable entre sonorités dérangeantes et mélodies vocales envoutante.

Sans jamais renier ses grands principes (les rythmes lourds et lents sont de mise avec «Made to parade» ; les riffs psychédéliques de «Carnavoyeur»), Queens Of The Stone Age continue d'expérimenter et de bricoler des chansons toutes aussi passionnantes («What the peephole say», «Emotion sickness») que perturbantes («Sicily»). Et que dire de cette pièce de bravoure de plus de 9 minutes clôturant le disque («Straight jacket fitting») ? Rien, à part qu'il faut aller l'écouter et se laisser happer en général par les fantômes planant au-dessus de ce disque. QOTSA est toujours en vie. Sa soif de surprendre est intacte, et Josh Homme, en crooner des temps modernes, est au sommet de son Art.

■ Gui de Champi

TORVE

A CURE FOR MADNESS

(Araki Records)

C'est étrange comme parfois, on rate des choses évidentes. J'ai écouté un sacré paquet de fois A cure for madness avant de mettre enfin un nom sur ce sentiment d'excitation que j'avais en relançant l'album. Bien sûr que c'est toujours screamo avec un peu de passages math et plein de petites choses qui font que cet EP est excellent mais il y avait un truc en plus. Un truc que je ne pouvais identifier jusqu'à ce que cela fasse tilt. A tort ou à raison d'ailleurs car c'est mon ressenti personnel et si ça se trouve, tu n'auras pas le même avis que moi mais voilà, quand les Torve lâchent un peu le chant éraillé et filent tout doux vers des moments plus aériens, je leur trouve un petit côté The Mars Volta des plus ravissants. Quand le groupe était au sommet de son art et pouvait nous embarquer dans un monde totalement loufoque en quelques secondes. «Oblivion song» et «Picture perfect day» sonnent comme ça, comme si les gars de Bezak n'avaient pas choisi entre TMV et At the Drive-In et réussi la synthèse des deux. C'est un peu fou mais ça retombe toujours sur ses pattes, ça caresse et ça griffe, c'est un régal.

Ce grain de folie, Torve l'avait déjà sur l'inaugural The part where it kills you mais il était dissimulé par des distorsions et une atmosphère plus emplie de sons, cette fois-ci, les pistes sont plus aérées et laissent davantage le chant libre de toute manœuvre artistique. Ça ouvre celui des possibles et Fil en profite pour faire éclater d'autres de ses talents. Quelques frissons me parcourent l'échine à l'entendre susurrer ces petits mots, j'imagine qu'en live, l'émotion doit être encore plus forte.

En conservant toute sa richesse instrumentale (aucune note n'est là par hasard, chaque rythmique est millimétrée) et en apportant un côté plus intimiste à leur musique, déjà bien écorchée, Torve prend une nouvelle dimension qui ne devrait pas calmer son appétit.

■ Oli

DON & FRANÇOIZ

COVER SONGS IN INFERNO

(Prohibited Records)

L'exercice des albums de reprises est un exercice piégeux. Les deux artistes qui s'y collent ne sont pas des novices et précisent bien que ces covers sont «in inferno», la pochette ne laissant pas de doute sur ce point. Ce disque est le premier album commun entre les deux musiciens, même s'ils se connaissent depuis longtemps et ont même tourné ensemble en 2002. Aucun titre en français ici, que des reprises anglo-saxonnes. Le covid a encore une fois été le déclencheur de ce projet. Nicolas Aka Don Nino prenant des nouvelles de Francoiz et lui demandant de travailler des morceaux qui lui tenaient à cœur. La chanteuse est remontée dans des titres anciens, des classiques l'ayant accompagnée dans ses premiers accords de guitare. C'est donc Don Nino qui initie les choses, Françoiz qui choisit les titres, les chante et fait la pochette alors que Nicolas joue et produit.

Les titres choisis ne sont pas forcément ceux sur lesquels nous aurions parié pour un cover album de ces deux-là. A commencer par le premier titre de Black Sabbath, «Planet caravan». Il ne s'agit pas d'un «War pigs» ou d'un «Iron man». Les deux ont choisi ici un des titres les plus atmosphériques. La seconde reprise convoque les plus confidentiels Felt mais Don Nino et Françoiz Breut arrivent à s'approprier le titre parfaitement. «Oh my son» est lui une reprise de ... Don Nino ; qui est une ballade superbe avec une magnifique mise en abime la chanson se terminant par the songs that we love. Les chansons à la guitare rappellent le folk d'Alela Diane notamment la reprise de «Morning dew», chanson de 1961 de Bonnie Dobson, qui a déjà été reprises plusieurs fois et notamment par Grateful Dead ou Robert Plant. es autres titres s'égrènent en toute cohérence que les originales proviennent des Kinks, Jefferson Airplanes ou de ... Don Nino lui-même encore. C'est une des premières fois que je vois un artiste s'auto-reprendre. Une des rares entorses aux titres anciens est celui de Bonnie Pince Billy que le groupe reprend également avec beaucoup de respect.

Cet album de reprises, fait à quatre mains et avec le cœur est une très belle découverte car même si on ne les attendait pas sur ce type d'album, nous n'avions aucun doute sur la qualité de ce que pouvaient faire les deux artistes ensemble.

■ JC

BLACK MANTRA

KNOWLEDGE IS OVER

(Autoproduction)

Quand je vois Knowledge is over, va savoir pourquoi, je pense irrémédiablement à l'inscription «Knowledge is power, arm yourself», apposée dans le livret d'un album somptueux de Propagandhi (pléonasme), aux côtés de citations de Georges Orwell, Staline et Hitler... Désolé pour l'intro pas forcément à propos, même si, à l'instar du groupe canadien, les Bressuirais teintent leur punk rock d'influences extérieures. Elles sont néanmoins plutôt à chercher dans le HxC 80's de New-York et Washington (Black Flag, Gorilla Biscuits), le hardcore mélodique californien (les premiers No Use For A Name entre autres) ou encore le reggae des Bad Brains et des Burning Heads sur leurs albums Opposite. Évacuons donc cette dernière touche d'entrée, même si c'est ainsi que ce clôt cet EP («The mission»). Avant cela le quatuor envoie le bois, ou le pâté, comme on dit, mais d'une ce n'est jamais bas du front, il y a de la réflexion («Brown-nosing»), et de deux ce n'est pas non plus linéaire, binaire, rébarbatif. On ne va pas crier au génie ou à la révolution mais le groupe aime varier les tempos, les plaisirs, mettre des cassures, pour repartir de plus belle («Demon», «Wrong») et les 7 titres de cet disque, à la prod très 90's, passent crème. 15 minutes sans lasser une seule seconde, avec une mention spéciale, me concernant, pour «Around you».

■ Guillaume Circus

YONE

YONE

(Araki Records / Atypeek Music / Ocinatas Industries)

J'ai reçu récemment, par le truchement du label Araki Records, le vinyle éponyme de Yone, projet solo du guitariste du duo instrumental de Châlons-en-Champagne, Térébenthine. Ce disque a été enregistré en novembre 2018 et est sorti en mai 2022, cette chronique est écrite fin octobre 2023... Disons, qu'en terme de timing, je me mets à la page. Mais ce n'est pas grave, car il n'est jamais trop tard pour se sustenter de ces trente minutes d'ombrage sonore et d'ondes vaporeuses qui ont plus tendance, je dois l'admettre, à m'hypnotiser qu'autre chose. Faut dire que cette mixture de guitares grandement inspirées par le mouvement post-rock, couplée à des rythmes synthétiques qui ne sont finalement là que pour donner du corps à cet ensemble de vagues et de superpositions progressives, a de quoi nous tenir en haleine. Construit comme un récit sonore troublant avec des phases ascendantes et descendantes, Yone nourrit autant sa bande avec des arpèges accrocheurs, des gimmicks psychés, des nappes flottantes ou bien des riffs granuleux, le tout avec une densité mélodique et des cadences variées qui nuancent les propos de chacune de ces six compositions dignes parfois d'un neo-rituel chamanique.

■ Ted

NORD

THE IMPLOSION OF EVERYTHING THAT MATTERS (Klonosphère)

J'espère que tout ce qui compte pour Nord ce n'était pas les guitares car elles ont totalement disparu ! Comme si elles avaient implosé sans laisser de traces... Si cet EP n'est qu'une expérience pour voir comment un groupe plutôt «post-HardCore» s'en sort sans ses grattes, c'est plutôt réussi car les divers chants, la batterie, les arrangements et les parties de clavier donnent une âme aux cinq morceaux. Si c'est une évolution du groupe (provoquée en partie par le confinement), je ne suis pas sûr d'adhérer bien au-delà. Les nappes de synthé ont beau être sympathiques, je n'ai pas assez d'endurance dans ce domaine pour m'en coltiner pendant une heure. Pour te donner une idée, «Candles» est le morceau sur lequel j'accroche le moins et je déplore quelque peu la présence des cuivres sur «Thuth philters» qui s'en sortait mieux sans, d'après moi. Oui, je suis peu ouvert à ce genre de choses. Je préfère quand c'est grave et mouvementé, comme sur le très beau «Incantation» partagé avec Yuki (Presence of soul) ou quand ça blaste avec une basse qui gronde et un chant bien métallique pour attaquer («Sexorcism»). Très porté sur l'électro «The implosion of everything that matters» m'évite la noyade grâce à ses rythmes et la pureté de la voix mais accentue mon sentiment à la fin du disque : où va Nord ? Seraient-ils en train de me perdre ?

■ Oli

PHIL MANCA

LAYERS OF PAIN

(Tremolo Editions Production)

Ce numéro 58 du W-Fenec Mag va encore rentrer dans nos statistiques comme un des plus fat jamais connus. Alors du coup, comme ça va te prendre pas mal de temps de tout lire (ou presque), je peux te faire gagner de précieuses minutes. Si tu aimes la musique fortement imprégnée de hard et heavy metal avec ses six-cordes incandescentes, je t'incite fortement à poursuivre la lecture de ce papier consacré à Phil Manca. Par contre, si tu es réfractaire aux styles popularisés dans les années 70's et 80's et aux envolées guitaristiques, tu peux passer ton chemin. Mais tu risques de rater quelque chose, non pas parce que cette chronique sera formidablement écrite (faut pas exagérer quand même !) mais que tu vas passer à côté d'un chouette disque !

Le power trio, mené de main de maître par le guitariste... Phil Manca (connu pour son implication dans le projet ERA, mais aussi musicien au sein de TNT et Sortilège), publie un nouvel album dans un registre que les fans de Gary Moore, Van Halen et même Mötley Crüe (et particulièrement les solos du guitariste Mick Mars) apprécieront tout particulièrement. Ça démarre sur les chapeaux de roue avec «The race is on», morceau typiquement heavy avec la bonne surprise d'un chant mélodique plus grungy que hard. Et mine de rien, c'est une des raisons pour lesquelles je trouve ce disque agréable. Tu n'as qu'à écouter les géniales lignes de chant de «Night stalker» (avec des intonations à la Alice In Chains) pour te forger un avis sur la question. Les multiples solos de guitare parsemant les neuf titres de Layers of pain sont exécutés avec talent et passion, avec toujours cette volonté de servir les chansons qui, elles, ne sont pas un simple prétexte à enchaîner les superpositions stériles de notes par centaines. Les riffs percutants de Phil Manca font mouche à chaque fois, et même quand la traditionnelle ballade pointe le bout de son nez, ça fonctionne («Layers of pain»). Mais c'est incontestablement quand ça s'emballe que Phil Manca et son band plient le game («Love in vein»). Un chouette disque que ce Layers of pain, je te dis !

■ Gui de Champi

SEBASTIEN GUÉRIVE

OBSCURE CLARITY

(Autoproduction)

Moins conceptuel qu'Omega point, Obscure clarity, titre de cet album instrumental, permet de mettre en lumière l'oxymore ou comment réunir deux idées opposées. Celle-ci est la version anglophone d'un extrait de Corneille («Cette obscure clarté qui tombe des étoiles», Le Cid) et joue avec la variation de la luminosité pour nous faire perdre nos repères. Un classique du cinéma que l'on retrouve aussi souvent dans les écrits qui évoquent la musique. Ce nom est décliné en 4 mouvements mais nous n'avons, sur disque, pas le troisième. Très électroniques et pures, il est davantage question de clarté sur ces trois pistes comme sur le reste de l'album, les graves (et donc l'obscurité) n'ayant que peu de place ici... Dans ma chronique de l'album précédent, j'avais évoqué le zen, il est toujours présent puisque la musique est assez relaxante et plusieurs titres trouvent leur nom dans le sanskrit (titres qu'on peut traduire par des mots comme souffle, souffrance, paix, dieux et déesses). La culture indienne inspire Sebastien Guérive mais ne marque pas son travail dont les sonorités viennent davantage du futur que de l'Asie. Si tu veux faire un voyage immobile, tu sais ce qu'il te reste à faire.

■ Oli

AÏTONE

FOLLOW

(Musigamy / Inouïe Distribution)

Je relisais récemment la petite chronique que j'avais écrite sur le premier album d'Aïtone, groupe parisien mené par Antoine. Une pop-folk-prog influencée par Radiohead, Pink Floyd, Coldplay, Archive, ou encore Tom McRae. J'avais terminé mon article en soulignant le fait que cet album propre souffrait un peu de son aspect conventionnel. Cinq ans plus tard, c'est le premier sentiment que j'ai envers Follow, son successeur. Antoine est-il trop marqué par l'influence de ses idoles ? Ou alors prisonnier de son propre univers musical ou tout simplement de ses obsessions ? Disons-le sans tergiverser, l'auteur-compositeur contrôle son sujet à la perfection et sait trouver les bons arguments (dont une prod/arrangement en béton armé) pour diffuser cette mélancolie touchante qui sied bien avec les sujets qu'il traite ici à savoir l'enfance, l'innocence, le rêve, les peurs et l'amour, bien entendu. Cette œuvre aux atmosphères intimistes et démonstratives est (trop ?) mielleuse, pour qu'on s'y attache dans sa longueur, et cela peut vite devenir pénible à la longue car son rendu est trop homogène et manque de nuances, même si on sent chez Antoine cette envie de varier les plaisirs (le folk de «Nightmare» fait du bien par exemple). Follow a pourtant de très bonnes intentions pop («Inner child», «Happy thought», «Cold & fever») et trouvera à coup sûr son public.

■ Ted

BLOOD COMMAND

CAROUSEL FEELING, C'EST LE NOM DONNÉ À LA MÉTHODE UTILISÉE PAR LES ORQUES POUR CHASSER LE HARENG EN NORVÈGE. C'EST AUSSI DÉSORMAIS LE NOM DE CETTE NOUVELLE RUBRIQUE OÙ, DANS LE PROLONGEMENT DE SOLO À OSLO (REPORT DE L'OSLO INDIE FEST), JE FERAI À CHAQUE NUMÉRO UN FOCUS SUR UN GROUPE DE MUSIQUE ACTUELLE NORVÉGIEN.
ON COMMENCE AVEC BLOOD COMMAND, DÉSORMAIS MENÉ AU CHANT PAR L'AUSTRALIENNE NIKKI BRUMEN, ET QUI A SORTI SON NOUVEL ALBUM LE 23 SEPTEMBRE, POUR ENCHAÎNER DANS LA FOULÉE UNE TOURNÉE EN ALLEMAGNE, NORVÈGE ET FINLANDE. MALGRÉ UN AGENDA TRÈS CHARGÉ, YNGVE ANDERSEN, GUITARISTE ET FONDATEUR DU GROUPE, NOUS A FAIT LE PLAISIR DE RÉPONDRE À NOTRE INTERVIEW, EN EXCLUSIVITÉ POUR LE W-FENEC.

J'ai découvert votre groupe lors de la sortie de World domination. Comment décrirais-tu ton groupe au public ?
Blood Command joue du death pop, ce qui signifie en réalité des chansons pop vraiment heavy ou des chansons heavy très pop. C'est du punk rock en survêtement avec des refrains de stade. Si vous aimez Five Finger Death Punch, vous détesterez probablement ce groupe.

Votre album est sorti chez Hassle et Loyal Blood Records, comment cette collaboration est née, pouvez-vous nous parler de votre label Loyal Blood Records ? Votre album est disponible aux États-Unis, en Australie, au Royaume-Uni, en Europe et en Norvège via le web. Cette distribution vous ouvre les portes d'un public mondial. Quel a été l'accueil dans les différents pays ?
À ma connaissance, l'album est disponible dans le monde entier si vous disposez d'une connexion Internet. Hassle Records a essayé de nous signer depuis que nous avons sorti Funeral beach en 2012. Ils ont eu quelques groupes sur leur label dont nous sommes fans, comme Trash Talk et The Get Up Kids, donc nous avons pensé que ce serait une bonne maison pour nous. Loyal Blood Records est mon propre label, il a été créé en même temps que Blood

Command (2008). Nous allions sortir notre premier EP et nous n'avions pas de label. J'ai créé ce label parce que c'était mieux que de ne pas en avoir. Après ça, j'ai commencé à sortir d'autres amis et groupes que je produisais et aujourd'hui, ce label représente une bonne partie de mon revenu annuel. Je remercie Dieu de l'avoir créé, même si au départ, c'était une arnaque. Sinon l'accueil a été excellent dans l'ensemble. On dirait que les gens aiment vraiment cet album. Ce qui est le plus important, c'est le nombre de nouveaux fans qui nous ont découverts grâce à cet album, comme toi.

Votre précédent album Praise Armageddonism a été enregistré d'une manière spéciale (à distance pendant le confinement), parlez-nous en ?
Permettez-moi de démystifier cela rapidement. Il a été enregistré de manière ordinaire. Mais grâce à la bénédiction de la technologie, nous avons pu enregistrer le chant en Australie alors que je produisais via Skype en Norvège. C'était à peu près la même chose que si j'étais dans la pièce, même s'il est préférable d'être dans la même pièce. Tant que vous avez la possibilité de communiquer et dire : « c'était bien », « c'était de la merde » ou « refais-le ». Toute la musique avait été enregistrée il y a des années, mais nous ne pouvions pas refaire les voix (le disque avait déjà été enregistré avec la précédente chanteuse) à cause du Coronavirus et du fait que nous vivions à un monde d'écart l'un de l'autre. Nous avons décidé de ne pas attendre plus longtemps, car comme vous le savez tous, le Corona peut durer toute une vie, alors nous l'avons fait à distance. C'est une bonne expérience, mais nous ne la referons probablement pas.

Le format de Praise Armageddonism était classique, dix chansons plutôt longues et plus orientées pop, alors que le format de World domination est différent. Aviez-vous eu envie de changer la formule ?
Non, il n'y a pas eu de changement de formule. J'écris simplement les chansons que j'ai envie d'écrire et cette fois-ci, je voulais faire des chansons courtes. Il n'y a pas eu plus de calcul que cela. Je ne suis lié à aucune formule quand je crée de la musique pour Blood Command. Si c'est cool, c'est Blood Command.

Nikki vit aujourd'hui à Bergen. Elle a déclaré dans une interview que votre façon de composer avait coïncidé immédiatement. Qui fait quoi dans ce duo ? Partagez-vous de nombreuses références musicales ? Quelles sont-elles ?
J'écris et je compose toute la musique depuis le début du groupe. Sur le dernier album, Nikki a été autorisée à participer à l'écriture des paroles et elle en a écrit la plus grande partie. C'est la seule personne à avoir été autorisée à écrire avec moi et cela fonctionne parfaitement. On se renvoie des idées l'un à l'autre. Nous nous amusons beaucoup lorsque nous écrivons ensemble, nous nous comprenons simplement. Je suis un gars plutôt impliqué, donc laisser quelqu'un d'autre mettre le doigt dans ma merde est un très gros compliment. Nous partageons beaucoup trop de références musicales, à l'exception de Slipknot. Je déteste Slipknot, mais elle les adore. Mais tout le reste est pareil. C'est effrayant, c'est pareil. Les mêmes goûts en tout. Il y a des jours où je me demande si elle ne m'a pas fait une cyber imposture (cat fishing) parce que tout est pareil. Tout. Les films, la musique, les arts, tout.

World domination pioche dans le grind, le hardcore, le death metal, le speed metal, la pop et le cloud rap. Votre public, est-il principalement composé de fans de métal, ou pensez-vous toucher un public plus large ? Le remarquez-vous lors de vos concerts ?
Des fans de métal ? Non, je ne pense pas. Le fan moyen de Blood Command est composé de toutes sortes de Freaks. Des nerds super timides aux filles super sexy avec des problèmes mentaux. Bien que World domination soit, dans un sens, plus large et varié que les autres albums, ces éléments ont toujours été présents sur tous les albums de Blood Command depuis le premier. Nous avons toujours mixé les styles et flirté avec d'autres genres. Nous voulons simplement faire ce que nous voulons faire. Il n'y a pas de plan marketing derrière tout ça. Nous vivons simplement la vida loca. Je pense que notre public est à peu près le même qu'il a toujours été. Il ne cesse de croître bien sûr, mais il est toujours composé

de freaks et de marginaux.

Chacune de vos vidéos est filmée dans un lieu différent (forêt, rue, toit, église). Vous souhaitez que nous découvrions la Norvège ? Qui guide l'idée et le thème de la vidéo ?

Je ne voudrais pas sonner comme un néo nazi, mais la Norvège est vraiment magnifique et oui, nous voulons en faire la vitrine. C'est Nikki qui a eu l'idée de ce truc norvégien en fait. Nous ne voulions pas le faire parce que tous les groupes de black metal le faisaient, mais elle a apporté un nouvel éclairage dessus et les étrangers adorent cette merde. C'est amusant de voir des punks portant du Adidas au milieu des bois. Nous avons fait appel à différents réalisateurs. Tout le monde (sauf nous) a toujours des idées merdiques sur notre groupe, donc nous (Nikki et moi) dirigeons toujours nous-mêmes, comme trouver l'idée de la vidéo, le lieu de tournage... David Alræk et Marcello Rifo sont deux vidéastes très talentueux avec lesquels nous avons travaillé. Ils font en sorte que les vidéos soient superbes.

La vidéo de «Forever soldiers of esther» se déroule dans une église. Est-ce facile pour un groupe comme le vôtre de tourner dans une église ? La réalisation et le tournage de la vidéo, ont-ils été compliqués ? L'église norvégienne, est-elle ouverte à ce genre de projet ?

Il n'y a eu aucun problème pour tourner dans cette église. Ils nous ont vraiment aidés. De plus, le gars qui s'est occupé de la vidéo connaissait ma défunte mère, à qui la chanson est dédiée, donc ça n'a pas posé de problème. Je pense que même les groupes sataniques seraient les bienvenus pour tourner dans les églises norvégiennes. L'église norvégienne est assez ouverte. Et nous ne sommes plus dans les années 1930, les chrétiens ont entendu de la musique rock et savent que ce n'est pas la musique du diable. Je viens moi-même d'un milieu religieux et je suis comme ça. Je fume, je bois et je fais du rock'n'roll.

Les titres «Valley of Hinnom» et «Forever soldiers of Esther» font référence à la Bible. S'agit-il d'une véritable foi ou, comme Madonna, utilisez-vous la religion comme un accessoire de la culture pop (ou les deux) ?

C'est un mélange. Je viens d'un milieu chrétien donc j'utilise l'imagerie que j'ai apprise là-bas et j'en ai tellement marre de l'imagerie du 666 et de Satan. Trouvez quelque chose de neuf bon sang, ce n'est ni effrayant ni bad ass, c'est juste ridicule. Sinon je dirais que mon imagerie est un peu des deux. Bien que je ne sois pas un garçon chrétien classique, je suis également fier de l'héritage dont je suis issu. Insultez mes sœurs et mes frères et je vous trancherai la gorge. Il s'agit surtout de faire en sorte que les gens se demandent s'il s'agit d'une blague ou non. Nous voulons que les gens ne soient jamais vraiment sûrs. Sommes-nous un culte ou ne le sommes-nous pas ?

Votre titre «Holy unblack» fait référence au groupe Horde. À qui s'adresse ce titre plutôt virulent ? Avez-vous des comptes à régler ? Vous considérez-vous comme un groupe unblack en opposition au black metal ?

Si vous l'avez découvert par vous-même, vous obtenez 10 points, car personne n'a entendu parler de Horde. Cela ne vise personne en particulier. Peut-être une petite insulte à Kvelertak à la fin, mais nous sommes amis. C'est tout simplement inoffensif. À part ça, je déteste les satanistes de tout mon cœur. J'aime mon black metal, mais je déteste les nerds du black metal avec leurs putains de runes nazies, leurs putains de croix inversées et leur imagerie usée. Ça me donne envie de vomir mes

tripes. Il y a aussi la vieille idée reçue selon laquelle les chrétiens craignent le black metal. Tu crois vraiment que les chrétiens ont peur de ces connards de chômeurs mentalement déséquilibrés ?

World domination révèle également de belles chansons sentimentales. L'amour est également un thème favori de Blood Command ? Quels sont les autres thèmes que vous aimez chanter ?
Blood Command a deux thèmes sur lesquels nous écrivons toujours :
- Premier thème : je suis bien plus cool que toi et tout ce que tu fais est de la merde. Comment as-tu le culot d'insinuer le contraire, espèce de ver ?
- Thème deux : je me sens tellement nulle et je suis malheureuse en amour avec toi et je n'ose pas le dire ou tu ne ressens pas la même chose. Ressens ma douleur.
Ça s'arrête là. L'amour et la fraîcheur. Saupoudrez le tout de quelques références cultes et vous obtenez Blood Command.

Qui illustre vos pochettes et vos T-shirts ? Vous intéressez-vous aux univers futuristes et à la science-fiction ? Au cinéma ou en bande dessinée ?
Robert Høyem est avec nous depuis un certain temps maintenant. Il correspond parfaitement à notre musique. J'adore la science-fiction et les bandes dessinées. D'autres univers et d'autres choses, mais la plupart du temps, il s'agit d'idées de Robert. Nous les approuvons ou nous lui disons de revenir en arrière. Cette dernière solution n'arrive presque jamais. D'ailleurs, en ce moment même, nous travaillons sur des bandes dessinées.

Vous avez décidé de dominer le monde habillé en Adidas. S'agit-il d'un sponsor ou aimez-vous vraiment cette marque ?
Je sais que cela ressemble à une blague, mais en fait nous ne sommes pas encore sponsorisés, même si Adidas devrait se réveiller à ce niveau et nous donner les vêtements que nous méritons et nous payer grassement. Nous les aidons évidemment à promouvoir la marque. Il a fallu plus de 20 ans à Korn pour obtenir ses galons (en référence aux trois bandes), alors nous devrons peut-être attendre également. Notre obsession pour Adidas vient du fait que c'est la seule marque que ma mère Esther approuvait lorsqu'il s'agissait de marques plus chères. Toutes les autres marques que nous achetions étaient des marques bas de gamme parce qu'elle considérait que les marques plus chères étaient juste un gaspillage d'argent, mais Adidas était de la pure qualité et cette chose m'est restée en tête depuis. En plus, ça fait dur à cuire.

Vous terminez actuellement votre tournée en Norvège, comment avez-vous été accueilli ? Vous allez entamer une longue tournée en Angleterre, connaissez-vous déjà le public britannique ? Peut-on s'attendre à vous voir dans le reste de l'Europe à l'avenir ?
Nous tournons en Norvège depuis plus de 13 ans, ce qui nous a permis de nous constituer une fan base incroyable dans tout le pays. Nous n'avons reçu que de l'amour partout. J'ai hâte de retourner au Royaume-Uni. Nous y avons joué un nombre incalculable de fois. Nous aimons les gens, mais nous détestons la nourriture. Nous sommes aussi allés en France. Paris, Lille et Nice. Plusieurs fois, je crois. Nous avons joué dans presque tous les pays d'Europe. On reviendra certainement dans chacun d'entre eux. Nous allons rejouer aux Pays-Bas dans quelques semaines.

Ce numéro du W-Fenec est celui de décembre et donc celui de Noël. Avez-vous un message pour nos lecteurs ?
Join us or die ! Merry Christmas !

Merci à Yngve Andersen et Blood Command pour cette interview.

■ Deux Fré
Photos : Marcello Riffo

BLOOD COMMAND

WORLD DOMINATION

(Hassle Records)

World domination c'est vingt titres en trente-six minutes, le rythme est donc soutenu. Soutenu mais cohérent, il ne s'agit pas ici d'une suite de titres sans lien.

De flamboyantes trompettes ambiance western spaghetti annoncent l'arrivée d'un album qui pourrait marquer cette fin d'année 2023. Pour la suite accrochez vos ceintures, les compos sont hyper dynamiques dans des styles variés, speed, grind ou death et c'est joliment exécuté, la plupart des titres n'excédant pas la minute trente. La voix de Nikki Brumen (ex Pagan) exalte par son chant punk/HxC et nous surprend dans un registre pop le couplet d'après. Le reste du groupe n'est pas dans la figuration pour autant. Chaque membre est un véritable personnage, tant par son allure que par sa façon de jouer de son instrument. Vous apprécierez en visionnant les vidéos. C'est un crew plein de caractère qu'on a là ! Pour les textes, c'est un régal, beaucoup d'explicit lyrics sinon ça ne serait pas badass... La particularité de Blood Command est de parfois parsemer ses chansons de références convenables ou vertueuses et certaines plus culottées. Par exemple «The plague on both your houses» compare les deux personnages de la chanson à Othello et Desdemona, alors que le titre pourrait être une citation de Mercutio dans Roméo et Juliette, William Shakespeare quand tu nous tiens. Pour «Decades», la jeune fille est allongée sur son lit avec ses baskets sous sa couverture violette. Ça pourrait paraitre anodin, si cette chanson d'amour désespéré ne faisait pas référence à la secte américaine Heaven Gate, dont on a retrouvé une quarantaine de membres suicidés dans leur lit, une paire de Nike Decades au pied vers la fin des années 90. Vous ne l'aviez pas vu venir celle-ci ! Pour les autres, je vous laisse éplucher tout ça si le cœur vous en dit. Enfin, le titre «World domination» m'a fait littéralement fondre.

Bon, je vous laisse, il est temps d'aller préparer la crèche et le sapin de Noël d'y glisser cet album de Blood Command amoureusement emballé dans du papier cadeau afin que cette domination mondiale venue de Norvège puisse commencer.

■ Deux Fré

ZERO GR4VITY

UNE TRÈS LÉGÈRE OSCILLATION

(Jarring Effects)

Si tu es fan d'Ez3kiel et que chez ton disquaire préféré, tu tombes sur l'album de Zero Gr4vity, tu vas peut-être trouver certaines similitudes entre ces deux formations. D'abord les patronymes de ces deux groupes qui aiment à mélanger chiffres et lettres, ensuite l'artwork de l'artiste Yann Nguema d'Une très légère oscillation dont l'identité graphique fait écho aux superbes travaux des albums précédents des Tourangeaux, enfin, parce que ton disquaire a classé ce premier LP de Zero Gr4vity dans le bac «Electro Ambiant», pas loin des certains albums d'Ez3kiel. Mais comme tu es fan d'Ez3kiel, tu sais très bien que derrière Zero Gr4vity, il y a une seule personne, Johann Guillon, membre fondateur d'Ez3kiel, qui a souhaité développer un side-project, évidemment plus personnel, pour y proposer une longue et belle plage sonore, en apesanteur.

C'est effectivement autour de très légères oscillations que Johann Guillon va nous emmener durant cette heure musicale et les 12 variations qui la composent. Une plongée dans un océan sonore, des abysses aux bruits étouffés, des surfaces rythmées par les vagues. Car il y a un travail en lien avec la mer sur cet album, et les sensations procurées qui en découlent se rapprochent effectivement avec cette sensation que toute plongée entraine. Un calme apparent, une distorsion des sons mêlée aux fréquences naturelles des éléments, une myriade de bruits inconnus, inattendus, contrastés, au rythme toujours apaisant de beats étouffés. C'est donc un premier album électro-ambiant très personnel pour Johann Guillon aka Zero Gr4vity, pour lequel il ne s'autorise que deux featurings : le premier avec le folkeux Tereglio sur l'electro pop «The latch» ; le deuxième avec la chanteuse Jessica Martin-Maresco sur «Poison», cette dernière ayant également rejoint Ez3kiel pour leur dernier LP La mémoire du feu. Pour ce premier essai, hormis sur le titre «The dark passenger» qui se développe autour de beats plus agressifs et d'inspirations mécaniques voire industrielles, les 11 autres tracks t'invitent dans un univers à la fois subtil et léger, en suspension, d'une beauté naturelle et atmosphérique. Une ambiance parfaite.

■ Eric

RHÙN

TOZÏH

(Baboon Fish Label)

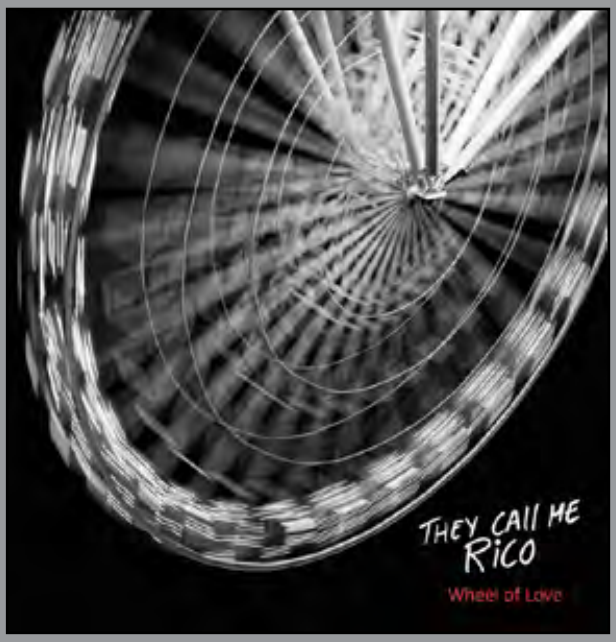
Dans le Seigneur des Anneaux, Rhûn est une région mystérieuse situé en bordure de la Terre du Milieu. Dans les récits de J.R.R Tolkien, cet espace s'étend indéfiniment. Dans le paysage du rock progressif français existe aussi Rhùn. Un groupe qui rencontre également peu de frontières. Ce dernier se réclame du mouvement Zeuhl : un délire cosmique à la manière de Magma.

Rhùn est composé du Captain Flapattak (voix, batterie), de Restim Käh (voix, basse), Charlotte Pace (violon), Chfab Kaouenn (voix, claviers), Jean Bonëth (saxophones) et de Ludal Le Chacal (voix lead et claviers). En 2013, ce petit orchestre sort un premier album : Ïh. 10 ans plus tard, C'est Tozïh qui se pose dans les bacs.

Tozïh est un format particulier. 38 minutes en trois titres. La première piste couvre à elle seule 21'30. Qu'importe le fond, la forme nous indique déjà un long voyage, une épopée. «Emëht um rhët sam» est une suite de thème qui se suivent. Une approche lancinante qui vient crescendo jusqu'à osciller. Le groupe propose de poursuivre en terrain free jazz. Les cuivres et les claviers se répondent dans une danse avant-gardiste. Le chant en Zeulh - accessible seulement aux initiés (pas moi) - vient mettre le feu au poudre. Captain Flapattak vient déclamer un texte en français difficile à s'approprier. Par la suite, les thèmes continuent à monter en intensité. Rhùn dans son morceau prend bien des allures et montre un caractère libre. Selon le groupe, c'est là que le diable émet et brille. Le début «Sédalg rhëvé» met en lumière le travail de Jean Bonëth au saxophone. Son instrument semble se débattre et virevolter dans un tout plus mouvementé. L'improvisation a encore une fois une belle part. Des reliefs allant du rock psyché au kautrock apparaissent ensuite. Le meilleur du chant est soutenu à plusieurs voix dans une ambiance mystique. «Eripme cirtcele» est avec ses 05'05 le morceau le plus court. C'est pour autant une véritable course instrumentale. Les ralentissements permettront au micro d'alourdir un peu l'ambiance.

Le projet de Rhùn est attirant par sa forme unique. La culture est ésotérique et pourrait en freiner plus d'un. Le chant est souvent dissonant, la musique est aussi complexe qu'intéressante. Il se dégage de ces projets une forme de liberté. Tous les dix ans, Rhùn fait fait un geste pour nous montrer comment évoluer dans des cadres peu communs. Explorateurs de l'expérimental, cet album est pour vous.

■ Julien



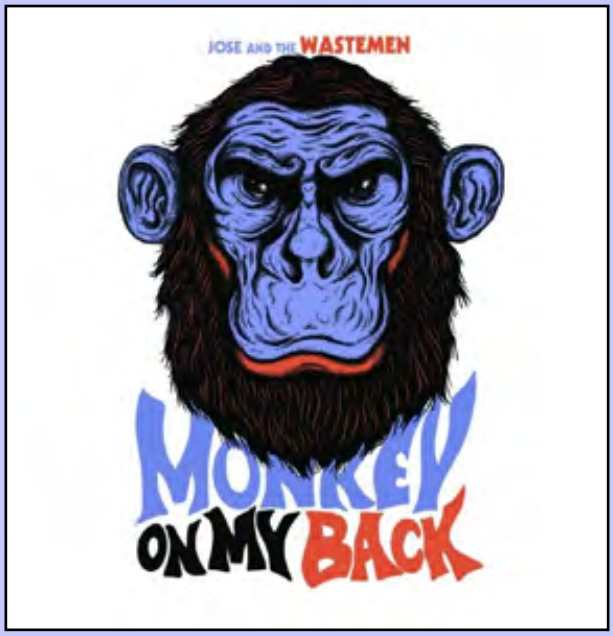
THEY CALL ME RICO

WHEEL OF LOVE

(Voxtone Records)

2023 sonne le grand retour de Frédéric Pellerin et de son projet musical They Call Me Rico. Son dernier et cinquième album, sorti en mai dernier et nommé Wheel of love, montre à quel point Fred cherche toujours les bons angles d'écriture pour faire évoluer son projet. Là où au départ, il avait un penchant pour le blues et l'americana, le Québécois commence à miser de plus en plus sur des ambiances rock et pop dans ses œuvres. Et ce n'est pas pour me déplaire. Rico met toujours plein de vie dans ses disques, même quand les lumières sont plus tamisées à l'image de l'inaugurale «You done me wrong» qui rappelle étrangement le grain sexy de Nine Inch Nails. Sa musique se veut aussi ardente avec un bluesy «Wheel of love» et sa guitare slidée, ou encore ce «This old song» totalement possédé. Son petit côté pop a aussi de quoi séduire, quand on tombe par exemple sur la sautillante «Ease my mind» ou la mélodieuse «When the rain comes». Sans oublier évidemment les titres purement blues tels que «Please don't go» ou très américain dans l'esprit («Don't let it get you down»). Et oui, le généreux Fred a beau habiter en France, il n'oublie jamais d'où il vient.

■ Ted



JOSE AND THE WASTEMEN

MONKEY ON MY BACK

(Karts Production)

Un COVID, une expérience métallique, une série de concerts et revoilà Jose and The Wastemen en pleine forme avec 4 titres rock'n'roll qui déboîtent des hanches et mettent de côté la folk, le blues et la country pour revenir au groove et aux guitares saturées, «1, 2, 3, 4» et c'est parti. Pas d'intro, pas d'échauffement, «Monkey on my back» attaque pied au plancher, chant rageur, avec un gros problème sur le dos, Jose n'a pas envie de rire mais plutôt de s'en débarrasser d'où les nombreuses gesticulations qui provoquent notre envie de l'imiter. Le temps de redéfinir le style du groupe (rock, rock, rock) avec des groupes de batterie et un riff efficace qui s'efface derrière un petit solo que l'on est déjà à «Am I mad», un titre qui, avec un traitement différent du son, aurait très bien pu paraître du temps des Firecrackers tant il est blindé d'énergie. Après ces trois étoiles filantes, il fallait calmer le jeu et en donner un peu pour les amateurs du vieux Jose : «Down so long» serpente autour d'un feu de bois, fait sonner la guitare comme dans les années 70 et vacille comme si le côté fébrile du grunge croisait le côté aventureux du prog. C'est un travail d'équilibriste très touchant qui brouille les pistes pour la suite. Enfin, peu importe la direction qui sera prise, on les suivra.

■ Oli

SUNBATHER

ILLUSION OF LIGHT

(En Soirée Je Danse Pas)

Sunbather est un groupe à part. Vu en live lors des nuits collectives dans le cadre des Francos, le duo avait su s'imposer et se faire remarquer avec son «electro-clash» ou un esprit DIY et punk sans guitare. Et pourtant le son est fat, les beats sont lourds et le double chant vénère. Mis à part une légère guitare sur le premier titre, tout est fait de samples et claviers pour nous casser les gencives et ils y arrivent avec une certaine morgue alors qu'on ne se sentait pas prêt à céder à ce genre du musique. Le phrasé metal mais avec de nombreuses nuances porté par une musique rentre-dedans ferait presque oublier le côté synthétique des instrus. La pochette de cet EP Illusion of light joue également sur différents spectres, comme encore une fois pour brouiller les pistes. Sa différence permet au groupe de se démarquer des autres productions, c'est donc un superbe troisième essai qui montre que le duo n'est pas là pour faire illusion mais est bien là pour gagner sa place au soleil.

■ JC

PÆRISH

YOU'RE IN BOTH DREAMS (AND YOU'RE SCARED)

(Side One Dummy Records)

Tu es en manque du son indie rock des années 90 ? Celui avec cet effet de guitare grunge qui t'inondait les oreilles en continu ? Avec un chant aérien et mélodique qui surnageait au-dessus des instruments à corde ? Avec une batterie en deux croches/noire qui glissait un break fulgurant de-ci de-là ? Eh bien voici Pærish, qui sonne comme un groupe ricain (peut-être parce qu'ils ont enregistré leur 3ème album à Philadelphie), mais qui vient de Paris. Le quatuor balance 10 titres puissamment mélodiques, sans agressivité mais avec des bons boosts d'énergie («Daydreaming», le premier single clippé de l'album), des refrains qui touchent («Worry»), ou des tracks vraiment aériens et beaux («My every step»). Toujours chez les Californiens de Side One Dummy Records, Pærish a toute sa place dans le catalogue punk rock et indie rock de ce label. Même s'ils ne révolutionnent pas le genre, les Parisiens signent toutefois une troisième œuvre impeccable, qui a le mérite d'emplir l'espace de bons sons, et qui te replongera dans les belles années rock de la fin du dernier siècle (ou si tu n'étais pas encore de ce monde, de t'en offrir une belle photographie).

■ Eric

SHAÂRGHOT

VOLUME III - LET ME OUT

(Autoproduction)

Ce nouvel album de Shaârghot devait être celui de la confirmation de tous les espoirs qu'on avait placés dans une formation aussi inventive que sensible au travail réalisé par leurs aînés. Un troisième volume avec uniquement du neuf après un EP fracassant et un «avènement» qui était construit sur les solides bases de l'EP (je me ne lasse toujours pas de «Break your body»), un nouveau chapitre lancé après une tournée commune avec Punish Yourself qui pouvait ressembler à un adoubement... Mais l'histoire s'est précipitée et c'est désormais seuls au sommet de montagne metal-indus explosif frenchie que se retrouvent les Shaârghot, Let me out s'est donc transformé en possible première pierre d'une domination.

Auront-ils les épaules ? Si on pouvait se poser la question au moment du retrait de Punish Yourself, la réponse est claire quant au live : oui. Ils n'ont plus besoin d'un grand frère pour remplir les salles et faire couler la sueur comme la peinture. Et en studio ? La réponse est massive, un peu flashy, parfois sexy, puissamment groovy et tient en treize pistes qui mettent les pendules à l'heure. Parmi ces morceaux, difficile de deviner lequel sera un des nouveaux hymnes du combo, bien qu'il ne fasse pas partie des 4 amenés en ligne en éclaireur, je mettrais bien une pièce sur «Let me out» qui condense toutes leurs qualités sans en mettre une plus en avant : metal, électro, mélodies et puissance sont si bien dosés que le titre n'est pas marqué par autre chose que par un ensemble qui sonne comme du pur Shaârghot, les breaks et la répétition du «Let me out» laisseront des traces dans les salles... Sur d'autres tracks, les Franciliens poussent les curseurs et vont se frotter à de grosses références, difficile d'occulter Slipknot à l'écoute de «Life and choices», Korn en entendant «Sick», Rammstein en étant captivé par l'entêtant sample clair de «Something in my head» ou Marilyn Manson quand on se retrouve au cœur du langoureux et sulfureux «Love and drama for great audience». L'évocation du quartier rouge (et les extraits parlés comme certains «bruitages» très orientés) rendent «Red light district» particulièrement sexy mais il serait peut-être de mauvais goût de citer leurs amis Toulousains. Avec une grande part d'influences venues de l'Electronic Body Music, Shaârghot continue de nous faire danser («Jump», «Great eye», «Are you ready?») sur des sonorités assez froides et n'hésite pas à ajouter de grandes baffes aux petits samples pour faire bouger les derniers récalcitrants (le nerveux «Cut / cut / cut» ou le martial «Chaos area»).

Metal ou électro, Shaârghot ne choisit pas et mixe le tout pour poursuivre son histoire et s'asseoir sur le trône en fer de lance d'un mouvement où de trop nombreux groupes restent confidentiels, faute d'avoir le truc en plus pour tout exploser. Eux ont tout et le prouvent. Si on les laisse sortir de leur boîte, on ne pourra plus les y remettre mais est-on prêt à cela ? Parce que eux, c'est sûr, ils le sont.

■ Oli

LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

WILL HAVEN + ANNA SAGE @ L'Empreinte - Savigny-Le-Temple [21/10/2023] Merci à Julien, Stéphane et Lodex de l'Empreinte pour un accueil toujours extrêmement chaleureux. Merci à Grady, Jeff, Mitch, Adrien, Tami et Paloma pour m'avoir fait vivre cette soirée en AAA. Un Ultra merci à mes «Bro» de the Grey : Charlie qui a fait un boulot de malade à la seconde guitare et Steve best backliner from UK.

THE DARKNESS + SINPLUS @ La Cigale - Paris [23/11/2023]
[21/10/2023] Merci à Sabrina chez VeryShow.

ANNA SAGE

ANNA SAGE

ANNA SAGE

WILL HAVEN

WILL HAVEN

WILL HAVEN

WILL HAVEN

WILL HAVEN

SINPLUS

SINPLUS

SINPLUS

Mellotron

THE DARKNESS

THE DARKNESS

QUAI METAL

APRÈS 35 ANS D'EXISTENCE, LE FUZZ'YON A FERMÉ SES PORTES POUR LAISSER PLACE AU QUAI M. LE FUZZ'YON, C'EST UNE HISTOIRE DE COEUR POUR BEAUCOUP D'ENTRE NOUS, J'AI GRANDI AVEC, ET NOMBRES DE MES CAMARADES DE LYCÉE (ENTRE AUTRES) SE SONT RETROUVÉS MÊLÉS À UN MOMENT OU UN AUTRE À LA VIE ET AU DÉVELOPPEMENT DE CE SUPERBE PROJET. LA SCÈNE ROCK A PU VIVRE DANS LE PAYS YONNAIS DURANT DE NOMBREUSES ANNÉES GRÂCE AU FUZZ'YON... AUJOURD'HUI, LE QUAI M A DÉJÀ SOUFFLÉ SA PREMIÈRE BOUGIE ET CE PREMIER QUAI METAL S'ANNONCE SUPERBE AVEC UNE INCROYABLE PROGRAMMATION. DISONS-LE, LA SALLE EST SUPERBE, BIEN PENSÉE ET JOLIMENT CONÇUE. UN BIEN BEL ÉCRIN POUR DE BEAUX MOMENT MUSICAUX. EN ESPÉRANT POUVOIR Y RETOURNER RÉGULIÈREMENT, JE VOUS LAISSE POUR LE MOMENT AVEC LE LIVE REPORT DE GAB. (NOLIVE)

Quai M est la nouvelle salle de concert de la Roche-sur-Yon dont nous avions pu découvrir la plus petite des salles il y a quelques mois lors du concert de Regarde les Hommes Tomber. Ce vendredi, nous nous y rendions pour le premier festival de metal organisé dans ce lieu. Et l'affiche était à tomber : Shaârghot, Lord Of The Lost ou Punish Yourself pour ne citer que les têtes d'affiche. Malheureusement, la veille, Lord Of The Lost annule suite à une extinction de voix de son chanteur et Punish Yourself a annulé sa tournée d'adieu après 30 ans d'existence suite aux agissements du chanteur qui a reconnu être l'auteur de violences sexistes et sexuelles. Je ne commenterai pas, mais je t'invite à faire un tour sur la page de Punish Yourself qui a fait un communiqué spécial.

C'est donc un peu déçus que nous sommes arrivés au Quai M. Beaucoup d'amis avaient annulé leur venue et nous espérions que le public serait quand même au RDV ne serait-ce que pour soutenir l'organisation dont c'est le premier festival du genre. Et nous avons été rassurés : la foule était bien au rendez-vous. Le parking était plein et nous pouvions voir les gens déambuler sur l'immense terrasse en bois de l'étage. Le lieu est très agréable et spacieux. Il y a également deux bars avec suffisamment de bénévoles qui proposent un choix varié et sympa de bières artisanales en pression ou bouteilles avec des tarifs corrects. On profite de ces quelques instants avant le premier concert pour découvrir la grande salle. Et cette salle est superbe ! Spacieuse, bien

pensée avec une fosse vaste, la régie qui est encadrée par deux rangées de gradins circulaires et une zone surélevée derrière qui permet également d'accéder à l'étage supérieur. Un balcon en bois surplombe la salle. Nous montons par les escaliers en bois pour y accéder. C'est cette infrastructure qui donne une odeur très agréable de bois coupé qui vous enveloppe dès que vous pénétrez dans les lieux. Outre les balcons, nous découvrons de grandes rangées de gradins avec des accès directs à l'étage. La salle est pensée pour que chacun puisse bien voir la scène. Nous ne doutons pas que l'acoustique de la salle sera aussi qualitative que dans la petite.

Harun Demiraslan arrive. Petite particularité, la présence d'un saxophoniste. J'ai hâte de découvrir. Mon enthousiasme va vite être calmé. Pas de chant, des chansons très longues, un saxo qui entre en dissonance avec les autres musiciens. C'est certainement l'effet recherché mais je n'adhère pas. Les deux guitaristes sont mis en avant et jouent entre eux, sans interaction avec le public qu'ils ne regardent pas, ni avec les autres musiciens. C'est froid, sans âme. Ceci n'est que mon avis, bien sûr. Je pars au bout de trois interminables chansons et préfère reprendre une bière avec quelques amis.

Maintenant, direction la petite salle pour découvrir Bad Situation. Formation de deux musiciens à la White Stripes, un guitariste principal chanteur et un batteur. Ils nous ont partagé un rock n' roll survolté, énergique qui a mis le feu à la salle ! De belles qualités musicales, un joli timbre de voix, de l'énergie, de l'envie. Ils aiment ça et ils le transmettent bien. C'était génial de voir cette foule un peu timide au départ, se mettre à bouger puis à pogoter gentiment des sourires sur le visage et des étoiles de bonheur dans les yeux. La salle était comble ! Et pour cause, hormis le talent de Bad Situation, nous en avons compris la raison en quittant les lieux. La salle était trop petite pour accueillir tous les festivaliers. Nous nous sommes retrouvés devant des personnes qui attendaient que certains quittent la salle pour pouvoir y pénétrer. Ça a fait râler et avec raison.

Nous avons enchaîné avec The Old Dead Tree dans la grande salle. Petite mise en scène

avec de fausses branches sur les micros et des points lumineux. Cela conférait une atmosphère à la fois douce et un peu mélancolique, romantique aux musiciens vêtus de chemise noire. Groupe de metal gothique originaire de Paris, leur style se rapproche du death métal progressif. J'écoute, j'écoute mais je n'adhère pas, surtout la voix du chanteur que je ne trouve pas toujours juste. Nous discutons avec quelques amis puis nous décidons de faire le pied de grue devant la petite salle pour avoir une chance d'assister à la performance de Carbon Killer. Et nous ne sommes pas les seuls. La salle se remplit vitesse grand V.

Des écrans nous accueillent avec de la fausse pub et des images décalées. Le set commence et je me prends de grands flashs de lumière blanche qui m'aveuglent et me vrillent le cerveau. L'artiste est vêtu de noir, un masque noir faisant penser à un insecte recouvre entièrement son visage. Ne restent visible que les lumières de sa guitare noire. L'effet, combiné aux images diffusées en arrière-plan et aux jeux de lumière est très visuel. La musique techno mélangée aux riffs de l'artiste se déversent à flots dans la salle. Je sens les prémices d'une migraine ophtalmique arriver et je préfère laisser ma place à ceux, nombreux, qui attendent d'entrer dans la salle.

Petite pause sur la grande terrasse où se sont massés ceux qui attendent les stars de la soirée : Shaârghot. Les t-shirts à leur effigie, sans compter ceux qui ont adopté leur total look black pullulent. Ce sera la quatrième fois que nous les verrons et j'avoue être impatiente de les revoir.

Nous nous rendons dans la grande salle. Nolive se poste devant et je choisis un endroit stratégique dans les escaliers avec une vue surplombante et proche de la scène. Et j'ai bien fait car, au cours du set, je me retrouve aux côtés de Aziz Bentot, chanteur/guitariste de Bad Situation. Impossible de discuter bien sûr mais cela me donne l'occasion de le remercier pour sa prestation et de lui proposer une interview à distance. Les lumières s'éteignent, la musique d'entrée retentit et les membres du groupe grimés de noir, vêtus de leur tenue apocalyptique à la Mad Max rejoignent un par un leur place devant leurs micros customisés de tuyaux rouillés. Chacun est accueilli par les

clameurs du public qui gagne encore en ferveur à l'arrivée du chanteur. Shaârghot commence son show, leur metal indus est violent, puissant, impressionnant. Ils nous entraînent avec furie dans leur univers des ombres. Le chanteur est un showman incroyable qui communie avec la foule qui se déchaîne dans le pit. Certains vont souffrir demain... je vois Nolive se faire chahuter sur le devant pendant qu'il prend ses photos. Et cela continue pendant une bonne heure. Le show atteint son apogée avec «Break your body», suivi de «Azerty» et de «Shadows» pour terminer. La foule est en transe, on la sent vibrer. Le set est terminé et les mains se tendent pour serrer avec gratitude celles des musiciens qui se prêtent au jeu avec humilité et plaisir. Shaârghot, c'est du très très grand spectacle, ce show est encore meilleur que les précédents. Le groupe est jeune, il va continuer à évoluer. Des futurs grands, on a hâte d'assister à tout ça dans les prochaines années Shadows !

Fin de cette première soirée au Quai M pour leur premier festival de metal. Je remercie sincèrement l'organisation d'avoir tenté ce pari. La foule était au rendez-vous malgré les remboursements suite à l'annulation de Lord Of The Lost et de Punish Yourself. Les salles sont parfaites en terme d'acoustique et d'atmosphère, les bars bien achalandés, les bénévoles nombreux et sympas, la grande terrasse est très conviviale. Le seul bémol restera le problème de place pour les concerts dans la petite salle dont la capacité est bien inférieure aux places vendues. Nous espérons que Quai M réitérera ce festival l'année prochaine car nous viendrons sans aucun doute.

Merci au Quai M et Frédéric Charrier de nous avoir accueilli pour cette première édition du Quai Métal.

Gab
Photos : Nolive

LET
ME OUT

HARUN DEMIRASLAN

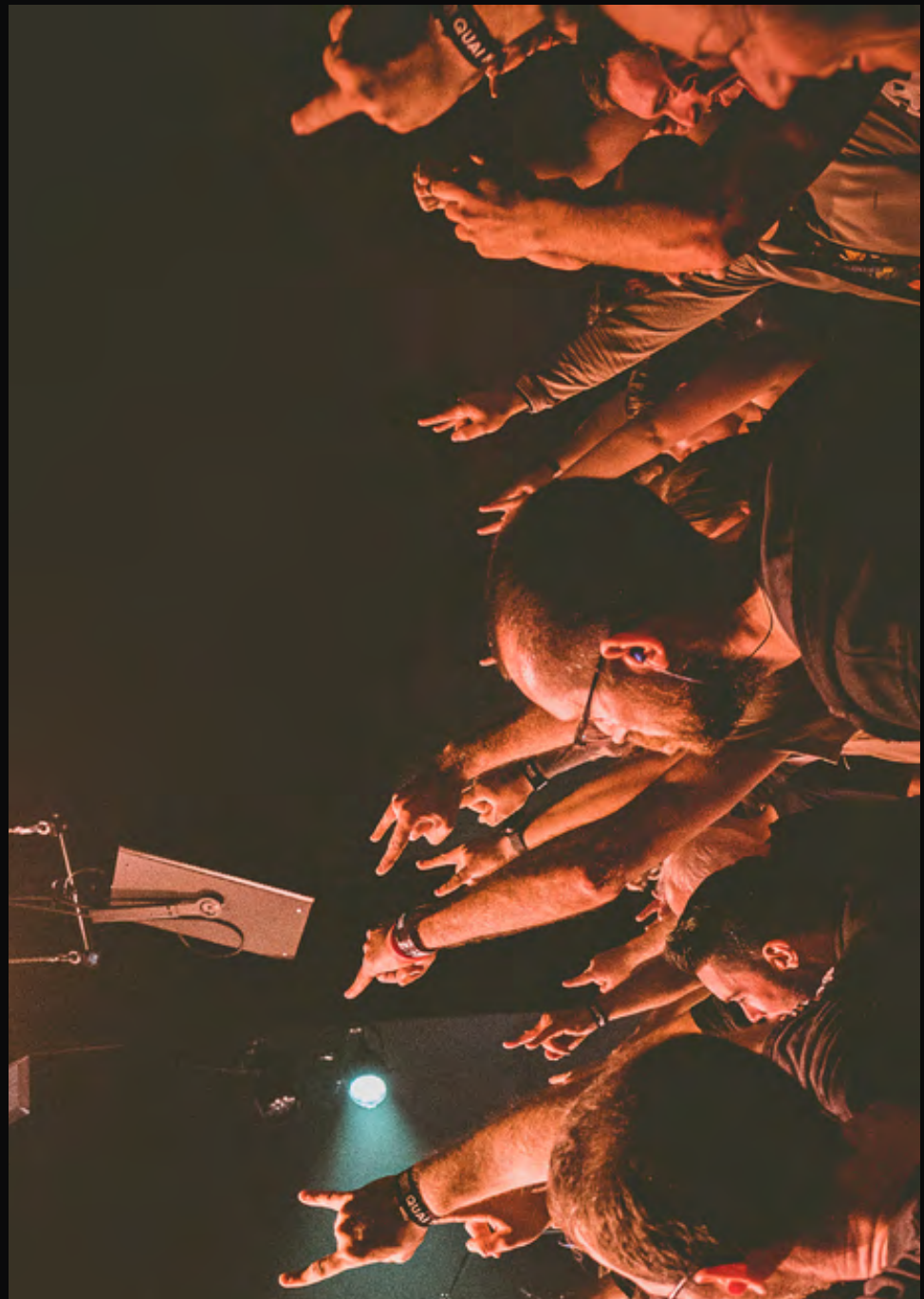
HARUN DEMIRASLAN

HARUN DEMIRASLAN

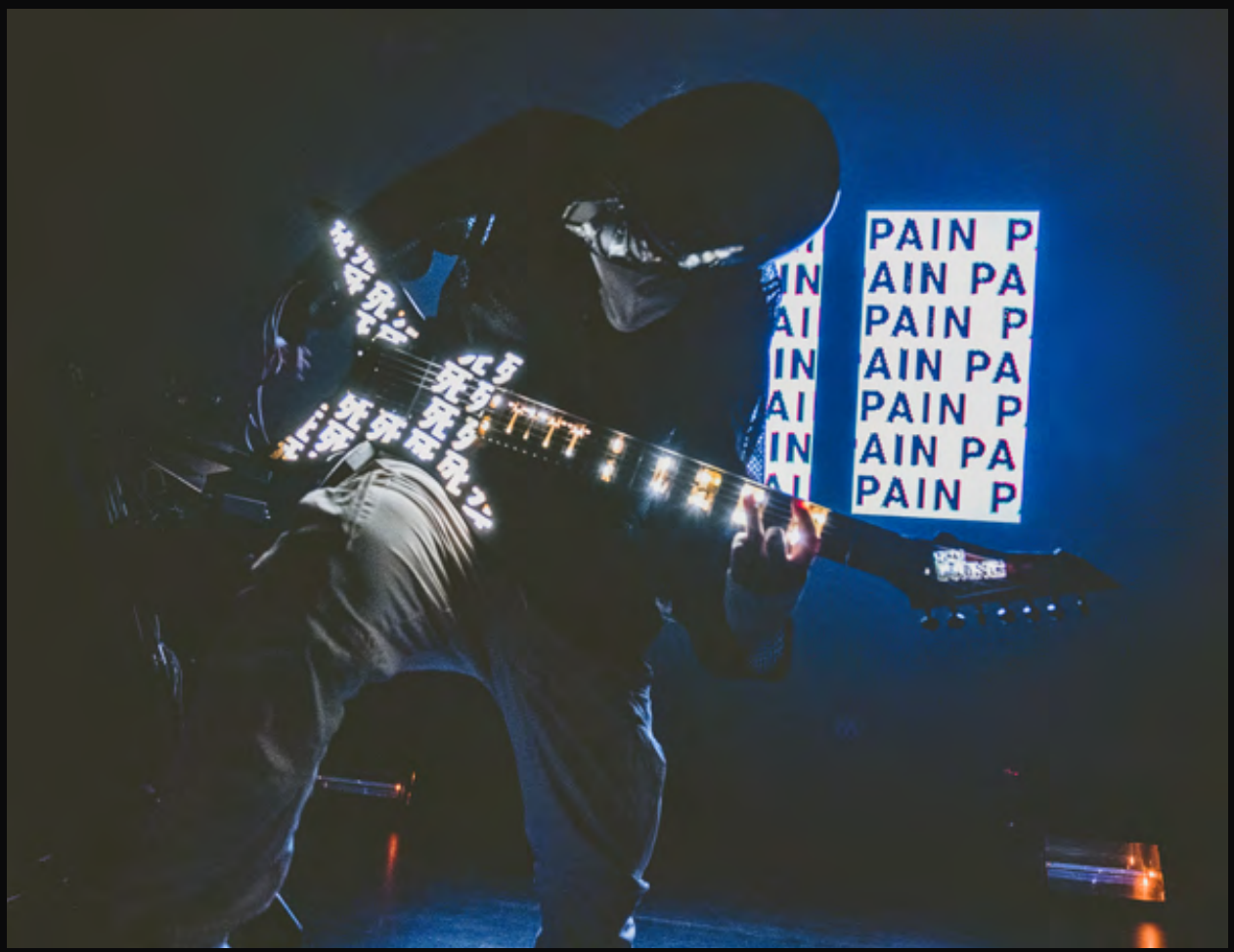
HARUN DEMIRASLAN

BAD SITUATION

BAD SITUATION



THE OLD DEAD TREE


PAIN P
AIN PA
PAIN P
AIN PA
PAIN P
AIN PA
PAIN P

CARBON KILLER

SHAÂRGHOT

SHAÂRGHOT

BAD SITUATION

BAD SITUATION FERA L'OUVERTURE DES MAINSTAGES LORS DE LA JOURNÉE DU DIMANCHE AU HELLFEST 2024, ET POUR NOTRE PART, NOUS AVONS PROFITÉ DE LEUR CONCERT AU QUAI METAL POUR DÉCOUVRIR CE TRÈS ÉNERGÉTIQUE GROUPE DE ROCK.

J'ai été très heureuse de vous découvrir lors de votre venue à Quai Metal. Quel condensé d'énergie ! J'ai adoré voir sur vos visages le plaisir fou que vous preniez à jouer sur scène, à partager votre musique. Vous avez rapidement mis le feu à la salle et c'était hallucinant de voir, avec quel extraordinaire mimétisme, les spectateurs ont arboré le même sourire, la même joie sur leurs visages. Qu'avez-vous pensé de cette nouvelle salle et du public yonnais ?

Hello Gab, merci pour ton temps et ta curiosité ! Pour tout t'avouer, c'était notre première fois à La Roche-sur-Yon et j'ai cru comprendre que le Quai M était la salle incontournable dans le coin. L'accueil et les conditions étaient vraiment au top, alors on était vraiment content d'être là ! On a d'ailleurs été surpris de la réaction du public, avec les différents changements de dernière minute au niveau de l'organisation, on s'est retrouvé à être le premier groupe à jouer dans le club et comme on se préparait en coulisse, on avait pas de visibilité sur l'affluence de la soirée. En montant sur scène, on ne s'attendait pas à voir une salle pleine à craquer, on nous a dit après le show que des gens ont forcé pour rentrer, ce qui est complètement fou à imaginer. De base, on est toujours contents de jouer sur scène peu importe le monde dans le public, mais ce soir on a

ressenti une réelle symbiose avec les Yonnais, donc on s'est naturellement laissé porter par toute cette belle énergie.

Je vous découvre : est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur chacun de vous ? Comment vous vous êtes rencontrés ? Pourquoi ce nom de groupe ? Pour moi, vous êtes un vrai groupe de rock, vous transmettez une énergie positive, joyeuse, un vrai remède à la déprime ! On ne peut rester indifférent en vous écoutant. Êtes-vous d'accord avec cela ?
Alors oui, pour te faire un petit résumé, nous sommes tout simplement deux amis qui se sont rencontrés au lycée, on prenait le même bus et notre première conversation a été à propos de Metallica car j'avais croisé Lucas à l'arrêt de bus avec un t-shirt Death magnetic qui était le dernier album de Metallica à cette époque. Depuis, on ne s'est pas lâché et on a fait nos armes de musiciens dans différents projets plus ou moins sérieux, on a parcouru des milliers de kilomètres ensemble. Notre dernier projet musical s'est stoppé à cause du COVID, au moment ou j'avais lancé ma chaîne Youtube, donc je me suis concentré là-dessus pour palier au manque créatif et quand il a fallu se remettre à créer un projet, j'en ai parlé vaguement à Lucas et on est vite partie sur l'idée d'un duo, car on a vraiment kiffer la formule en regardant Royal Blood, et en parallèle, je me refaisais la discographie des White Stripes. Vu notre quotidien à ce moment, le nom Bad Situation sonnait comme une évidence pour nous, ça sonnait rock, bizarrement le nom n'était pas pris et comme on est des adeptes de l'autodérision, on a pas cherché plus longtemps. Pour beaucoup Bad Situation est un jeune groupe, mais faut savoir que ça fait plus de 10 ans qu'on joue ensemble avec Lucas, et sur ce projet là, on a décidé de faire les choses sérieusement sans se prendre la tête une seule seconde, si quelque chose bloque ou que ça ne vient pas naturellement, c'est que l'idée n'est pas la bonne pour nous. Ça explique peut-être pourquoi notre bonne humeur est si communicative car on aime profondément ce qu'on fait, alors merci de l'avoir perçu !

J'ai pu voir que vous aviez pu faire la première partie de Mass Hysteria. Vous pouvez nous en dire plus ? Comment cela s'est fait ? Vos appréhensions peut-être ? Comment cela s'est passé ? Ce n'est pas toujours facile de réaliser la première partie d'un aussi grand groupe.
Effectivement, sur la même tournée, on s'est retrouvé 3/4 fois sur la même affiche : 2 en festival et 2 avec uniquement Bad Situation en ouverture de Mass Hysteria. Je pense que tu fais allusion à la date dans le Val d'Ajol en octobre dernier Chez Narcisse, si c'est le cas sache qu'on nous a contacté 10 jours avant pour savoir si on était disponibles pour ouvrir et que la soirée était déjà complète. Ça fait 650/700 personnes d'après ce qu'on m'a dit... Je connaissais déjà personnellement les mecs du groupe car j'ai été un de leurs roadies sur la tournée Matière noire et, grâce à Youtube, je discute souvent avec Jamie. Donc on était vraiment à l'aise, et en même temps, on savait où était notre place, mettre l'ambiance pour que Mass Hysteria puisse mettre d'accord tout le monde ensuite. D'ailleurs, par manque de place, on partageait la même loge donc c'était une ambiance bon enfant ! Mais pour moi, le plus dur quand tu ouvres pour Mass Hysteria, c'est le public, car les Furieux et Furieuses veulent qu'une chose... Voir Mass Hysteria (rires)... Donc on a fait ce qu'on savait faire, le public a vraiment bien répondu, les gars de Mass Hysteria nous ont félicités donc ça fait toujours plaisir d'être validé par des gens que tu admires et qui t'accompagnent depuis toutes ces années grâce à leur musique. Je te balance même l'info alors qu'elle ne sert strictement à rien, mais Yann est rentré avec nous ce soir-là ! Mis à part ça, on les retrouve le 2 décembre pour remettre ça et clôturer l'année 2023 en beauté.

Aziz, tu es connu pour ta chaîne Dealer 2 Metal. Je te remercie d'ailleurs car j'ai pris beaucoup de plaisir à visionner des épisodes. Notamment ceux du Hellfest. J'imagine que ce serait presque comme une consécration pour Bad Situation de s'y produire. Vas-tu m'annoncer que je vous y retrouverai l'année prochaine?
Ah bah voila ! C'est cool de savoir qu'on a déjà passé du temps ensemble alors ! Honnêtement, j'aimerais vraiment pouvoir avoir l'opportunité de jouer avec Bad Situation au

Hellfest, je pense que tous les musiciens issus de la scène rock et metal se sont déjà imaginés jouer leurs compos sur une des scènes, et maintenant qu'une partie de l'affiche a été dévoilée, ça donne encore plus envie. Quoi qu'il en soit, j'espère pouvoir y être pour faire du contenu et profiter de l'édition 2024 qui s'annonce comme une nouvelle étape pour le Hellfest.

Quelle est l'actualité du groupe au niveau album ?

Nous sommes actuellement en train de terminer la tournée qui faisait la promotion de Electrify me, notre premier EP sorti il y a presque un an. On voulait partir sur un deuxième EP qui aurait fait office de la deuxième partie d'un premier potentiel album mais suite à notre release party en mars dernier à La Maroquinerie, nous avons revus nos plans car beaucoup d'opportunités se sont proposées à nous. Nous avons rejoint la boite de booking Base Productions qui nous accompagne sur la prochaine tournée et vu l'engouement autour de Bad Situation, on a décidé de foncer têtes baissées et de concentrer notre énergie pour sortir un album. Il se nomme simplement Bad situation, on l'a composé et enregistré entre avril et août entre les dates de concerts et il sera disponible en physique le 29 mars 2024 avec une release party le 30 mars et cette fois à La Boule Noire. Le premier single «Bruised and battered» est disponible dès à présent. Donc là, nous tournons jusqu'au 2 décembre et à partir de 2024, ça sera un nouveau show avec de nouvelles chansons qu'on a hâte de jouer !

J'ai constaté que vous aviez déjà pas mal tourné. Est-ce que vous poursuivrez sur ce rythme en 2024 ?

Ouais, sur un an, je crois qu'on a fait une petite trentaine de dates, plutôt pas mal pour un groupe qui a seulement 5 chansons (rires)... Pour 2024, la volonté est clairement d'aller chercher encore plus le public, donc faire encore plus de dates car on ressent qu'en live, il se passe quelque chose. Je pense que même si on n'est pas sensible à la musique de Bad Situation, on peut quand même passer un bon moment.

Je vous retrouverai en tout cas avec plaisir lorsque vous repasserez dans la région nantaise.
Avec plaisir, tu viens avec le sourire et nous on s'occupe du reste !

Aziz, pour conclure cette interview, je te laisse ajouter ce que tu souhaites dire à vos spectateurs, à nos lecteurs.

Merci à toutes les personnes qui prendront le temps de lire cette interview, merci à toi Gab encore une fois ! N'hésitez pas à nous suivre sur nos réseaux pour être informés de notre actualité, de nouveaux titres arrivent, l'album arrive et je pense qu'en 2024, on aura pas mal de choses à se raconter alors je compte sur vous participer a la propagande de Bad Situation. Prenez soin de vous et à très bientôt ! Yeah !

Merci à Aziz d'avoir bien voulu répondre à nos questions.

■ Gab
Photos : Nolive

NATURE MORTE

ODDITY

(Frozen Records)

En découvrant Oddity de Nature Morte, j'ai immédiatement pensé à Pointless... de Point Mort, non seulement les deux groupes fixent l'attention sur le mot «Mort» dans leur nom, mais ils sont aussi sombres que leurs artworks sont colorés. Au-delà de ce constat esthétique, on retrouve chez les deux formations parisiennes le goût du mélange, l'attrait pour les musiques extrêmes, aussi bien post-hardcore que black metal avec la volonté de presque tout fracasser presque tout le temps.

Presque, car le trio laisse se développer des passages calmes apportant un peu de répit dans une tempête de riffs, de cris et de double pédalage. Et quand des hurlements viennent hanter des enchaînements quasi post-rock, comme sur «New dawn», la chair de poule s'invite sur ta peau tant le résultat est sublime. On est ainsi malmené entre ambiances d'outre-tombe particulièrement brutales, séquences éthérées éclairées et de belles mesures où Nature Morte amalgame ses deux plaisirs pour procurer d'incroyables frissons. N'étant plus vraiment un grand amateur de black, les titres qui retiennent le plus mon attention sont ceux où le chant quitte les rives du Styx pour se métamorphoser en douces mélopées («Here comes the rain» où Cindy Sanchez - au micro chez Lisieux- - vient déposer des lignes qui augmentent encore le contraste) ou en délicats murmures («Nothingness»). J'en suis même parfois à regretter les vocalises zombiesques un peu monotones qui viennent brouiller le mélange agressivité/caresses proposé par les instruments, bref, «Monday is fry day» serait-il encore mieux sans la piste de chant ? Si tu n'accroches pas à ce genre de voix, ça pourrait être un frein à l'écoute d'Oddity mais fais l'effort car le combo a tellement plus à proposer que ça vaut vraiment le coup.

À noter que la version numérique de l'album offre deux pistes bonus dont une reprise du «Fireal» des Deftones. Si jamais tu hésitais encore à franchir le pas...

■ Oli

INDEX FOR WORKING MUSIK

DRAGGING THE NEEDLEWORK FOR THE KIDS AT UPHOLE

(Tough Love Records)

Il y a deux numéros de cela, j'ai inauguré notre nouvelle rubrique des disques oubliés avec un album de Toy, un groupe anglais de pop-rock psyché. Aujourd'hui, je me retrouve à chroniquer un excellent disque de pop psyché d'un quintette anglais nommé Index For Working Musik, dans lequel se trouve notamment Max Oscarnold de Toy (et de Proper Ornaments). Ce dernier est accompagné de Nathalie Bruno (Drift. et Proper Ornaments, également) qui compose les chansons avec lui, de Bobby Voltaire (Proper Ornaments, toujours), de Joe Loftus et d'Edgar Smith. Fondée donc par Max et Nathalie à Barcelone un soir de 2019 alors qu'ils feuilletaient un essai de Jacques Lacarrière trouvé par terre dans une rue et qui traitait du sujet des Pères du désert d'Égypte et de Syrie, cette formation un peu consanguine (ils ne sont pourtant pas signés chez Dur et Doux, coutumier du fait) commence à compiler là-bas des morceaux. Ces derniers, inspirés par ces moines chrétiens du IIIe et IV siècle, reviennent à Londres avec un bagage de nouveaux titres et décident de les bosser et de les enregistrer dans un sous-sol. Le fruit de cette aventure à un nom : Dragging the needlework for the kids at uphole.

Ce disque a de sérieux atouts et il ne te laisse pas le temps de te mouiller la nuque pour rentrer dedans. Dès «Wagner», on plonge dans un bain de vapeur humide, et ce n'est pas de l'eau. L'ivresse de ce morceau nous embarque loin par sa cadence lente, sa voix délicate et ses guitares mélodiques. Il y a un magnétisme évident et les titres qui le succèdent, à savoir «Railroad bulls» et «Athletes of exile», confirment le désir du groupe à offrir des ambiances langoureuses et intimistes. On passe rapidement par une interlude sonore abstraite pour enchainer sur «Ambigous fauna», qui propose un motif répétitif de guitare sur lequel se posent les deux voix de Max et Nathalie. Le rythme commence à prendre un peu de vigueur, mais reste toutefois encore sage. Après tout, Index For Working Musik est un groupe indie-pop qui met davantage les harmonies et les textures sonores au cœur de son projet. «Isis beatles» nous prend par surprise en combinant un beat trip-hop avec des motifs subliminaux et hypnotiques. On est déjà au milieu du disque, et l'on pressent que la suite risque de nous faire voyager vers d'autres sphères.

Et cela ne loupe pas ! «Palangana», titre chanté en espagnol, toujours de manière très sensuelle, présente un penchant plus exotique/lo-fi totalement disparate voire antinomique avec ce qui nous été servi auparavant. «1871», le morceau qui suit, revient au format pop mélodique super efficace et rappelle Toy, tout comme «Chains» d'ailleurs qui met en exergue le travail aiguisé des guitares qui s'entrechoquent. Je crois bien que ces deux morceaux font partie de mes préférés avec «Wagner». On arrive vers la fin de l'album, «Petit commiteé» fait office d'interlude drone pour amorcer «Habanita». Ce dernier titre est approprié pour exprimer les adieux, il concentre en lui seul toute la tristesse du monde. Ses airs rembrunis et répétitifs, garnis d'effets de guitares pleurantes noyées dans la masse, servent d'épilogue à une œuvre de 33 minutes à l'écriture nostalgique et perturbée mais extrêmement belle et sincère. À écouter religieusement...

■ Ted

RIVAL SONS

LIGHTBRINGER

(Low Country Sound/Atlantic)

En juin, Rival Sons posait dans les bacs son septième album studio : Darkfighter . La pochette faisait sortir un tigre vert de l'obscurité. Le contenu faisait du disque une très belle pièce à avoir dans ses étagères. Quelques mois plus tard, la formation américaine remet le couvert. Toujours vert, le tigre de la pochette se présente sur un fond lumineux jaune piquant. Ce nouvel album, c'est Lightbringer.

Ce sont six nouvelles pistes qui sont proposées dans ce nouvel opus. Outre les illustrations en devanture, il semble avoir une réelle volonté de créer un lien miroir avec l'enregistrement précédent. En effet, le morceau d'ouverture est... «Darkfighter» !
Avec ses 08'58, il s'impose comme le plus long de la galette. Le temps est une chose, la création en est une autre. Ici, Rival Sons dépose un monument qui se découpe en plusieurs phases. Dans un premier temps, Jay Buchanan apporte sa voix claire accompagnée d'une guitare acoustique. Il faut à peine quelques secondes pour être saisi par la justesse et la qualité de son chant. Ensuite, la batterie s'approche à pas feutrés. La guitare solo de Scott Holiday invite tranquillement son leader à monter doucement le ton. Des chœurs l'accompagnent jusqu'à la rupture électrique et libératrice. L'énergie se déploie comme un souffle. Selon ses bonnes habitudes, le chanteur réalise de belles envolées. Les guitares se mettent en lumière dans deux superbes échappées. Le synthé prend le relais pour participer à la danse. Jay Buchanan reprend le thème du début.

Avec «Mercy», Rival Sons propose un morceau moins surprenant. C'est la recette soignée du hard-blues-rock. La formation est en maîtrise. «Redemption» offre une parenthèse, un moment de calme. Largement mis en lumière, le chanteur se promène sur un fond musical riche, avec des instruments qui prennent de la hauteur à une minute de la fin du morceau. La batterie se met à cogner plus fort et la guitare est en démonstration. Dans la foulée, «Sweet life» part plus vite et plus fort. La dynamique est relancée. Il faut reconnaître que la batterie de Mike Miley impose une cadence élevée. À noter que les refrains sont particulièrement groovy au chant. C'est sur les tintements de la batterie que «Before the fire» commence. Ce morceau reprend le titre du premier album de Rival Sons. Une morceau introspectif ? Quoi qu'il en soit, Rival Sons ne tarde pas à décoller. Le chanteur s'illustre une nouvelle fois dans ses montées de voix. Après un nouveau solo du guitariste, Jay Buchanan se présente même au micro avec un fond musical minimaliste. Une opération rondement menée. Replongeant dans un environnement électrique, le groupe peut finir son morceau en toute intensité. C'est à «Mosaïc» que revient la tâche de clôturer cet opus. Rival Sons apporte ici un beau relief. Les couplets sont à la limite de la ballade. Le batteur nous garantit par son rythme que tout cela n'est qu'illusion. À l'aube du refrain, Rival Sons porte aux nues son chanteur. Il peut alors déployer tout son savoir-faire pour se percher sur les sommets, et en chœur, le monde à sa portée reprend «Back away and the lines disappear». Aussi vite montée, la formation redescend et nous pose en douceur avant de tirer le rideau sur son disque.

Quelques mois après Darkfighter, Rival Sons revient proposer encore un très bon album. Le hard rock est une voie tracée depuis longtemps. Des formations incroyables en ont jeté les jalons. En cela réside la difficulté de jouer cette musique. Rival Sons a une identité forte et - au delà de se le permettre - l'incarne avec brio. Lightbringer en est la dernière preuve.

■ Julien

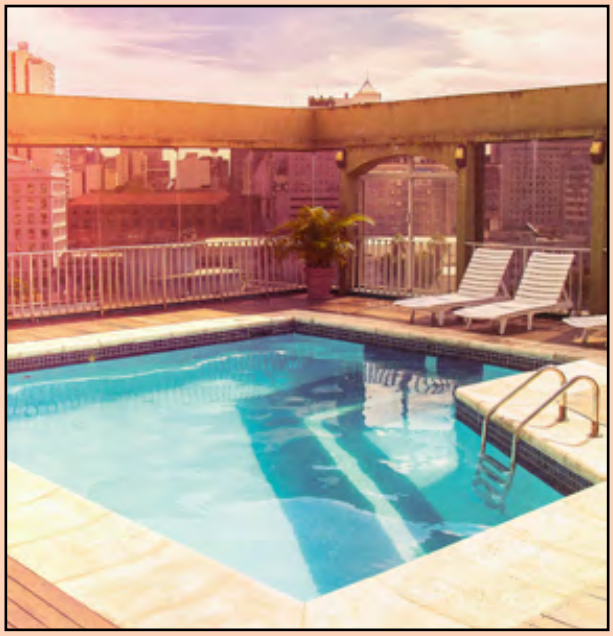
SESAM

MODERN VOODOO

(Autoproduction)

Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour savoir ce que je pensais de Sesam (ou plutôt SESAM en majuscules si l'on s'en tient aux pages officielles de l'Internet), quintette messin de jazz-rock progressif. Quelques vidéos sur le tube («Magnus» et «Par dai ah») m'ont convaincu assez rapidement de l'intérêt de ce projet. Et manifestement, je ne suis pas le seul. Lauréat du dispositif «Les Inouïs» du Printemps de Bourges cette année, le groupe a sorti un premier album en mai dernier s'intitulant Modern voodoo. Il y a, en effet, un aspect religieux et mystique dans leur approche musicale, quelque chose d'impénétrable. Écouter ces 5 titres de 47 minutes, c'est accepter de sortir du concept de la temporalité. On se laisse tellement bercer instantanément par les vagues et les mouvements proposés par ces musiciens émérites qu'on ne sait même plus quel titre on en train d'écouter. Pas complètement expérimental, Sesam privilégie plutôt l'exploration dans l'esthétisme sonore que l'impro casse-gueule indigeste. Ainsi, c'est plutôt un jazz à la Miles Davis qu'on savoure sur «Modern voodoo», de l'ambient propice à la méditation sur «Passages» et «Jean-Luc», du prog-rock jazzy aventureux sur «One year beneath the ice» et quelque chose de plus post-rock sur «Billions steps». Un programme musical parfait pour tuer l'ennui.

■ Ted



ZAHN

ADRIA

(CrazySane Records)

Zahn est un trio qui nous vient de Berlin et qui, s'il était venu de Paris, aurait pu s'appeler «Dent» mais pour moi qui ne parle pas l'allemand, Zahn, ça sonne bien. Les gaillards se connaissent depuis pas mal de temps (Chris - basse/claviers - (ex-The Ocean Collective) a joué avec Nic - batterie - au sein de Heads. et Felix - guitare - a tourné avec Einstürzende Neubauten), et n'en ont pas perdu pour graver des idées qui doivent certainement beaucoup aux improvisations. Le résultat, c'est Adria, un double album instrumental dont les pistes s'étendent tant que la répétition des idées n'est pas lassante. À ce moment là, on a toujours un des trois mecs qui trouve une astuce pour relancer la machine, un sample, une modif rythmique, un changement de son... Les titres vivent, se développent, finissent par mourir (d'épuisement ?) laissant la place à une autre composition qui vient occuper l'espace, marquer son territoire. Ce n'est pas vraiment prog, ce n'est pas dans les schémas classiques du post-rock, c'est aussi granuleux qu'aventureux, alors on pourrait qualifier l'ensemble de post-noise-jazz, une impression renforcée quand un saxophone s'incruste. Le projet est ambitieux mais aussi un peu bordélique, le combo ne semble pas se fixer de limites et pourrait avoir du mal à trouver son public mais si tu n'as pas peur et du temps devant toi, tu peux plonger dans leur piscine.

■ Oli

LES TAMBOURS DU BRONX

EVILUTION

(Autoproduction)

Ça leur va bien comme animal totem, le rhinocéros. Alors je ne sais pas si Les Tambours du Bronx ont choisi le pachyderme en cover de leur nouvel album dans ce sens, mais ça colle bien avec leur musique. S'ils avaient mis un corgi ou un flamant rose, ça aurait été plutôt improbable, mais un rhinocéros, ça le fait : massif, violent, dense, sauvage, sombre, les sonorités des frappes sur les bidons résonnent comme celles d'un troupeau de rhinos lâché dans la savane. Et au-dessus de ce martèlement brut, quelques ombres chevauchent la meute : on trouve Stéphane Buriez (Loudblast), Reuno (Lofo), Renato di Falco (Dropdead Chaos, Trepalium, Flayed) déjà présents lors du précédent album, auxquels s'ajoutent Andreas Kisser Sepultura et les Dope DOD pour une petite dose de rap HxC. Embarqués sur le troupeau, toujours Franky Constanza (ex-Dagoba, Blazing War Machine), et 3 gars des TDB qui ont troqué les fûts contre guitare, basse et clavier. Avec une telle horde à canaliser, on ne peut que féliciter HK du Vacamara Studio pour le mix et le mastering de Evilution qui arrive à conserver la puissance des tambours sans qu'elle ne submerge les autres musiciens, et inversement.

Et pour ce deuxième LP dans ce format des TDB, on retrouve le même style que sur Weapons of mass percussion, qui s'oriente plus indus que métal. Les tambours débutent souvent les tracks pour mieux donner le tempo, les chants sont en anglais ou français, souvent hurlés, parfois rappés comme sur «Razorback» avec les Bataves de Dope DOD qui apporte une petite interprétation intéressante, la basse et la guitares restent sobres et sonnent bien indus, Avec Evilution, ça reste dense et puissant, car on n'arrête pas une horde de rhinocéros comme ça. Il y a bien «U Lost», qui temporise un peu et laisse un peu respirer l'auditeur, mais pas de douceur sucrée au programme pour ces 44 minutes de gros son pour ce nouvel LP. Un album qui sort en digipak et vinyle, avec moins de titres sur le vinyle que sur le CD, seulement 10 tracks contre 12 mais avec 2 inédits. De là à dire qu'il faut se procurer les deux, j'ai envie de dire qu'il faut aussi (surtout) les voir en concert, car faire face au demi-cercle de bidons autour desquels gravitent les autres musiciens, est un spectacle autant visuel qu'auditif. En conclusion : viens chevaucher la meute de rhinos des Tambours du Bronx.

■ Eric

RODRIGO Y GABRIELA

IN BETWEEN THOUGHTS... A NEW WORLD

(ATO Records)

Rodrigo Y Gabriela fait partie des artistes ou formations qu'on suit sans suivre. Tout cela se fait au fil des infos, de la promo qu'on reçoit. Il y a un peu de passivité de notre côté, il est vrai, et pendant ce temps-là, le duo mexicain enchaîne. Il le fait «relativement» vite, si bien qu'on ne savait même pas qu'il avait été lauréat pour le Grammy Awards 2019 avec Metatavolution, son album précèdent. Et puis cette année, c'est celle d'In between thoughts... A new world, un disque marqué par la découverte de la non-dualité, une philosophie orientale, par Rodrigo pendant la période du COVID19. En gros, l'idée derrière ce concept, c'est de dire que l'homme «réalise sa vraie nature par la compréhension intime qu'il ne fait qu'un avec tout». Cela l'a apparemment nourri car ce nouveau disque conceptuel, retraçant l'histoire de cette découverte des préceptes de l'Advaita, propose des choses intéressantes poussant Rodrigo Y Gabriela à dépasser des limites qu'ils n'avaient surement pas envisagées auparavant, ou alors pas assez.

Premier constat, le moins surprenant : le duo maîtrise toujours autant leurs six cordes et la cadence. C'est un fait, on sent chez lui cette propension à toujours vouloir chercher et trouver les mélodies jusqu'à lors non atteintes. Cela s'entend par petites touches, ci et là (l'instant western spaghetti sur «True nature» était pour nous inattendu). Sur In between thoughts... A new world, Rod y Gab sont illuminés. Les inspirations sont clairement définies : rock, folk et jazz, latin ou pas. Deuxième constat, et non des moindres : le duo, habitué à l'expression acoustique a sorti la guitare électrique. Cette nouveauté, qu'on n'imaginait pas un seul instant envisageable, apporte un «plus», une nouvelle couleur dont «Broken rage» est le plus digne représentant sur l'album. Troisième constat, le plus surprenant : les arrangements et l'orchestration qui font évoluer le duo vers d'autres espaces d'expressions, lui qui en avait bien besoin (à mon avis). Les morceaux prennent une spatialité captivante comme sur «The ride of the mind». Et tout cela grâce, entre autres, à l'ensemble de cordes de l'orchestre symphonique bulgare dirigé par le compositeur Adam Ilyas Kuruc. Le duo n'hésite pas à se servir d'autres instruments tels que des nappes de synthés analogiques (comme sur «True nature» ou «Egoland»), des percussions électroniques et puis des outils plus étonnants comme la talk box («Fiding myself leads me to you»).

In between thoughts... A new world porte finalement bien son nom : c'est un nouveau monde dans lequel vit Rodrigo Y Gabriela désormais. Un univers énergique et mélodieux qui donne du crédit pour la suite de la carrière des Mexicains. Il est possible que grâce à ce nouvel effort, on soit beaucoup plus alerte qu'auparavant vis-à-vis de ces deux artistes qui étaient restés depuis pas mal d'années dans une certaine zone de confort.

■ Ted

THE MANIAX

BEFORE THE END

(Autoproduction)

Il suffit de creuser légèrement l'artwork de Before the end, pour que notre imagination y trouve de quoi s'épanouir. Une dame faussement sage, qui semble tenir un bouquet de fleurs (de flammes ?), dans une demeure londonienne en pleine époque victorienne alors qu'une tête de mort émerge sur le crayonné. Cette pochette de ce premier LP de The Maniax est à l'image de leur musique, beaucoup plus riche et intéressante qu'au premier abord. The Maniax est un quatuor de Montbéliard, qui s'oriente vers un rock avec des intonations un peu rockabilly voire surf rock, avec un enrobage un peu goth ; tout ça avec des rythmes entre la ballade et le punk, un chant parfois ultra mélodique mais qui peut ponctuellement être growl à souhait, des structurations parfaitement classiques à des titres plus ou moins déconstruits, des parties de piano esseulé, des chœurs quasi ecclésiastiques, une guitare stoner. Mais tout ça ne déborde pas, ne s'éparpille pas. Les 10 tracks de Before the end sont bien encadrés par Julian Pierre (Chant), Kévin Martinez (Guitare), Valentin Pelletier (Basse) et Rémi Claudel (Batterie) et racontent des belles histoires accompagnées d'une musique riche et rock'n'roll.

■ Eric

CHARBON

CAVALCADE

(Araki Records)

Dans la catégorie «méga retard», je dois avouer que là on fait très fort. Ce n'est pas tout à fait de notre faute (coucou à Simon, l'adorable boss d'Araki Records) mais on prend notre part de responsabilité quand même (sacrée rentrée de dingue !). Sorti en janvier 2022, Cavalcade, le nouveau disque des Nordistes de Charbon (le nom du groupe était tout trouvé) est un rock instrumental ouvrant ses frontières au post-rock, au math-rock avec un soupçon d'indie-emo-rock dans les guitares qu'on ressent par moments. Car la musique du trio est expressive, et l'absence de chant est compensé partiellement par ses petits leads de guitares, qui étaient au début de l'aventure réalisées à l'aide d'un clavier. Maniant le chaud et le froid, l'ombre et la lumière, Charbon balance des morceaux aussi aventureux que leurs propres noms («Sa mère / Cheval des fosses», «Grisou gang bang», «Blah blah blah blah»), alterne des phases bien lourdes et énervées et dans l'instant d'après relâche la pression avec des petits labyrinthes rythmiques dans lequel on adore se perdre. Autant capable de nous plonger dans les abysses et la lenteur que de dérouler des petits passages funky, le groupe désoriente constamment. Charbon nous démontre qu'une fois de plus, la France est une terre fertile en termes de rock instrumental intrépide.

■ Ted

EXSONVALDES

MAPS

(Finalistes)

Exsonvaldes a retrouvé le chemin du local de répét' et du studio pour revenir chatouiller nos oreilles avec leurs mélodies pop et une envie indéniable de nous faire danser. Alternant titres en anglais et en français, la petite bande emmenée par Simon et sa voix reconnaissable entre mille (même quand elle se cache derrière quelques filtres) partage son dynamisme et laisse transparaître ses sourires derrière chaque note.

Ils attaquent avec une belle rythmique, des relances de guitare massives et quelques samples pour habiller un peu plus un «Change» qui évoque les permanences... Si les titres en anglais sont tous de bonne facture, c'est avec le français que j'accroche le plus, mes titres préférés sont donc ceux dont la compréhension ne nécessite aucune traduction. C'est le cas pour le nerveux «Plus le temps passe» emmené par une basse sautillante et des nappes qui adoucissent un tempo qui pourrait sembler dur, la mélodie se fraye un chemin à travers les différentes pistes instrumentales pour porter son message qui joue sur les mots («Plus le temps passe et plus j'ai du mal / Plus le temps passe et j'ai presque plus mal»). Le mélancolique «Party people» calme l'ambiance avant ce qui va rester comme un des tubes incontournables de ce retour : «Dansé». Diffusant une belle énergie avec une construction somme toute assez simple, on ne peut résister à se dandiner et à dire qu'on a dansé... Emma Broughton vient partager «Barbican», ballade en anglais, un morceau assez dépouillé où chacun trouve sa place. Le début de «Rien appris» pourrait laisser penser à un titre sans beaucoup d'inspiration, comme une simple piste de transition mais le refrain déboule et nous emporte avec lui, on reprend benoîtement le texte et on se surprend à regretter que ce morceau qui semblait si peu signifiant soit déjà terminé. C'est un des grands atouts des Parisiens, transformer des petites choses (une ligne de basse, un son, quelques mots, une harmonie (is a better lead), un riff...) en éléments dont on ne peut se passer et qu'on se remet en boucle puisqu'on y est très vite accro. La mélancolie qui anime parfois Exsonvaldes refait surface avec «Tout est pardonné» où le groupe aurait besoin d'une carte pour se retrouver tant il a perdu ses repères. Avec «Torino», d'autres questions se posent, d'autres souvenirs remontent à la surface et peuvent laisser un goût d'inachevé, comme si l'histoire ne pouvait pas s'arrêter et qu'une suite était nécessaire. L'abandon, la rupture, les adieux, voilà encore le thème de «Goodbye Europe» qui termine l'opus en mêlant les idiomes et les ambiances, une conclusion sous forme de résumé, pourquoi pas ?

Fourmillant d'idées, à la fois fragile et musclé, Maps nous permet de retrouver Exsonvaldes au sommet de son art, de mélanger les idées et les sonorités, de passer de la pop au rock, du français à l'anglais et faire en sorte de «sonner» quelles que soient leurs intentions. Quel plaisir !

■ Oli

EXSONVALDES

C'EST MARTIN, LE BATTEUR (QUI S'OCCUPE AUSSI DE QUELQUES PARTIES DE CLAVIERS ET DE SAMPLES), QUI RÉPOND À MES QUESTIONS SUR LE RETOUR D'EXSONVALDES. ON EN PROFITE POUR ÉVOQUER LE LINE-UP DU GROUPE, LA COMPOSITION, LES CLIPS, LEUR LABEL... ET, BIEN ENTENDU, L'ORIGINE DU NOM DE CE NOUVEL ALBUM : MAPS.

Pour quelle raison le groupe s'est-il mis en pause en 2017 ?
Après 4 albums, nous avions envie de passer à d'autres projets : un studio de mastering pour Antoine, d'autres projets musicaux (Ravages et NomDeCode Spartacus), ainsi que des collaborations avec plusieurs artistes pour Simon et moi, le développement de notre label Finalistes... Ne sachant pas si on reprendrait Exsonvaldes, on avait annoncé la fin du groupe à l'époque.

Et pour quelle raison le groupe a-t-il été réactivé ?
Antoine, notre guitariste, avait écrit plusieurs morceaux de son côté. Les écouter nous a donné envie de nous y remettre. Nous nous sommes fixés une règle : faire 100%... ou du moins 95%... du boulot tous les trois ensemble.

Vous vous présentez en trio sans Quentin, mais il était quand même avec vous en studio...
Quentin nous accompagne sur scène depuis 2015. C'est un membre à part entière de l'équipe, mais pour l'écriture, nous avons préféré travailler tous les trois. Ceci dit, il a eu un rôle très important dans la naissance de l'album puisqu'il a joué sur une grosse moitié des titres et a co-écrit le titre «Dansé» !

Donc il y a un bassiste dans l'avion ?
Oui. Quentin !

Car la basse est pourtant un instrument très important sur certains titres comme «Change», «Plus le temps passe» ou «Dansé»...
Entièrement d'accord, c'est un élément essentiel de notre musique et de celle de beaucoup de groupes ! Nous sommes très bien entourés avec Quentin !

Sur d'autres titres, c'est l'électronique qui occupe beaucoup d'espace, c'est lié à la façon de les composer ?
Tout l'album a été écrit en studio, où nous avions la chance d'avoir à notre disposition une basse électrique et des synthés. Le choix s'est fait en fonction de la couleur que nous voulions donner aux morceaux. Pour «Plus le temps passe» par exemple, le côté sombre du titre s'accommode bien d'une basse au synthé. Sur des titres plus pop, comme «Party people», le côté organique de la basse Hofner, la même que Paul McCartney, est plus adapté.

Emma Broughton apporte une autre voix et beaucoup de légèreté à «Barbican», vous la connaissez depuis longtemps...
Oui, Emma chantait déjà sur notre deuxième album, sur le titre «Lali» sorti en 2009. Nous aimons beaucoup sa voix et ses qualités d'écriture. Elle est britannique et Simon lui demande par ailleurs toujours un second regard sur les textes en anglais. Elle a maintenant un projet qui s'appelle Blumi et qui marche très bien. Nous sommes donc d'autant plus fiers qu'elle accepte de collaborer avec nous !

La tracklist fait alterner titre en français et titre en anglais, c'est fait exprès ?
L'équilibre entre l'anglais et le français est une volonté. L'alternance est un hasard. Je n'avais d'ailleurs pas remarqué !

«Torino» en lyrics video, «Change», «Party people» et «Dansé» en clips, ça fait pas mal de scopitones, c'est un besoin de se montrer ou une nécessité pour exister ?
Tu m'apprends la signification du mot scopitone ! Je pense que c'est un peu les deux. Aujourd'hui, presque plus personne ne souhaite se faire d'idée sur la musique d'un groupe sur la seule foi de l'audio.

Il fait un carton sur Youtube, une explication rationnelle ?
Les mystères de l'algorithme, aidés par une sponsorisation bien faite ? La mystique du 21e siècle... (sourires)

«Party people» est votre préféré ?
J'ai une affection particulière pour ce titre, mais je ne sais pas si c'est notre préféré. J'ai plutôt envie de te retourner la question !

Le clip est bien, mais ce n'est pas mon morceau favori. Je préfère largement «Plus le temps passe», «Barbican» ou «Rien appris», alors pourquoi l'avoir choisi ?
On a fait un choix de singles assez variés pour

annoncer l'album. Celui-ci met bien en valeur une certaine couleur pop acoustique qui nous plaît et pourrait plaire à notre public. C'est aussi une collaboration avec un artiste canadien que nous aimons beaucoup qui s'appelle Laurent Bourque, avec qui nous sortirons peut-être un titre un jour !

Maps, vous qui regardez un plan de Paris, Exsonvaldes est perdu ?
Au contraire, l'écriture et l'enregistrement de ce disque a été l'occasion de nous retrouver et de nous recentrer ! Comme je te le disais avant, de l'écriture du disque à sa sortie, nous avons fait 95% du travail à trois. Hormis les quelques précieuses collaborations, seul le mixage a été fait par un tiers, en l'occurrence Étienne Caylou.

On peut avoir l'impression que c'est la transformation urbaine qui fait perdre des repères mais ce sujet n'est pas vraiment évoqué dans l'album, alors, pourquoi ce titre et cet artwork ?
C'est plutôt l'idée des cartes et du voyage qui a guidé la création graphique de ce disque. Tout est parti du titre «Torino», sorti un peu en amont de l'album et sur lequel cette idée de cartes est arrivée, que nous avons ensuite déclinée sur les singles «Change», «Dansé» et «Party people». De ces créations graphiques, faites artisanalement par nous, avec des cartes parfois dénichées en brocante, est venu naturellement le titre de l'album puis l'idée de la photo de la pochette qui relie ce concept de carte, que nous tenons en main, à la ville/jungle qui nous entoure, thème évoqué à de nombreuses reprises dans le disque, et tout particulièrement dans le titre «Rien appris».

Personnellement, ce titre et cet artwork font écho à la fois à Hail to the thief de Radiohead dont une sublime version était éditée avec une carte, et à «The plan» de Nada Surf où Matthew chante «I need a map to get us out of this town», ça te parle ?
Radiohead, pas du tout me concernant. Mais ça parlera certainement à Simon. Nada Surf par contre, c'est une référence commune à nous trois. Quand j'étais au collège, c'était le groupe de «Popular», puis c'est devenu ce groupe indie pop hyper classe. Rien à dire de mal à leur sujet. Je ne connais pas la citation, mais aujourd'hui on pourrait plutôt dire « I need maps to get out of this town ». L'album ou Google, chacun choisira !

Aujourd'hui, c'est via le streaming que la musique de la plupart des groupes vit et se diffuse, vous avez tenu à sortir un beau digipak et des vinyles, c'est pour satisfaire les vieux fans comme moi ?
Oui, et nous-mêmes au passage ! Blague à part, les CDs et vinyles continuent de se vendre en concert. C'est d'ailleurs toujours un bon moment d'échange avec le public !

Le groupe est né il y a 22 ans, c'était un autre monde ?
Oui, à de nombreux égards. Si tu as 5 heures devant toi un jour, on pourra énumérer les choses qui ont changé depuis 22 ans !

Avez-vous le même rapport à la musique qu'à l'époque ?
Je dirais qu'on a retrouvé une certaine fraîcheur avec cet album. On a beaucoup changé d'état d'esprit en 22 ans, mais on a peut-être fait un retour à l'état initial !

Vous sortez l'album sur votre label, Finalistes, vous avez cherché à démarcher plus gros ?
Non, pas du tout. Tout faire nous-mêmes était l'objectif !

À part la release party, il n'y a pas encore de concerts annoncés, ça arrive ?
On sera en concert au Point Éphémère le 27 mars 2024. On adore cette salle, et puis on a hâte de retrouver notre public...

Merci Martin et les Exsonvaldes, merci aussi à Dali (Total Blam Blam) pour le relais.

■ Oli
Photos : Christophe Crenel

Grandma's Ashes

LES 5 ANS D'NRV PROMO

PARIS, PETIT BAIN

TOUTES LES RÉDACTIONS SPÉCIALISÉES EN ROCK ET METAL, AU MINIMA, CONNAISSENT FORCÉMENT NRV PROMOTION. CETTE STRUCTURE DE MANAGEMENT/DÉVELOPPEMENT/ACCOMPAGNEMENT DE GROUPES ET DE RELATIONS PRESSE, MENÉE DEPUIS 5 ANS D'UNE MAIN DE FER PAR LA JEUNE ANGÈLA DUFIN DITE «ANGIE», FÊTAIT SON ANNIVERSAIRE LE 27 SEPTEMBRE À PETIT BAIN À PARIS. ON Y ÉTAIT ET LE PROGRAMME ROCK ÉTAIT, CELA VA DE SOI, COMPOSÉ DES PETITS PROTÉGÉS D'ANGIE QU'ON AVAIT HÂTE DE DÉCOUVRIR.

Il en fallait de l'énergie et une certaine audace pour organiser un évènement pareil. Pensez-y trente secondes : faire enchaîner en pleine semaine six groupes (et pas des duos, hein) aux styles différents sur la même (petite) scène de 19h à plus de 23h. Et pas des manches ! Certaines formations ont même foulé les planches du Hellfest cette année (Grandma's Ashes et Decasia). C'est aussi derrière, on imagine, une prise de risque commerciale, mais Petit Bain qui est une caution du bon goût s'est associé à l'évènement en co-production. Et le travail a visiblement été bien fait car la salle ce soir est bien remplie.

Il est 19h, Liquid Bear lance les hostilités avec son prog-rock ultra carré, quasi récité à la note près. Du pain béni pour les fans de ce genre aventureux où cassures, mélodies, contretemps, soli, mouvements et enchainements sont invités aux premières loges. Avec Liquid Bear, on s'est fait happer par ce voyage avant même de se poser la question de savoir si on aimait ou pas. Ça manquait quand même juste un poil de furie dans toute cette déclamation sonore. Théoriquement, d'après les avis des copains, Gurl devait être l'un des groupes les plus attrayants de la soirée. En voyant jouer le très jeune trio de garage-rock, j'ai finalement compris que leur style accrocheur, gorgé de mélodies émotionnelles à ne plus savoir quoi en foutre, était surtout le groupe le plus facile d'accès pour une personne étrangère à la thématique rock de cette soirée. Je valide clai-

Grandma's Ashes

rement son pouvoir de séduction emo-punk. J'apprends au moment où j'écris ces lignes que le trio vient de sortir un six titres début novembre. Si ses chansons sont aussi magnétiques que le live de ce soir, je vous le recommande.

Storm Orchestra est la seule formation programmée ce soir dont la musique ne me procure rien. Ne cherchez pas plus loin : c'est son style. Un rock de stade pompé chez les rosbeefs, avec l'attitude qui va avec, bref, tout ce que je déteste. Ce n'est pas pour moi, tout simplement, même si je reconnais volontiers que les gaillards sont exempts de reproches sur scène : ça joue super bien. Je me rattrape avec un groupe que je voulais absolument voir, les ayant ratés au Hellfest : les Nantais de Decasia et leur heavy rock psyché. Les promesses ont été tenues, si bien qu'il s'agit très probablement du meilleur concert des 5 ans d'NRV Promotion. Leur groove à la fois granuleux et vaporeux nous a ensorcelé de A à Z. Le fantôme de Black Sabbath est apparu à Petit Bain ce soir. Comme Decasia, il y avait chez Howard ce goût prononcé pour le rock des années 70. Ce groupe délivre des morceaux vivifiants à base de guitares expressives et de riffs tranchants, sans parler d'une recherche mélodique poussée par des sonorités d'orgue Hammond et électroniques. Un régal et une folie dont on se souviendra.

Il est 22h45 et il revient à Grandma's Ashes de conclure cet évènement très spécial pour NRV Promotion. Le trio féminin de rock formé en 2017 fait honneur à sa réputation scénique, et sait doser son set avec sa fougue rock n' roll et son riffing heavy rock accompagnés de moments plus relâchés avec un brin d'onirisme. C'était tellement intense que leur show est passé à une vitesse folle. Le public applaudit le groupe qui décide de faire monter Angie sur scène avec tous les musiciens de la soirée. NRV est une famille, on en a eu la preuve vivante. On leur souhaite un joyeux anniversaire et on se donne RDV pour les 10 ans ?

Merci à Angie !
Coucou à Carine de Petit Bain.

Ted
Photos : Rocco de Fixin

Liquid Bear

Liquid Bear

Gurl

Decasia

Storm Orchestra

Howard

STORM ORCHESTRA

WHAT A TIME TO BE ALIVE

(Ellie Promotion)

Après avoir enchaîné quelques EP, les Parisiens de Storm Orchestra sortent cette année un album : What a time to be alive. Le groupe place ses influences dans Royal Blood, Muse ou encore Nothing But Thieves.

Pour la promotion de ce nouvel opus, la bande de Maxime Goudard propose quatre clips. «Piece of you» et «Suspect» - respectivement premier et deuxième titre de l'album - s'inscrivent dans un style similaire. Ces morceaux sont rythmés par une batterie qui cogne fort et des riffs de guitare puissants. Le chant clair du leader vient contraster en proposant des refrains pops dansants. Un mélange qui reflète l'identité générale actuelle de Storm Orchestra. «Breack the rules» est un clip tourné dans une ambiance moins démonstrative (plus «at home» dirons-nous). Le côté plus sobre des images est plaisant. La musique quant elle est légèrement plus posée. Cependant, elle garde ce rock groovy que Storm Orchestra sait si bien proposer. «Tones of the thunder» avance le groupe sous un autre prisme. Le clip tourné en noir et blanc est accompagné d'images en live. Le titre est percutant et rageur. L'ambiance est plus sombre que sur les premiers titres de l'album. Une atmosphère déchaînée et plus heavy qui donne envie de venir voir Storm Orchestra en concert.

Le groupe déploie une énergie notable sur l'ensemble de son album. La batterie tient la baraque. Ce souffle de rock laisse peu de répit et c'est tant mieux. Souvent, l'influence de Muse s'entrevoie dans les riffs proposés. Storm Orchestra fait le grand écart entre un rock puissant et une pop dansante. Avec un petit goût de miel, la formation termine son album par «Demons». Le chanteur s'accompagne au piano. Le morceau prend quelques envolées façon musique classique. Une véritable romance pour terminer.

■ Julien
Photo : Rocco de Fixin

KILL THE PAIN

KILL THE PAIN
(Autoproduction)

Le duo composé de Mélanie Pain et de Phoebe Killdeer a enfanté un album éponyme. La bio les place entre Les Rita Mitsouko et Dolly Parton, ou comment brouiller les pistes... et il ne faut pas compter sur un titre comme «Zig zag» pour nous faciliter la tâche pour les ranger ou les classer dans une case musicale précise et bien définie. Les deux chanteuses ont déjà collaboré sur le projet de la Nouvelle Vague d'Olivier Libaux et il n'est donc pas étonnant de voir autant de complicité entre elles. Les deux convoquent des riffs vintages voire nostalgiques notamment Funk mais vont également chercher le côté foutraque de Gorillaz avec le feat Dominant G sur le titre «Chiwawa». Les deux complices naviguent entre les Breeders et MGMT dans un patchwork assez bluffant. Le titre «Flashback» ne vole pas son nom. L'album sorti en mars prend toute son ampleur au mois de novembre tant il est solaire et dansant. Les différentes percussions latines, basse funk, guitares électriques piquantes, chant décomplexé, batteries afro beat et claviers 80's sont le meilleur remède contre la déprime liée au changement d'heure et la nuit qui tombe à 17h00. Cet album sera aussi se faire apprécier en plein été un cocktail à la main...

■ JC

BÅKÜ

BÅKÜ
(Autoproduction)

Båkü, à prononcer comme la capitale azerbaïdjanaise je suppose, c'est un groupe formé par cinq mecs de la région de Valence qui voulaient faire un truc qui fasse mal mais qui pouvait aussi développer des atmosphères charbonneuses voire incantatoires. Leur premier EP présente trois compositions toutes intitulées «Opposite» (I, II et V, certainement que III et IV étaient moins bonnes) entourée de petits bruitages qui introduisent et clôturent 25 minutes de Post-Hardcore de grande qualité. Le son granuleux sied parfaitement aux rythmes Doom sur lesquels vient danser une guitare très claire, le contraste donne beaucoup d'allure à l'ensemble (bravo donc à Frédéric Pellerin du Studio Magneto qui a aussi bossé avec They Call Me Rico) et incorpore le chant avec facilité alors que celui-ci n'est pas toujours évident à suivre. Il oscille entre hurlements rageurs et prières certainement issues de messes noires. Le «Opposite II» oppose (et oui) avec talent ces ambiances différentes tandis que le «Opposite V» accole des chants encore plus extrêmes, plus limpides au début, plus sombres à la fin. Sur des plages qui durent plus de sept minutes, on a le temps d'en profiter avec de belles transitions et donc des frissons rien qu'à penser à ce que peut donner ce combo en live dans une salle forcément très obscure.

■ Oli

THE DEAD DAISIES

BEST OF

(Spitfire Music)

Pour fêter ses 10 ans et parce que 5 albums studio et d'autres trucs, c'est pas tant que ça en 10 ans, The Dead Daisies propose un double Best of ! Autant le dire tout de suite, l'intérêt n'est pas ultra évident... Les fans ont déjà quasi tous les morceaux, seul «Face I love» sorti sur un EP en 2014 peut sembler être une rareté et deux sont inédits («The healer» et «Let it set you free»). Ils auraient pu sortir sur un EP ou directement sur le net que c'était à peu près pareil... Non, la raison (outre financière ?) de cette sortie bien emballée, c'est le retour de John Corabi (Mötley Crüe) qui avait quitté le navire après Burn it down en 2018. Une tournée pour les vieux briscards sans passer par la case studio, c'est cool, c'est quand même ce qui rapporte le plus... Ils ont d'ailleurs convaincu Michael Devin (ex-Whitesnake) de les accompagner à la basse pour ce petit tour du monde.

Pour avoir des sensations, faudra donc aller les voir en concert plutôt que d'écouter ce Best of qui manque cruellement d'imagination. A part le livret qui retrace leur histoire avec quelques détails techniques et des photos, je ne vois pas trop pourquoi on n'écouterait que quelques morceaux de chaque album dans l'ordre de leur sortie. Le groupe est connu pour «inviter» des stars de luxe à chaque fois et donc donner une couleur particulière à chaque opus, c'est donc difficile de trouver une continuité ici. C'est pourquoi pas un panorama de ce qu'ils ont fait pour quelqu'un qui voudrait y goûter et ne saurait pas par où commencer, mais c'est tout. Selon moi, le «Lock'n'load» avec Slash a plus de raison d'être au milieu de leur éponyme, la cover du «Fortunate son» de Creedence Clearwater Revival prend plus de sens dans Make some noise. Et si les deux titres inédits sont sympas (mais sans plus, d'ailleurs ils n'ont pas été joués sur la tournée américaine), pas sûr que l'achat d'un double album soit justifié...

■ Oli
Photo : David Pear

LEE AARON

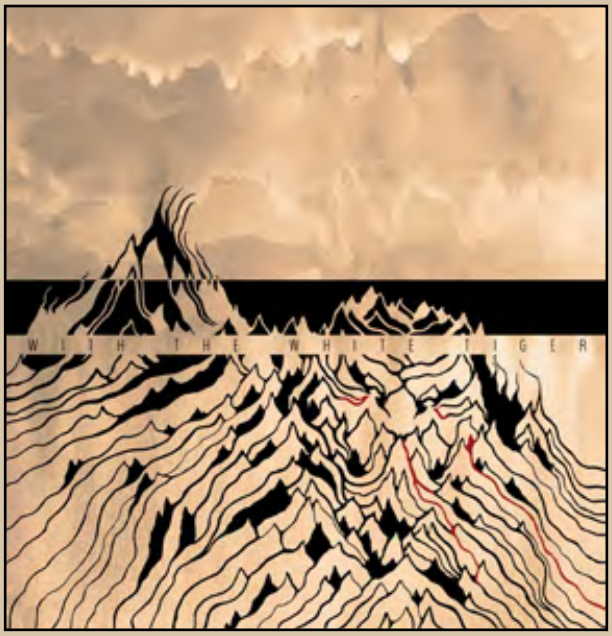
DIAMOND BABY BLUES

(Big Sister Records / Metalville)

Généralement, quand mon ami Oli glisse dans ses envois des albums estampillés Metalville, on peut s'attendre à du feu, du sang et de la fureur de la part du distributeur allemand, qui dispose d'un catalogue metoool où les groupes old school (et parfois bien old school !) croisent les formations thrash bien extrêmes. Du coup, c'est une chouette surprise de tomber sur Lee Aaron. Chanteuse canadienne polyvalente (du hard rock au jazz, si si !), Lee Aaron présente son nouvel album sobrement intitulé Rock on!. Euh, non, Diamond baby blues. Rock on!, c'est le disque sorti en 2021 et chroniqué par mes soins dans le numéro 49. Et si tu apprends mes chroniques par cœur, tu auras donc constaté que le début de ce papier est une reprise mot pour mot de l'introduction de la chronique du précédent album. Mais pourquoi ? Car Lee Aaron est constante, pardi !

De là à dire que Diamond baby blues est la copie conforme de Rock on!, ça serait exagéré de ma part. Et totalement faux, Diamond baby blues étant sorti en...2018 ! Oli, j'ai l'impression que ton récent déménagement t'a permis de retrouver quelques vieilleries que tu auras réussi à me refourguer. Mais cela n'est finalement qu'un détail, car si tu es amateur de classic rock, tu ne pourras que passer un délicieux moment à l'écoute de ces douze titres qui déménagent et qui font du bien par où ça passe. Car en un peu moins d'une heure, Lee Aaron et ses acolytes régalent ! Du blues lancinant («Mistreated», «Cut way back»), du blues revigorant («American high», «My babe»), du rock 'n' roll basique mais efficace («I'm a woman», «Mercy», «Hard road»), des ballades électriques qui n'ont rien à envier à Aerosmith et consorts («Best thing»). Bien que moins percutant que son successeur, Diamond baby blues (qui comprend une tripotée de reprises (Deep Purple, Janet Jackson, Dee Dee Warwick) n'en demeure pas moins un album assez addictif. Comment pourrait-il en être autrement ? Et comme dirait Maxwell, ce n'est pas la peine d'en rajouter.

■ Gui de Champi



ODDISM

WITH THE WHITE TIGER

(Compagnie de Lilith)

Impossible de ne pas voir les larmes de sang de la montagne sur l'artwork de ce deuxième album d'Oddism mais à l'écoute, c'est plutôt nos oreilles qui saignent tant les Lillois défoncent tout. Entre scream et growl, entre Hard et Brutal, leur core nous met à rude épreuve avec des déferlantes de riffs sur une rythmique aussi lourde que violente. S'il ne fallait citer qu'une référence, ce serait Botch (tant pis pour Converge) étant donné la couleur du son et le goût du chaos expédié en moins de temps qu'il n'en faut pour l'évoquer. Le groupe ne s'étend pas sur ses idées, balançant le tout à la limite du grind (4 morceaux sous les trois minutes) et quand ça s'étire un peu, c'est pour mettre en avant une outro plus lumineuse («Born in tophet»). Si tu veux limiter les déflagrations, tu ne peux donc compter que sur les micro breaks qui hachent les compos (comme sur «Neurosis of time» où ils embringuent Chad Kapper de Frontierer), autant dire que tu as intérêt de te protéger les feuilles si tu ne veux pas te les faire découper. Et même en sachant que ça fera mal, tu ne seras jamais assez prévenu.

■ Oli

ANNABEL LEE

DRIFT

(Howlin' Banana/Humpty Dumpty)

J'avais beaucoup aimé Let the kid go, le premier album des Belges et quand j'ai posé ce LP sur ma platine, je me suis retrouvé direct en terrain familier... et conquis. Et pas seulement par le mignon petit chat f(l)ou sur la pochette. Comment pourrait-il en être autrement avec l'enchaînement des tubes power pop/indie rock que sont «Dinosaur», «Kiss & ride» et «By the sea», un peu plus mélancolique et qui se finit tout en tension, comme le morceau suivant («Terrain vague») ? La suite de Drift n'est pas en reste, avec un «Around» tout aussi catchy et efficace, un «High anxiety» plus complexe qui fait la part belle à la rythmique au début, pour monter progressivement en intensité entre les guitares noisy et la splendide voix d'Audrey, qui se veut beaucoup moins doucereuse et davantage habitée. On ne tire pas son nom d'un poème d'Edgar Allan Poe par hasard. «24/7» permet de se reposer, avant d'être à nouveau happé par l'émouvant «Comedy», qui nous surprend là encore avec ses guitares dissonantes sur la fin. En parlant de fin, c'est «Spiders and monkeys» qui s'y colle et confirme tout le bien que je pense du trio, que je rapprocherais de Nada Surf, malgré son chant féminin (qui n'est pas pour me déplaire, bien au contraire), mais surtout de par la qualité, la maturité et la qualité de ses compos.

■ Guillaume Circus

ARMAN MELIES

OBAKE

(Bellevue)

Difficile d'aborder la chronique de cette nouvelle sortie d'Arman Melies car je connais depuis longtemps le travail de Jan et que, quoi qu'il fasse, je me retrouve assez vite plongé dans ses chansons, ses ambiances, ses textes. Essayer de sortir de son univers et prendre du recul pour en parler à un profane est déjà complexe mais quand le musicien sort un double album aux images et collaborations assez fortes, c'est encore plus difficile.

Avant de le chroniquer, il faut écouter Obake, commencer par le début et un titre d'une puissance phénoménale : «Ta peine». 10 minutes de sons, de rythmes, d'atmosphères entre nappe étrange et petits bruits étincelants et un texte qui finit par surgir derrière quelques notes de guitare pour nous transpercer le cœur. Putain, qu'est-ce que c'est beau. Ta peine, ta peine, je la ferai mienne, la compassion, le partage, les douleurs, ceux qui ne sont plus là habitent un ensemble qui porte le nom d'un esprit issu du folklore japonais, un fantôme capable de prendre plusieurs formes... Comme Arman Melies qui sait se métamorphoser selon les nécessités, soit qu'il faille jouer de la guitare, chanter ou habiller un rythme de sonorités diverses. Lui est bien ancré dans le monde réel et s'amuse à entrechoquer des textes d'une grande poésie sur «Mange tes morts», pour faire danser les présents comme les absents. Un «Obake» ne parle pas, il se déplace légèrement dans l'air et observe ceux qui défilent auprès d'Arman. Ils sont nombreux à lui rendre visite, ils apportent tous un petit quelque chose en plus aux compositions, comme le saxophone d'Adrien Soleiman sur l'éponyme, Adrien qui repasse un peu plus tard sur «Vanisher» pour doubler les voix et ainsi créer un chant hybride. La même idée est déclinée sur «Agora» où La Féline se déguise derrière des effets pour nous mettre mal à l'aise. S'il met un peu de temps à émerger d'une brume électronique, Jonathan Morali (Syd Matters) apporte sa douceur et une lenteur qui contraste avec l'excitation des sons samplés du début de «Neon demon», appuyée par la délicatesse du timbre de Pauline Denize. La chanson capte l'attention, impose le respect et appelle à la contemplation. Arman Melies remet en avant ses textes sur «Un royaume», des mots énigmatiques, des phrases presque répétées qui sonnent comme des recommandations pour ne pas se perdre. Sur un beau coussin d'électroniques, la suédoise Fredrika Stahl dépose un chant pop-folk ensorceleur avant que le spectre de l'obake ne refasse surface pour lier le disque noir au blanc. Celui-là aussi se place au premier rang pour voir d'autres amis déposer leurs empreintes, des traces plus visibles car pas aisément compatibles avec l'univers d'Arman Melies mais le slam d'Abd Al Malik ou les claviers de Mondkopf viennent se fondre dans la masse et former une nouvelle chimère. Pour se remettre de nos émotions, «La chancelle» semble être le cœur de la deuxième partie (qui prend son nom), un titre plus «classique», un «single» évident tant il ressemble à l'image qu'on a de lui. C'est avec un autre morceau très instrumental que l'histoire se referme et que les esprits nous libèrent.

Œuvre singulière et double, Obake redéfinit Arman Melies, un atome qui sait attirer d'autres électrons pour se donner du volume et davantage encore de consistance même si, seul, il est déjà rayonnant.

■ Oli

MARS RED SKY

DAWN OF THE DUSK

(MRS Red Sound / Vicious Circle)

Si, comme moi, tu as adoré la promenade de Mars Red Sky avec Queen Of The Meadow, tu ne seras pas déçu de leur nouvelle offrande quand bien même celle-ci nous ressert «Maps of inferno». Comme c'est un des meilleurs titres de l'année, on ne va pas se plaindre et si ça se trouve tu étais passé à côté. Là, aucune excuse pour en profiter. Et le morceau trouve aisément sa place dans Dawn of the dusk, placé entre l'introductif et rampant «Break even» et «The final round» qui oscille entre gravité et envolées, il élargit la panoplie du trio jouant autant sur la douceur que sur les muscles saillants qui tendent l'atmosphère à la fin de cette première face.

L'autre partie de l'album est moins aérienne même si elle réserve quelques beaux moments comme ce «A choir of ghosts» qui fait rimer instrumental avec pédales, on a une profusion de sons de distorsions, c'est un régal étant donné combien elles sont soignées. «Carnival man» et «Slow attack» ont des allures plus calmes apportant un peu de clarté et d'aération tout en conservant quelques piques et relances magistrales. La liaison «Trap door» et l'outro «Heavenly bodies» ne marqueront pas les mémoires, ce serait sévère de dire que ces pistes sont là pour assurer du remplissage mais j'aurais préféré qu'elles ne soient pas séparées de «Slow attack» pour former un titre plus long avec des parties claires à ses extrémités, quitte à garder une version «courte» pour le live. Cette idée est d'ailleurs présente dans la présentation de la track-list puisqu'ils encadrent «Slow attack» comme si les trois ne faisaient qu'un.

Croisons les doigts pour que Dawn of the dusk ne soit pas à prendre au premier degré et donc que Mars Red Sky ne soit pas au début de son crépuscule, ils sont pour le moment davantage à leur zénith, quelles que soient les directions prises, ils sont toujours au sommet du firmament, capables de nous embarquer dans un univers toujours plus vaste, intrigant et passionnant.

■ Oli

ROFOROFO JAZZ

RUNNING THE WAY

(OfficeHome Records)

Voici sept garnements qui se font un malin plaisir à jouer avec les frontières musicales en incorporant des éléments hétérogènes provenant à la fois de l'afrobeat, du hip-hop, de la soul, du funk et du jazz. Rien que ça ! Rofoforo Jazz (roforofo signifie «boueux» en yoruba, une langue d'Afrique de l'Ouest), c'est en effet sept personnes qui ont traversé le temps ensemble à travers divers projets (Afro Latin Vintage Orchestra, les Freres Smith, Los Tres Puntos, No Water Please, ou encore Sax Machine) et qui ont au moins en commun cette passion pour le groove et l'afrobeat. Un style qui leur a ouvert les portes de la Felabration, cette grande fête annuelle organisée à Lagos en hommage au grand Fela. Une première pour un groupe français : Cocorico !

Formé en 2019, et après un premier EP en 2021 nommé Fire eater, bien relayé d'ailleurs par des radios comme Nova, le combo parisien passe la seconde début 2023 avec, cette fois ci, un long format : Running the way. Ce premier LP est une marche supplémentaire que les Roforofo Jazz ont atteint sans grande difficulté. L'expérience parle évidemment pour ce groupe qui cultive le goût de la musique bien faite, qui a un sens du rythme aiguisé, et qui adopte des couleurs sonores chaudes et dansantes, tout en laissant le champ libre à leur MC originaire de Chicago, RacecaR (sur ce projet, il s'appelle Days). Ce dernier possède un flow à l'ancienne, vivace et vivant, comme la musique sur laquelle il pose ses textes. À bien des égards, et même si la langue utilisée n'est pas la même, la démarche des Rofo me rappelle un peu celle de La Cédille : ces artistes décident de représenter le hip-hop (mais pas que) en refusant les bandes (pré)enregistrées, les scratchs et le DJ et préférent troquer tout ça contre une bonne bande de vieux potes musiciens talentueux. Et ce, tout en variant les plaisirs et en gardant une unité «Jazz».

Ajouter le mot «Jazz» à leur nom est à ce titre bien trop réducteur. À moins qu'il ne s'agisse là d'exprimer la liberté, la communion et la scène. Et là, clairement, Roforofo Jazz est dans son élément et peut se mouvoir avec aisance à chaque titre proposé (les effluves de soul music pour «Side to side», le funk de «Stand up», ou l'afrobeat pour «From here to Benin»). Retenez bien ce nom car ce n'est pas tous les jours qu'on a l'opportunité d'écouter un chant «hip-hop» sur des instrus en total décalage avec ce qui se fait dans ce style de nos jours. Et cela fait un bien fou !

■ Ted

UNDERVOID

LA MÉCANIQUE DU VIDE

(Klonosphère)

Que ce soit les 3 premières minutes d'un film, la première salle d'une expo, la première gorgée d'une bière, ou les 30 premières secondes d'un album, tu te dis parfois à l'entame de ce premier instant : «Putain ça va être bon ! C'est tout ce que j'aime !». Et c'est ce que je me suis dit en écoutant l'entame d"À manquer d'oxygène», le premier titre de La mécanique du vide, deuxième LP d'Undervoid. Une guitare rock aux accents No Oneièsques avec des pointes de RATM, une basse qui envoie du bien épais sur certains titres (notamment la ligne d'intro du single «Quand bien même») mais sait aussi rester en retrait, une partie batterie riche et enfiévrée, et une belle voix grave chargée de rage contenue qui chante de très beaux textes en français. Oui, des fois, on se demande si certains groupes français choisissent l'anglais plutôt que l'idiome national, pour cacher leurs limites lexicales. Ce n'est pas le cas d'Undervoid, qui, à l'instar de Reuno des Lofo, sait exprimer sa vision du monde tout comme les tréfonds de son âme, dans un style très personnel. 10 tracks pour La mécanique du vide, qui aime à varier le tempo : entre un «Revenir de si loin» hyper dynamique, ou «Les rêves que l'on écroule» qui offre une très belle montée cathartique à la Led Zepp, le titre introductif «À manquer d'oxygène» ou «Le vide à l'envers» qui sauront satisfaire les fans de No One Is innocent. Bref, avec ce deuxième LP, Undervoid ne révolutionne pas le rock français, mais l'honore, voire même l'embellit, et ça me va très bien.

■ Eric
Photo : Videonirique

PRINCESSES LEYA

BIG BANG THERAPY

(At(h)ome)

Deux ans après L'histoire sans fond, on prend les mêmes et on recommence ! Mêmes délires, même gros son, même envie de mélanger des sketchs et des chansons, même capacité à faire rire en live comme en studio, les Princesses Leya contre-attaquent ou sont de retour (c'est au choix, même si pour les vrais fans, la question ne se pose pas, les Ewoks mettent hors-jeu le troisième volet qu'est le chapitre 6). Tu aimes l'absurde, tu as une culture qui te permet de capter plein de réf' ? Alors, allons sauver la planète !

Gros riffs, sonorités metal-indus bien graves, c'est parti pour la guerre totale avec «Push» ou comment presser un petit bouton peut détruire un monde qui a survécu à tant d'autres dangers (au rang desquels la famille Kardashian) ou procurer un plaisir incompréhensible (spéciale dédicace à ma chérie, je précise qu'elle est plus comédon que cratère atomique). Au-delà des textes (ce final avec la proposition «Manivelles» m'éclate à chaque fois), c'est un titre ultra puissant et sacrément bien bâti. Ça speede encore avec «Analfabet», dédié à ceux qui aiment faire des corrections orthographiques (non, je ne me sens pas du tout visé...) mais on trouve un peu moins de jeux de mots que sur les deux suivantes («Baise tout seul» et «Boulimie cannibale») qui sont plus rock (pour justement laisser de la place aux textes ?). Au-delà de l'énergie et des conneries, je retiens non pas la nuit mais cette maxime «pourquoi remettre à demain ce qu'on peut faire à une seule ?» et le name-dropping final du cannibale en mal de barbaque friquée. Un des trucs des Princesses Leya, c'est qu'ils sont capables de faire n'importe quoi, comme écrire «Kangourou-Garou» dont le fond de la poche est une source infinie de vannes. Quand les instrus sont posées, il reste ces vannes (dont la tonalité me fait penser à François Pérusse - putain, je viens de passer 32 minutes à me mater sa chaîne Youtube, ma chronique n'avance pas même si toi, tu ne t'en rends pas compte, sauf que si, parce que pendant que je raconte ma vie, tu n'en sais pas plus sur Big bang therapy), l'album compte 4 plages «sketch» dont je ne vais pas dévoiler les tenants, ni les aboutissants (non, ne cherche pas de contrepèterie) mettant en scène les parents Simpson (logique avant la cover de «Spider-cochon» qui se termine avec l'option Babymetal, oui, fatalement ça ressemble un peu à «Takoyaki», bah à «Takoyaki» je viens de te le dire) mais également Cléo et Xavier. En hommage au métropolitain et au reggae merdique (tant pis pour le pléonasme), «Sèvres-Baylone» est une bombinette bien moins douce que «Jojoba», témoin que nos lascars traînent avec quelques bobos parisiens. Après ce petit massage auriculaire, un des hits (enfin, c'est mon avis) nous tombe dessus depuis le ciel à cause des chemtrails : «Complotriste» ! «C'est hyper secret mais t'apprends tout grâce à Google», j'adore quand c'est aussi con que vrai. «Big bang» donne son nom à l'opus, de Saint-Ouen à Los Angeles, on fait des connexions, même si le titre n'a aucun lien avec la série ou Therapy?, va comprendre. Oui, c'est aussi un peu le bordel ici. Peut-être que la solution, c'est la «Vasectomie» mais bon, j'ai piscine et je ne supporte pas le funk.

De quoi se poiler et head(gang)banguer, voilà ce que nous donne la bande des Princesses Leya, alors on prend et on dit merci. Même s'il y a bien trop peu de Star Wars là-dedans (et «Un nouvel espoir...», c'est pour la belle Leia, pas Hélène, elle, elle se fait prendre par Pâris mais ce n'est pas ma guerre et on a dit qu'on ne rigolait pas sur les blases).

■ Oli

PRINCESSES LEYA

DEDO ET SCHOUMSKY, LES DEUX TÊTES DE GONDOLAGE DES PRINCESSES LEYA SE METTENT À DEUX POUR NOUS PLIER EN QUATRE SANS PASSER PAR QUATRE CHEMINS ET EN MOINS DE DEUX. CA FAIT DONC ZÉRO, COMME LA BOULE DE L'AUTRE QUI N'EST PAS MABOULE. SI TU N'AS PAS SUIVI, ATTAQUE L'INTERVIEW, CE NE SERA PAS PIRE. BITTE.

C'est le retour de Princesses Leya mais y'a pas beaucoup de Star Wars, c'était pas dans le cahier des charges ?
Dedo : Oui, on s'est fait attaquer en justice par George Lucas et on n'a plus rien. Possible que le groupe s'appelle bientôt les «T'as pas deux francs ?»
Schoumsky : On a tout misé sur le nom du groupe, faut pas oublier que la Princesses Leya, c'est une générale, une meneuse, la leader de la Résistance. On est sur de la princesse Badass. Pour des rebelles en carton, c'est déjà beaucoup d'usurper une telle identité. Je plaisante, on n'est pas en carton. On est en simili cuir.

Le titre de l'album fait référence à Big Bang Theory, «Gang Bang Theorie» a été chanté par Anthony Joubert, pas trop dég' qu'il ait été preum's sur ce jeu de mot ?
D : Le préposé aux jeux de mots est Antoine, il me font tous vomir à intensité égale donc je ne

me prononce pas.
S : On n'est pas sur un jeu de mot mais un détournement intellectuellement brillant, nuance. Le fait est qu'on a tous dans le groupe un bon bagage névrotique genre «Kikoo, j'ai des fêlures». Et il est possible qu'après une soirée un peu chargée en champi, on se soit posé beaucoup de questions sur l'origine de l'univers... Le reste était logique. Et la série est cool. Big Bang thérapie ça reflète bien où on en est : paumé dans le sillon de l'univers. Alors que le jeu de mot de Joubert, géographiquement, c'est le sillon interfessier, charmant mais réducteur.

Qu'est-ce qui vous plaît dans cette série à l'humour plutôt «classique» ?
D : On a plutôt cherché à faire un clin d'œil à la pop culture plutôt qu'à vouloir rendre hommage à la série. Sachant que la trame de l'album se nourrit de dimensions parallèles et de collapsologie, le big bang était une référence à laquelle on tenait. Et sachant que l'humanité toute entière aurait bien besoin de s'allonger sur un divan, le titre était tout trouvé.
S : Ça va finir par se voir qu'on est en crise existentielle.

Quelles sont vos attentes pour ce nouvel album ?
D : Un quintuple disque de platine, 4 millions de dollars en petites coupures et un hélicoptère.
S : Au moment où j'écris ces lignes, je viens d'apprendre qu'un candidat de «La France à Un Incroyable Talent» a utilisé un de nos titres pour un numéro dans lequel il se fait casser des briques sur la teub. J'ai plus aucune attente. La vie m'a gâtée.

Qu'est-ce qui est le plus important pour un titre, être marrant ou être rock ?
D : Le plus important, c'est l'électricité et ne pas oublier d'appuyer sur «Rec» dans le studio.
S : Pour ce deuxième album, c'est le rock qui est passé avant. Si ça vous fait pas rire, pas grave. C'est à cause de Pierre Danel, le réalisateur de l'album. C'est un génie, mais bizarrement, il préfère la musique à nos blagues. Du coup, il a dit « Ok, je fais cet album avec vous, si c'est un album d'un groupe de rock, pas d'une bande de débiles légers », il a un peu échoué dans le projet, mais il a un peu réussi aussi.

La vasectomie, c'est funky ?
D : Je pense qu'effectivement lors d'un moment si délicat, faute d'une bonne anesthésie, il n'est pas négligeable d'écouter du Earth, Wind And Fire.
S : Si ça peut apporter un peu de confort à toutes les femmes qui se font déglinguer l'organisme par la pilule, oui, ça mérite un petit déhanché de la joie.

Avec le jojoba, c'est un sujet tabou qui mérite d'être amené sur scène ?
D : Je pense qu'on reste dans les clous, même si la thématique est effectivement excessivement polémique. C'est pas comme si on avait écrit une chanson sur les noix de cajou.

Utiliser le terme «chemtrails», c'est pas un peu laisser penser qu'ils existent ?
D : Écrire «laisser penser qu'ils existent», c'est pas un peu complotiste des extra-terrestres ?
S : Le mot est dans le dictionnaire, quelques pages avant le mot complotiste, quelques pages avant le mot secte.

Parmi les dates à venir, y'a celle de Paris au Trabendo avec Opium Du Peuple, vous avez prévu des mélanges entre les deux groupes ?
S : On a évoqué une salade composé qui s'appellerait «Princesses du peuple», mais ça sera peut être pour plus tard. Là, chacun présente son show, il s'agit de deux nouveaux nés. On ne va pas commencer à mélanger les berceaux ! Mais oui, y aura une petite surprise...
D : Mais on ne va pas gâcher une éventuelle surprise en divulguant la surprise, sinon c'est plus une surprise.

Vous êtes friands de reprises décalées, quel morceau qui n'est pas encore à votre répertoire vous pourriez reprendre ensemble ?
D : On est plutôt branchés mashup, donc pourquoi pas un petit Magic System of a Down !
S : Dit le mec qui soit disant n'aime pas les jeux de mots. En vrai, on ne fait plus de reprises avec le nouvel album... enfin si... «Spider cochon», mais sinon, on est comme des ados qui veulent s'affirmer désormais. Après... si y a

de l'ambiance, on n'est pas à l'abri de lâcher un petit «Panteradirladada».

Le clip d'»Analfabet» suit celui de «Baise tout seul», pourquoi est-il sorti avant ?
D : Parce que nous, quand on compte de 1 à 10, ça fait: 1,2,4,6,9,22, la Turquie.
S : On adore les puzzles, le film Memento et les escape game. C'est aussi simple que ça

L'actualité est plutôt morose, y'a des jours où vous n'avez pas envie de crier «faites l'humour, pas la guerre» ?
D : Je crie suffisamment sur scène en concert pour ne pas le faire dans la vie de tous les jours.

Vraie question, est-ce qu'il y a des jours où c'est moins évident d'être en mode rigolo ?
D : Fausse réponse : Non c'est plus difficile d'être en mode décongélation.
S : On va pas se le cacher, de temps en temps, avant de lâcher des blagues, il peut y avoir quelques jours de digestion de l'info. C'est parfois un peu copieux.

L'humour est alors une thérapie ? (et ouais, je reviens pile dans le sujet de l'album ! Ne tentez pas ce genre de pirouette chez vous, c'est un métier !)
D : L'humour est un mode de vie. Le seul valable.
S : Pareil. Sans musique et sans humour, la vie serait une erreur. Ouais, j'ai cite un nihiliste, et alors ?

Sinon, est-ce qu'il y a une interview où on ne vous parle pas d'Ultra Vomit ?
D : On y était presque !
S : Ça reste toujours plus flatteur que si on nous parlait de Tokyo Hotel.

Enormes mercis à Dedo et Schoumsky et aux autres Princesses Leya ainsi qu'à Olivier chez At(h)ome.

■ Oli
Photos : Carlos Olmo

FFF

I SCREAM

(Verycords)

FFF est un groupe qui a façonné mon identité musicale. Free For Fever et son titre phare «Silver groover» ont considérablement marqué mes esprits tandis que FFF, le troisième album, m'a définitivement fait passer du coté lumineux de la fusion (avec le génial Persona non grata des bataves Urban Dance Squad, certainement le groupe qui m'a le plus marqué, scéniquement parlant). J'ai écumé à la fin des années 90 les salles et les festivals pour assister aux concerts de la formation de Barbès, j'ai été membre de leur fanclub et j'ai tenté de jouer dans ma chambre tous les plans de guitares de Yarol. Bref, FFF a été et demeure important pour moi. Et même si le groupe mourrait à petit feu suite à la sortie de Vierge (sans toutefois annoncer officiellement un split), j'ai toujours eu une affection particulière pour le désormais quatuor à tel point qu'il était inconcevable que je rate les retrouvailles scéniques au printemps 2014, en attendant un hypothétique retour discographique qui vient de se réaliser. FFF, Fabuleuse Formation Fantasmatique ? NON. FFF est bien vivant !!

Je suis toujours sceptique à propos des revivals musicaux qui, la plupart du temps, sont souvent bien plus navrants que constructifs. D'autant plus quand ils sont à l'initiative d'un tiers plus ou moins intéressé. Mais tout semblait réuni pour que les quatre FFFantastiques reprennent le chemin des studios pour une bonne raison. Et ils ont bien fait, car dès la première écoute d'I scream, j'ai été saisi de frissons et de bonnes vibrations. Ces sensibilités que seule la musique comme entertainment peut me procurer. Me voici de nouveau parcouru par cette sensation enivrante d'une euphorie incandescente que me procurait il y a presque trente ans déjà la découverte des disques de ces Fantastiques et Fantasques Furieux. FFF est inclassable, même si ses albums ont toujours été orientés. I scream est un disque addictif, dans l'ère du temps, composé de pépites jouissantes et de morceaux imprégnés d'une forte identité. Dès ses premières notes, ses premières mélodies vocales et ses refrains magiques, «Les magazines» envoute autant qu'il rassure : l'alchimie fonctionne toujours. La voix de Marco Prince est aussi charismatique qu'autrefois, les arrangements sont exquis et le disque ne pouvait pas mieux débuter. Alternant chant en français et en anglais, Marco est l'énergie motrice d'une formation qui fait exploser les papilles auditives dans une effusion de sonorités excitantes et étourdissantes. «All right» est langoureux et impétueux à la fois, alors que «Must let you go» et «I'm there» sont aux antipodes dans leurs sonorités mais avec comme dénominateur commun de provoquer le plaisir. Mais tout ceci n'était qu'une mise en bouche pour préparer l'auditeur à la bombe «On devient FFFou», un futur classique funk de la set list en live qui va mettre le feu aux salles et aux festivals.

La deuxième partie du disque sera un enchaînement de titres aboutis et attachants, «Tout ce qu'on FFFait» et l'accoutumant «Won't you» en tête de gondole. Rock, dansant, excitant, fiévreux, ténébreux, lumineux, libre, I scream est un peu tout ça à la fois. Le disque de quatre copains aux louables intentions et aux magiques inspirations. Retour gagnant ? Bien plus que ça : retour renversant.

■ Gui de Champi

THE THIRD PROJECT

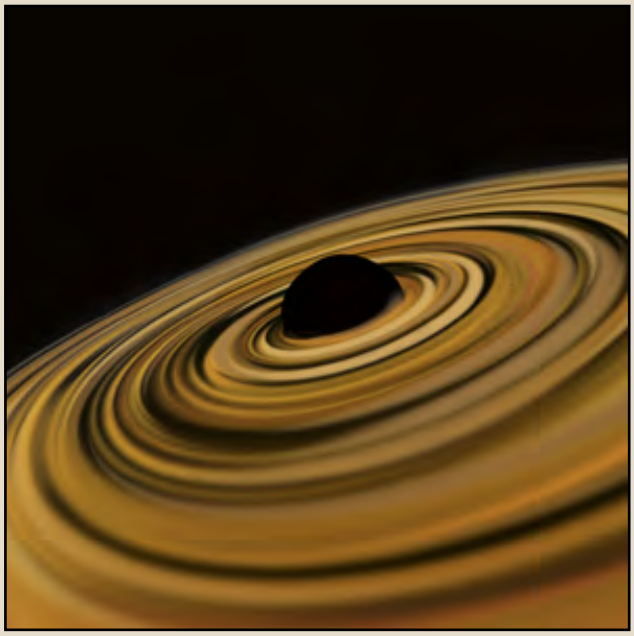
THE RISE AND FALL OF THE NINJA SQUIDS

(Araki Records / Urgence Disk)

Ce n'est pas tous les jours qu'un artiste ou un groupe sort un pack regroupant CD + BD + jeu vidéo. Le plaisir n'est pas dissimulé, c'est tellement rare que c'en est même surprenant. Et ça l'est davantage quand on se surprend à dévorer d'une traite une BD petit format contant une histoire pour geek totalement farfelue et drôle mêlant mission spatiale, pokeboules et ninja poulpes, avec des clins d'œil à Pokémon, Dragon Ball, Barbapapa, aux gitans pas contents, à la 103 RCX et j'en passe. Purée, ça ne nous rajeunit pas tout ça, mais cette histoire est un vrai bordel, comme la musique accompagnant cette lecture. Le groupe qui a conçu tout ça s'appelle The Third Project, un trio de metal d'Annecy, et son projet se nomme The rise and fall of the ninja squids. On ne vous racontera pas l'histoire, si des fois vous souhaitiez vous procurer la bande dessinée au prix de 12 euros. On se contentera juste d'évoquer le contenu sonore de l'album. A noter que le jeu est accessible gratuitement via la page Bandcamp du projet.

On a fait connaissance avec The Third Project en fin d'année dernière avec le clip de «Cassandra», un titre screamo-metal d'excellente facture, groovy et percutant à la fois. On avait hâte de voir la suite. Et elle ne déçoit pas de manière général. L'introductif «Pandemic dishwasher» nous rappelle les riffs à la Will Haven, mais pas que (j'ai cru entendre un peu de Gojira aussi). Assurément, on est en total décalage avec la situation comique de la BD et on flippe déjà à l'idée de reprendre une mornifle comme celle-ci. «Cassandre» qui suit, ne nous ménage pas. Plus les titres se succèdent, plus on sent cet effort du groupe à vouloir varier les ambiances. Excepté pour «The future», sorte de «skit» à message couvert par du bruit, The Third Project sert un «Constant noise» dévoilant la partie la plus mélodique du groupe, tandis que la finale «Teraflop» se laisse tenter par le brutal hardcore et d'autres espièglerie. On arrive au bout du disque en ayant l'intime conviction d'avoir déjà goûté à cette potion de metal «moderne», à un moment ou à un autre, mais sans la surproduction qui déshumanise les groupes en général (oui, on peut faire de la musique extrême avec des PAO comme Heptaedium). Ceci étant dit, et pour faire un petit bilan de ce 6 titres avant de vous quitter, on se sent plus en phase avec les trois premiers morceaux que les trois derniers.

■ Ted



CÉCILE SERAUD

XAOS

(Autoproduction)

Les oreilles, c'est comme les fours, des fois, il faut les nettoyer. On subit des vagues sonores de pubs, de médias, d'agressions verbales, des sirènes, des cris, des insanités, des crissements. Des sons qui nous encrassent les conduits auditifs dans un monde décidément trop bruyant. Trop gras, trop acide, trop lourd, trop fumeux, trop pléthorique. Il est alors des musiques qui nous permettent de laver tout ça, de revenir à une ambiance musicale non pas minimaliste mais plutôt mesurée, non pas réductrice, mais plutôt aérienne. Xaos, deuxième album de Cécile Seraud en est un exemple. Tout au long des 14 titres dont les noms (et la pochette) reflètent cette invitation au voyage : «Errance cosmique», «Le spleen de la comète», «On dit que tu fais danser les étoiles»... A l'instar de son précédent LP, Shoden («ose te déployer» en Japonais) sorti en 2021, la lorientaise Cécile Seraud continue de t'embarquer dans ce Xaos («chaos» en Grec) avec un piano comme guide et des rencontres discrètes ici et là. Une voix, un violoncelle, une guitare, ou quelques plages purement ambient aux bruitages autant organiques que cosmiques. Car ce qu'il faut retenir de ce chaos, c'est que c'est plus un commencement ou une naissance qu'une destruction, un peu comme l'instant qui a suivi le big bang. Au-delà des tensions de notre monde, le piano de Cécile Seraud développe des thèmes mélodiques, romantiques ou mélancoliques. Entre Chopin et Yann Tiersen, une fausse légèreté bienfaitrice, une réelle beauté salutaire.

■ Eric

Photo : Cédric Raylet

MØ-NØ

DEBBIE

(Noa Music)

Écouter Debbie est une sacrée expérience. 6 titres et 21 minutes au programme pour lâcher prise et se laisser porter par la beauté et la volupté de la musique du duo synthé-pop. Lena Woods et Matteo Casati, les deux musiciens à l'origine de cet OVNI musical (et également membres de Nobody's Cult), peuvent être fiers des joyaux composant ce premier EP d'une qualité déconcertante. Mélangeant avec talent et passion la musique pop et des sonorités électroniques, et porté par une voix aussi douce qu'enivrante, MØ-NØ hypnotise celui qui s'aventure à écouter cette succession de chansons entières et captivantes. Jouant avec les ambiances («Quiet») et maltraitant nos émotions («The leak»), on sent dans la musique du duo fusionnel une véritable détermination à vouloir surprendre sans tomber dans un sensationnalisme perturbant. Les amateurs de Morcheeba ou Björk se régaleront en enchaînant les écoutes de Debbie, chacune permettant de déceler une sonorité qui n'aurait pas été perçue lors d'une précédente. MØ-NØ pourrait aisément trouver sa place sur la bande originale d'un James Bond période Daniel Craig («Freedom») ou une série surnaturelle («Debbie»), et on devine aisément l'exigence et la patience qui ont dû être nécessaires pour accoucher un premier disque impeccable. Chaudement recommandé.

■ Gui de Champi

GURL

MAYBE WE'RE NOT KIDS ANYMORE

(Le Cèpe Records)

Si Oasis avait été un peu plus rock, un poil plus garage, Gurl n'aurait pas existé car on aurait crié au scandale devant tant d'imitation. De par son timbre et sa nonchalance, Alexis pourrait passer pour un cousin des Gallagher sans aucun souci. Si l'évocation des titres «Cigarettes & alcohol», «Supersonic» ou «Bring it on down» signifie quelque chose pour toi, tu peux direct aller jeter une oreille sur Maybe we're not kids anymore. Si tu es resté, c'est qu'il t'en faut plus pour te convaincre, pas de souci, le trio a d'autres arguments à faire valoir au travers de ses 6 titres (parce que côté arts plastiques, c'est pas gagné). De la fraîcheur, de l'énergie, une basse qui claque, une guitare qui soigne ses effets, une batterie très chaude, des compositions très vivantes, des idées accrocheuses... et cela sur chacune des compositions, pas question d'en laisser de côté, à part peut-être la dernière piste réservée à un morceau acoustique (guitare/chant) qui ressemble plus à une démo et qui doit être écouté comme un bonus (c'est pour ça que le nom est écrit plus petit). Vivifiantes et d'humeur égale, les cinq «vraies» chansons placent Gurl sur la scène rock-garage avec, en plus, cet accent britannique des années 90 qui devrait plaire à beaucoup...

■ Oli

TARAH WHO?

THE COLLABORATION PROJECT

(M&O Music)

Tarah Who?, ce nom d'artiste choisi par Tarah Carpenter, musicienne française basée à Los Angeles depuis 2006, pour promouvoir son rock, a de quoi faire sourire. Qui n'a jamais prononcé ce «qui ?» ou «quoi ?» après la ou les premières syllabes d'un nom de groupe ou d'artiste imprononçable ou bien que l'on aurait pas bien entendu/retenu ? Ça sent le vécu, et le moins que l'on puisse dire, c'est que peut-être inconsciemment cette multi-instrumentiste a associé à son prénom l'un des plus grands groupes de rock de l'histoire. Et pourtant, depuis son arrivée aux US, Tarah, qui écrit et compose seule au sein de son projet musical, n'a que peu ou pas de point commun avec les Who. Si ce n'est l'énergie propre au rock. Tarah Who? est plutôt sensible à celui de son adolescence, les années 1990. Elle puise essentiellement son essence auprès du courant grunge, du rock alternatif et des restes de punk encore présents à cette époque. Le résultat fourni sur son dernier album donne un mélange varié appétissant et quelques fois «heavy», pour donner du corps à la bestiole.

Après deux albums (Little out there en 2014 et Supposedly, a man en 2021), Tarah Who? poursuit sa belle aventure avec, cette fois-ci, The collaboration projet. Comme son nom l'indique, ce disque est une fête collaborative et de partages au sein de laquelle Tarah a invité un nombre conséquent d'amis (on y compte Laura Chevalier (Puss In Boots, Bye Bye Candy, Belair Polo Club...), les Espagnols de Faul, Carissa Johnson de Swivel, Dry Can, Angie Joseph, Yur Mum ou encore Leslie Roberts). Produit par Jason Orme (Alanis Morissette) et Norm Block (L7), ce troisième album est curieusement autobiographique, des histoires de vie de musiciens notamment, que Tarah doit probablement avoir en commun avec ses camarades de jeu. À commencer par la seule chanson du disque en langue française, «R.A.D.I.O.», critiquant les quotas radio, le marketing de la musique et la place du rock et de ses petits groupes en France. Musicalement, ce n'est pas le titre qu'on retient en premier lieu. On se laisse davantage séduire par le grunge-punk de «Yay or nay» et son côté riot grrl à la L7 ou Veruca Salt, par la mélodieuse et entrainante «Canary song» ou encore la solide et nerveuse «Fresh meat rockstars». The collaboration project propose globalement de bons titres, un peu téléphonés par moments avec des impressions de «déjà-vu», mais peu importe, Tarah a tout l'arsenal en main pour soulever des foules en concert, car ce disque est définitivement taillé pour la scène.

■ Ted

LANE

WHERE THINGS WERE

(Twenty Something)

J'ai repoussé au maximum l'échéance de l'écriture de cet article consacré à Where things were, sorte d'album posthume de LANE. Oui, LANE, cette formation vue à l'origine comme un supergroupe (deux Daria et deux Thugs) mais qui s'est révélée être un quintet imposant, assez rapidement d'ailleurs, sa propre identité. Un rouleau compresseur avide de mélodies, de puissance et d'expériences sonores en tout genre. Oui, j'ai repoussé au maximum la rédaction de cette chronique. Les mauvaises langues (et mon rédacteur en chef) diront que je me complais à rendre mes papiers au dernier moment. Bon, c'est pas exactement vrai, mais pas tout à fait faux. Mais pour Where things were, c'est surtout que je savais pertinemment qu'au moment de rédiger ces lignes, l'impression de rendre un dernier hommage funeste à ce groupe qui m'aura profondément marqué me serait insupportable. Putain, que c'est dur.

Bizarrement, je n'ai pas eu l'occasion de voir la formation angevine en concert, et je le regrette amèrement. Je me console donc en écoutant (et réécoutant encore et encore) les disques du groupe, et notamment ce petit dernier qui est en fait l'accouchement dans le local de répèt des pré prod du futur troisième album. Alors, plutôt que de jeter ces 10 compositions aux oubliettes, le groupe, épaulé par leur fidèle label d'origine Twenty Something, a choisi de publier Where things were pour laisser une dernière trace pour les nostalgiques (et les amoureux) du quintet.

C'est d'autant plus rageant que les dix plages de Where things were sont d'une qualité irréprochable. Rien que ça. Enregistré et mixé par Camille Belin, puis masterisé par Dan Coutant à New York, ce petit bijou réitère la formule magique concoctée avec passion dans les précédents exploits discographiques : des mélodies à foison, une voix qui fait frissonner, des guitares affutées et une solide rythmique comme base solide de toutes ces réjouissances. Les tubes se succèdent et les refrains se greffent dans un coin de nos têtes, alors que mon morceau préféré de ce disque se révèle être ce formidable instrumental qu'est «Charlie Brown», véritable déflagration noise aux mélodies imparables. Rien n'est à jeter, tout est à apprécier à sa juste valeur avec, cerise sur le gâteau, des versions brutes et sans concession d'une série de tubes en puissance. L'alchimie entre les cinq musiciens est parfaite et même si l'aventure est terminée, LANE restera, et pour longtemps, une référence majeure de la scène rock indé en France.

Et maintenant ? Les frangins Belin remettent prochainement le couvert avec Do Not Machine et Daria, Félix est embarqué dans l'aventure Fragile, et les frères Sourice s'apprêtent peut-être à faire vivre de nouveaux projets musicaux. À la bonne heure. La vie continue, mais rien ne m'empêchera d'avoir les larmes aux yeux quand je lancerai «Sunday night» ou «Elliot bay» sur la platine. Oui, ce n'est que du rock, mais quand même. Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous, messieurs.

■ Gui de Champi

DARKEN

WELCOME TO THE LIGHT

(Autoproduction)

Welcome to the light est le premier album de Darken, formé à la fin des années...1980 ! Auteur de deux démos, le groupe de heavy metal originaire de Laval s'est séparé aux alentours de 1990 et s'est reformé trente piges plus tard autour des membres originaires Lorenzo et Phillos aux guitares et Stephann au chant. Pas vraiment commun, cette histoire ! Désormais accompagné d'une nouvelle section rythmique (dont Liam à la batterie, qui n'est autre que le fils de Lorenzo), Darken a remis des munitions neuves dans sa cartouchière pour délivrer un disque aux sonorités modernes en faisant évoluer.

Pratiquant une musique qu'on pourrait situer entre le metal progressif et le metal alternatif, Darken (qu'un grand nombre de festivaliers du prochain Hellfest auront le plaisir de découvrir sur la Mainstage 1 en ouverture de la journée du samedi) est une chouette découverte, et Welcome to the light un disque abouti. Bien que les ambiances sombres et métalliques soient prédominantes tout au long de l'album («Don't blame me» ouvrant avec détermination les hostilités, «Near death experience») Darken ne se cantonne à un style prédéfini et le son massif de ce premier album permet à la formation de Mayenne de performer quand il s'agit de proposer des titres rock aussi mélodiques que puissants («The cloud in my sky») et de balancer des refrains accrocheurs et entêtants (le génial «The end of time»). Le chant mélodique de Stephann est convaincant (les effets de delay sont efficacement utilisés), et la maîtrise technique des musiciens est mise en valeur par une production dynamique et moderne. Difficile de rester insensible devant une telle efficacité et même si les morceaux dépassent presque tous les 4 minutes, jamais l'auditeur que je suis n'a eu l'impression d'un quelconque remplissage ou de longueurs superflues. Bien au contraire, Darken propose un enchainement de frappes chirurgicales qui font mouche à tous les coups.

Pour un premier album, et même si les musiciens ont de la bouteille, on peut dire que le résultat est aussi bluffant que réussi. Et si les prestations scéniques suivent la qualité de ce disque, on risque d'être bien !

■ Gui de Champi

OLIVER SIM

HIDEOUS BASTARD

(Young)

Nous nous souvenons tous de notre première rencontre avec The XX. De ce son à la fois simple mais touchant, un brin nostalgique mais tellement moderne, tellement à part. La pause / fin de The XX a entrainé les trois membres à partir en solo. Olivier Sim est le dernier à sauter le pas et même si son compère Jamie XX n'est jamais loin, ici à la production, nous ne nous attendions pas à ce qu'il convoque Jimmy Somerville sur le premier single qui ouvre l'album. Les thèmes abordés sont très introspectifs notamment sur l'évocation de sa séropositivité. Les chansons déroulent le fil rouge du «bâtard hideux» et les paroles ne font pas dans la légèreté. Heureusement on retrouve musicalement ce qui rendait plus léger le répertoire de The XX. Après l'album de Jamie XX et celui de Romy, celui d'Oliver Sim est certainement celui qui se rapproche le plus de l'univers des XX, ce qui fait que sa sortie est la meilleure chose qui pouvait arriver en attendant une reformation de The XX.

■ JC

UBERFLUSSIG

LOVE, PEACE AND PLEASURE

(Röhlinghausen Records)

Überflüssig est tout sauf superflu. Les habitués de la langue de Goethe apprécieront la réf. N'empêche que c'est vrai : le duo, tout droit venu d'Allemagne (sans blague ???) et actif depuis 1996, est un groupe «couteau suisse», aussi à l'aise avec le punk pop que les folk songs, sans jamais dévier d'un iota de son amour pour le punk rock. C'est parfaitement illustré avec Love, peace and pleasure, nouvel EP cinq titres qui brasse assez large. Tiré à 500 exemplaires (mais dispo en ligne un peu partout), Love, peace and pleasure, intégralement chanté en anglais, est un disque brut et attachant. Sans artifice et sonnant délibérément un peu old school, les cinq chansons font mouche à tous les coups. Passé le rétro «On the way» sentant à plein nez le post punk, les bombes punk rock (le Groovie Ghoulies «Halleluja»..., l'acidulé «Boring Room» avec son solo probablement joué à un doigt) croisent le chemin de «Go for a walk», magnifique ballade de plus de sept minutes, et clairement, ça le fait ! S'autodéfinissant groupe TrashPop-Punkrock, et arrivé au sein de notre rédac' un peu par hasard, Überflüssig est une chouette découverte qui mérite de se plonger dans son épaisse discographie. Tu me connais, je ne vais pas m'en priver !

■ Gui de Champi

BOTTLEKIDS

QUAND CE VALEUREUX FRA (BURNING HEADS/THE ETERNAL YOUTH/RAVI) NOUS A APPRIS QU'IL ÉTAIT EN TRAIN DE MONTER UNE PETITE TOURNÉE AVEC BOTTLEKIDS, L'UN DE NOS PLUS BEAUX TUYAUX, NOTRE SANG N'A FAIT QU'UN TOUR. ET QUAND LES PLANÈTES SE SONT ALIGNÉES ET LA TEAM HUGUI(GUI) AU GRAND COMPLET A PU RENCONTRER LE GROUPE À TOURS, UNE INTERVIEW CROISÉE ÉTAIT INDISPENSABLE. ENTRETIEN DANS LES LOGES DU BATEAU IVRE AVEC JOE (GUITARE/CHANT) ET FRA.

Pas besoin de présenter Fra et les Burning Heads dont on parle souvent ici, mais tu peux nous en dire davantage sur Bottlekids ?
Joe : Bien sûr. On est tous les trois des amis à la base. On allait dans les mêmes endroits, les mêmes concerts, les mêmes bars et j'avais déjà un groupe avec Johny le bassiste il y a très longtemps de ça. On a démarré Bottlekids en 2017, avec l'idée de passer du bon temps ensemble, faire quelques reprises des chansons qu'on aimait. Puis on a commencé à composer, fait quelques concerts, et c'est ainsi que tout a commencé. Alors qu'au départ, ça n'allait pas plus loin que de se retrouver en répét les mardis.

Comment s'est faite la connexion Bottlekids/ Burning Heads ?
Fra : J'ai découvert Bottlekids via un post sur le groupe Facebook Ceux qui aiment le punk mélodique. Quelqu'un avait mis le lien du EP Nowt et ça m'a plu direct. J'ai alors tout de suite écrit à Joe et on a commencé à correspondre.
Joe : Par Facebook, tout simplement. J'étais là : « Wow, il y a le chanteur de Burning Heads qui aime ce qu'on fait ! » J'ai grandi en écoutant du punk-rock, notamment via les compilations Punk-O-Rama d'Epitaph et il y avait un morceau des Burning sur l'une d'entre elles. L'idée de tourner ensemble a été évoquée plusieurs fois mais ce n'était pas forcément évident à mettre en œuvre et on a finalement réussi. Je leur suis vraiment reconnaissant pour cette superbe opportunité. Ils ont été au top du début à la fin !

Un échange de dates est-il prévu ?
Joe : On aimerait bien, oui. Pour autant, après l'expérience de ces quelques dates en France, il faut avouer que les conditions au Royaume-Uni sont vraiment moins bonnes. D'autant

qu'on n'a pas la stature et les connexions des gars ici. Il n'y a pas beaucoup d'endroits où jouer au Pays de Galles mais on est prêt à aller n'importe où avec les Burning Heads. (rires)

Tu connaissais d'autres groupes français ?
Joe : Pas vraiment, non... à part Guerilla Poubelle, et un groupe de ska dont je ne me rappelle plus le nom (NDLR : PO BOX ?).
De mon côté, j'ai des noms de groupes irlandais, écossais qui me viennent mais pas de groupes gallois, tu peux nous éclairer ?
Joe : On ne peut pas dire qu'il y ait une grosse scène punk-rock au Pays de Galles, il n'y a pas beaucoup de salles et peu de groupes y passent, à part éventuellement à Cardiff mais on a eu Stereophonics, et surtout Tom Jones. C'est le putain de roi chez nous ! (rires)
Fra : Si on parle de roi, alors il ne faut pas oublier Ryan Giggs.
Joe : C'est un footballeur mais d'un point de vue musical, il est possible qu'il ait joué de l'harmonica. (rires).

En parlant de sport, il y avait un match de rugby entre le Pays de Galles et l'Argentine aujourd'hui...
Joe : Oui et on a perdu, mais c'était assez prévisible. C'est un phénomène important le rugby chez nous, les gens sont tous très passionnés mais très humbles également car on perd souvent. Après, personnellement, je ne suis pas vraiment intéressé par tout ça. Johny, notre bassiste, en revanche, est complètement fou de foot.
C'est vrai qu'il portait un tee-shirt Sankt Pauli sur scène.. (NDLR : club mondialement connu pour ses supporters antifa)
Joe : Il l'a acheté lors d'une tournée en Allemagne. On a visité leur stade à Hambourg et il était comme un gamin.

Vous avez sorti deux EPs pour l'instant avec Bottlekids, un album est dans les tuyaux ? Et qu'en est-il de la suite des aventures discographiques des Burning Heads ?
Joe : Oui, c'est le plan, et la suite logique. Là on s'est concentré sur cette mini tournée en France, puis on a un dernier concert chez nous et alors, on se consacrera pleinement à ce premier album.
Fra : De notre côté, on rentre en studio en janvier/février pour enregistrer un nouvel album, le premier avec ce line-up et l'arrivée de Dudu à la guitare.

Fra, tu n'arrêtes jamais et viens de sortir un nouveau disque avec ton autre groupe, The Eternal Youth, tu peux nous en toucher deux mots ?
Fra : Il s'appelle Iguaseau et c'est donc un split quatre titres avec le groupe Tendresse, qui sont comme nous sur TFT Label. L'idée à la base était de reprendre un morceau de l'autre, puis au choix faire une autre reprise ou un morceau inédit. À mon initiative, car c'est un groupe que j'aime beaucoup, qui me fait même parfois pleurer tellement c'est beau et puissant, on a repris «In shreds» de The Chameleons de Manchester.

Joe, toute votre communication sur les réseaux est en lettres majuscules. Vous êtes les Poésie Zéro gallois ? (NDLR : groupe Nantais présent à la soirée à Tours et utilisant le même procédé, les insultes en plus)
Joe : Pour être honnête, je ne sais plus pourquoi j'ai commencé comme ça au début, et maintenant il n'est plus possible de changer. (rires) La plupart des posts n'étaient que des trucs assez stupides. On ne se prenait vraiment pas au sérieux et ça n'a pas changé.

Malgré tout, vous avez signé sur un label punk rock européen assez prestigieux (SBÄM Records en Autriche) !
Joe : C'est vrai. Le premier EP a d'abord été réalisé complètement en auto-production. On a tout payé nous-mêmes et un ami m'a dit : « Tu devrais l'envoyer à SBÄM ». On n'avait pas vraiment cherché à démarcher des labels car on faisait ce groupe sans prétention, juste pour le fun et ce sont les seuls à qui on a envoyé le disque. Ils l'ont aimé et ont voulu nous aider ! Après, ça reste du DIY, comme une sorte d'amitié virtuelle. Ils pressent les vinyles, nous envoient quelques copies et font tourner notre nom et notre musique dans leurs réseaux promos, mais on est loin de l'argent et de la coke. (rires)

Fra, les Burning ont une distribution et des labels européens ou vous n'êtes que chez Kicking Records ?

Fra : Non, on a en effet des labels et un support en Espagne, Italie et Allemagne, ce qui nous permet de tourner plus facilement là-bas, trouver des dates. On a joué en Espagne en mars, l'Allemagne c'est prévu pour novembre et l'Italie l'année prochaine.

Joe, en concert, on ne retrouve pas les chœurs et les «wow-ohs» qu'il y a sur disque, il a fallu que la team HuGui(Gui) et Fra s'en chargent ce soir. C'est dommage, ça manque...
Joe : Ne m'en parle pas, c'est un sujet de discorde avec les gars du groupe. Sur disque, je fais toutes les parties chant et je n'arrête pas de leur dire : « Prenez un microphone et chantez dedans en concert », mais ils sont trop timides, pas assez confiants pour cela. Le point positif de cette tournée c'est que Ben, le batteur, après avoir vu les Burning Heads, leurs différentes harmonies dans le chant et l'intensité que ça procure en live, ainsi que votre ferveur et vos chœurs pendant notre set, a enfin décidé de s'y mettre. Merci les gars, vous avez été géniaux ! C'était très sincèrement mon moment préféré du concert ! Et je sais que si Ben commence à travailler dessus, Johny va le rejoindre.

En France il y a ce statut particulier d'intermittent du spectacle, qui est complexe, parfois précaire mais qui bénéficie aux musiciens de Burning Heads. Comment vois-tu cela du Pays de Galles ?
Joe : J'en ai entendu parler en effet, ça semble intéressant d'avoir ce support de la part de l'État mais je n'en connais pas tous les tenants et aboutissants, les différentes contraintes. Après c'est clair que ce serait super d'avoir la même aide chez nous car l'argent n'est pas toujours facile à trouver dans le punk-rock. Je pourrais te donner une réponse plus précise si j'avais toutes les infos...
Fra : Les autresBurning sont intermittents mais ce n'est pas encore mon cas. J'y travaille mais le statut est compliqué à obtenir, il faut pour ça un certain nombre de cachets et les seules prestations d'artistes ne suffisent pas. Je suis une sorte de prof, et combiner un travail qu'on va qualifier de plus «classique» et la vie sur la route n'est pas des plus évident. Mes camarades complètent eux les concerts avec des cachets de techniciens.

Et vous Bottlekids, comment payez-vous votre loyer ? Quels sont vos jobs en dehors de la musique ?
Joe : On travaille tous à plein temps pour vivre. Je fais de la production vidéo, Johny est travailleur social pour jeunes adultes défavorisés et Ben est un ébéniste/charpentier très talentueux. Si tu as besoin d'une cuisine, c'est ton homme !

Bottlekids a été le bon tuyau de Gui «Mushroom» dans notre rubrique HuGui(Gui) (grâce à Fra), vous avez d'autres bons tuyaux à nous faire partager ? Des découvertes récentes ou groupes que vous écoutez régulièrement qu'on ne connaîtrait pas ?
Joe : Oui, bien sûr. Alors, je ne les mentionne pas seulement car ils sont hyper sympas mais je vous recommande nos amis gallois de King's Alias, qui font une sorte de ska mais c'est plus riche que cela, un peu offbeat... Il y a aussi dans un registre plus punk rock, Bruce Control, ou Incisions. Ces groupes viennent du Nord de l'Angleterre, une scène qui est bien active en ce moment.
Fra : Gui de Champi en a déjà parlé mais je n'ai pas arrêté d'écouter Schedule 1 dernièrement, et aussi Home Front, deux groupes en provenance du Canada. Sinon, en Angleterre, tu as Aerial Salad qui propose un mix étonnant et vraiment intéressant de britpop/rock indé des 90's, avec des passages limite ska voire hip-hop au niveau du phrasé. J'aime aussi beaucoup le dernier album de Grade 2, que Tomoï passe parfois dans le camion.

Tiens, en parlant de rock UK et des 90's, j'ai été surpris du choix de reprise dans votre set, les Bottlekids. Je ne m'y attendais pas du tout, je savais que je connaissais et j'ai cherché pendant tout le morceau et fini par trouver (Alzheimer c'est pas encore pour tout de suite).
Joe : Bravo, tu es très fort car on ne l'annonce pas comme telle, et on fait même comme si c'était une de nos chansons. (rires) On joue donc «Mental blocks» de 3 Colours Red depuis plusieurs mois car Pure, d'où est tirée cette reprise, est un album que j'adore, que j'ai énor-

mément écouté à sa sortie en 1997. Ils ont été très populaires à l'époque au Royaume-Uni, tout en gardant cette énergie vraiment punk. J'ai l'impression qu'ils sont peu à peu tombés dans l'oubli, même s'il y a toujours quelqu'un à la fin des concerts qui vient me voir pour me dire qu'il adore cette chanson.

Joe, tu as dû avoir une enfance particulière du fait de ton père, Cavan, leader de Crazy Cavan And The Rhythm Rockers, un des groupes de rock les plus légendaires du Pays de Galles dans les années 70-80.
Joe : Complètement ! Quand j'étais enfant, c'était mon groupe préféré et ça l'est toujours. Il a influencé mes goûts et choix musicaux à 100%. Son groupe était là dès le début des 70's, ils ont joué avec The Clash, The Specials... avec tout le monde en fait et ils ont eu leur part dans l'histoire du punk/rockabilly ! Gamin, je n'avais pas vraiment de jouets, juste une petite guitare et devant la glace, je me prenais pour Elvis. (rires)

En parlant de ça, ça ne m'avait pas sauté aux yeux car je ne suis pas musicien mais Fra m'a fait remarquer que tu jouais avec les cordes à l'envers...
Fra : Comme il est gaucher, je pense qu'il a appris à jouer avec une guitare pour droitier, plus facile à trouver, simplement en la retournant. Du coup les cordes graves se retrouvent en bas et les plus aigües en haut.
Joe : C'est exactement ça ! Et c'est venu de mon père qui avait toujours une logique à toute épreuve. Il me disait que je serais sûrement amené à emprunter à plusieurs occasions une guitare à quelqu'un pour jouer, et qu'il y avait très peu de chance que ce soit une guitare pour gaucher. Il fallait donc que je sache jouer avec une guitare pour droitier et j'ai appris à jouer sur la sienne. Je l'ai toujours chez moi, elle sent le cigare et il y a même du sang, de la transpiration dessus mais sentimentalement, il n'est pas question de la nettoyer.

On arrive à la fin, quels souvenirs vas-tu garder de cette tournée ?
Joe : Notre expérience est sûrement biaisée mais c'est infiniment plus cool de tourner en France qu'au Royaume-Uni. On ne pouvait espérer meilleurs compagnons de route que les Burning Heads, qui ont été d'une gentillesse, d'une disponibilité, d'une aide à toute épreuve, en plus de leurs solides prestations scéniques. La nourriture et la bière ici sont juste incroyables ! Chez nous, quand on fait un concert, on a un pack de mauvaise lager et on est contents quand c'est accompagné d'un banal sandwich. Ici, il y a des gens qui préparent des plats délicieux, on se met à table tous ensemble avec les gens de l'orga, les bénévoles qui font ça par amour de la musique... C'est hyper inspirant mais on sait aussi qu'on a été très chanceux.
Fra : C'est vrai qu'hier à Périgueux, avec l'asso Some Produkt, c'était assez exceptionnel. J'ai booké cette tournée, j'ai vraiment choisi minutieusement les endroits et les gens qui allaient nous accueillir. Ce n'est pas tout le temps comme ça.
Fra, j'imagine que tu es plus que satisfait, toi aussi, de la façon dont ça s'est déroulé.
Fra : C'est clair ! Comme je le disais, la première fois que j'ai écouté Bottlekids, j'ai su qu'on se croiserait et que pour ça il fallait que je me bouge. Je ne savais pas quand, ni comment mais il fallait que ça se fasse et cette tournée, l'aventure humaine avec ces gars dans le camion, entre les concerts, ça va au-delà de mes espérances. On est quel jour aujourd'hui, le samedi 14 octobre ? Et bien, pour moi, c'est Noël et c'est mon cadeau de l'année !

Un dernier mot ?
Fra : Merci HuGui(Gui) the good tips !
Joe : Merci beaucoup pour le soutien, le précédent article et cette interview, ça fait vraiment plaisir !

Merci Joe Bottlekids et Fra Burning Heads, Brice et l'asso Goat Cheese de Tours pour l'accueil et Francis Blot pour les photos.

■ HuGuiGui

Photos en couleur : Francis Blot
Photo Noir et Blanc : Gui de Champi

BOTTLEKIDS
SNUFF

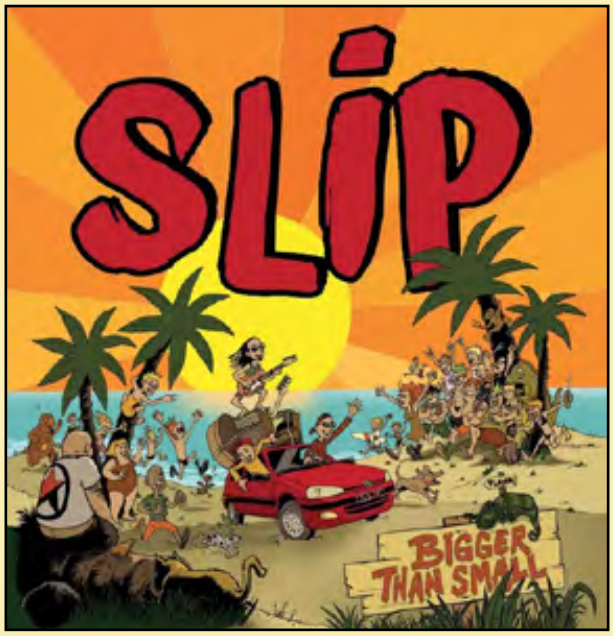
CAFARD PALACE

MAUVAISE TROUPE

(Inouïe Distribution)

Franchement ? Je n'étais pas prêt. Mais alors, vraiment pas prêt. Quand «Tentacule acide», première plage de Mauvaise troupe par Cafard Palace, a résonné dans mon casque, j'ai pris une méchante claque. Il faut dire que le garage punk, ça laisse forcément des traces. Chantés (avec classe !) en français mais indubitablement influencés par la musique anglaise et américaine, les six titres de ce second EP mélangent le chaud, le très chaud et le très très très chaud. Instinctif, explosif et sans concession, Mauvaise troupe est un recueil de chansons allumées aux paroles loufoques («Parasite», «Tentacule acide»), alternant sans prévenir fulgurances pop («Squelettes»), riffs pachydermiques («Demain») et guitares baveuses, et sentant bon le garage («Chaîne»). Je recherche encore le fil conducteur, mais en fait, on s'en fout, non ? Le duo n'en fait qu'à sa tête, jouant selon ses instincts primaires et n'ayant de toute façon aucun compte à rendre à personne. Il ne manquerait plus que ça, d'ailleurs. En définitive, Cafard Palace démontre en six plages diverses et variées que la liberté, c'est sacré. De toute façon, comme dirait le grand Mick, c'est seulement du rock'n'roll, mais j'aime ça. Et toi aussi, j'en suis sûr.

■ Gui de Champi



SLIP

BIGGER THAN SMALL

(Blackstars Prod)

Si je n'avais pas vu leur bonne prestation en première partie de Grade 2 cette année à La Pêche, j'aurais sûrement été moins enclin à récupérer ce digipak des mains de Nico, le guitariste/chanteur, à la JIMI. Franchement, appeler son groupe Slip quand on a dépassé la vingtaine, perso, ça ne me viendrait pas à l'idée. Bref. J'étais néanmoins dans de bonnes dispositions quand j'ai mis le CD dans ma platine et je dois avouer avoir été encore plus agréablement surpris qu'en live. Il faut dire que non seulement les Franciliens jouent du punk-rock californien, mais du millésimé 92-97. Pas plus, pas moins. Difficile d'évoquer ce Bigger than small sans faire référence à Blink-182 (circa Cheshire cat et Dude ranch), un peu, et NOFX, beaucoup (de White trash, two heebs and a bean à Heavy petting zoo en passant par Punk in drublic). Vraiment, c'est flagrant. De la production, aux riffs, lignes de basse, chant/phrasé, la touche des Caraïbes avec le clavier de Jim Murple Memorial et... ça fonctionne de ouf' ! Tout du moins sur la première partie du disque. J'accroche un peu moins à la fin (reprise des Beatles comprise) mais ça n'est pas déplaisant. Le début en revanche me fait l'effet d'une véritable madeleine de Proust et me renvoie à ma chambre d'ado dévorant les Punk Rawk Mag.

■ Guillaume Circus

GOAT CHEESE

SAMPLER 2023

(Goat Cheese)

Ce petit sampler CD à pochette cartonnée peut paraître insignifiant de prime abord, mais quand on le retourne et qu'on découvre l'imposante liste de groupes au verso, il force le respect. Et permet de mettre en lumière l'asso Goat Cheese, qui en plus de douze ans, a contribué à mettre la ville de Tours sur l'échiquier punk-rock hexagonal, et même davantage car je dénombre 17 groupes étrangers sur les 26 qu'on retrouve sur le CD. Tout ceci pour la seule année 2023 et il en manque car les Bottlekids, présents lors du concert sold out où j'ai récupéré ce sampler, ne sont pas dans le track-listing. Ils auraient pourtant trouvé une place de choix aux côtés des Anglais de Bad Nerves et leur tube punk/power-pop/garage «Can't be mine», de leurs comparses Goo et Aerial Salad dont on reparlera prochainement dans ces pages, des Espagnols Yawners, des Suédois Rotten Mind, des Québécois Vulgaires Machins, de l'Américaine Emma Ruth Rundle, ou plus près de chez nous les Burning Heads, Not Scientists, Fragile… Bref, tous ces bons groupes ont joué à Tours grâce à Brice (meneur des troupes) et la bande de bénévoles qu'il a drainés, motivés au cours de toutes ces années et pour avoir assisté à certaines, c'était toujours des soirées réussies, revigorantes, donnant presque envie de déménager. Bravo, merci et vivement la prochaine ! En plus c'est meilleur pour la santé que le lait de vache…

■ Guillaume Circus

LES LUNATIQUES

ORANGE FLOTTANT

(Disques Dure Vie)

Je vais tout de suite aller à l'essentiel : Orange flottant, premier LP des Lunatiques, succédant à une flopée d'EPs, est un grand disque. Pas au sens propre du terme, même si le groupe québécois m'a fait passer un vinyle en guise d'exemplaire promo (et donc de plus grande taille qu'un CD). Non non, je parle vraiment du contenu. L'univers décalé et imprévisible du quintet a rendu ma première écoute vraiment excitante, et les suivantes ont été une succession de moments incroyables. Ouais, carrément.

Il faut dire que Les Lunatiques explorent, majoritairement dans la langue de Robert Charlebois, divers univers tellement aux antipodes que chaque interaction fait mouche. Passer de la musique pop 60's («Marie dans le coma») aux riffs à la Black Sabbath («Popcorn psychédélique») en revisitant le bluegrass («These boots aren't made for playing drums») et le disco funk («Faire danser les morts» que n'aurait pas renié Prince) et le post punk, c'est déjà compliqué à imaginer. Alors exécuter (à la perfection soit dit en passant) ces différents styles au sein d'un même disque, je dis carrément bravo. Ça part dans tous les sens (et donc dans tous les styles) avec une aisance presque insolente mais ça fait mouche à chaque fois. Les touches lo fi/psyché et les compositions entraînantes et abouties rendent ce disque aussi planant que jubilatoire. Et si Les Lunatiques étaient les Beatles, Orange flottant serait leur Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band. Bah oui, qu'est-ce que tu crois ? Il n'y a qu'à écouter l'intro de «Nous sommes de la drogue» pour s'y croire un petit peu.

J'ai naturellement une préférence pour les morceaux plus pêchus (le garage punk «Kick of Laurie Foster», «Popcorn psychédélique» avec une séance de tapping !) et les chansons à guitares en général («Oh no», «Le démon») mais j'ai pris un véritable plaisir à taper du pied (et à chanter à tue-tête !) sur les titres disco/rétro/rigolo («Toujours les mêmes faces», le Depeche Modien «Cyber séduction»). Un peu de folie dans un monde déjà bien déglingo ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas ?

■ Gui de Champi

OPIUM DU PEUPLE

LA MALÉDICTION DE LA BLACK BURNE

(PetunKeibRekords)

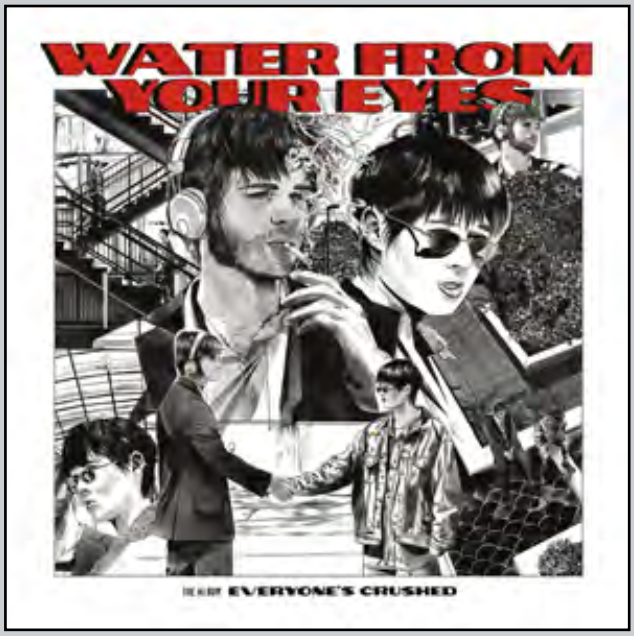
La première fois que j'ai entendu parler de Opium du peuple («sans le putain de L'» dixit Machine batteur du groupe) c'était lors d'un concert, quelques jours avant la fin du monde et le confinement avec Darcy au Rackam. Et je me souviens avoir dit à mon binôme, «si ce n'est pas bien on se casse». Et on est resté et on y revient tant il est impossible de cantonner ces troubadours à un simple groupe de reprises version punk-rock de chansons de variété française.

Malgré plus de 17 ans aux compteurs (bientôt la majorité et l'âge de raison ?) la vraie drogue qui endort le peuple c'est toujours la variété... ce qui ne les empêche pas de jouer à la fête de l'Humanité ou sur la Warzone du Hellfest. Alors qu'attendre de ce nouvel opus ? Ed que certains parmi les rédacteurs du W-Fenec adulent pour ses formations plus sérieuses (UMFM ou Not scientists) apporte un nouvel élan à la guitare (même si les chanteuses Opiumettes doivent lui mettre des roustes de temps à autres) et c'est presque un album de mash-up qui nous est proposé ici. Rencontre du 4ème type entre un Sabotage des Beasties Boys et un medley par les opiumettes de NTM par exemple.

Mais revenons au premier titre, «Santiano» qui commence par des bruits de mouettes et une section rythmique frénétique. Nous montons sur le pont de la Black Burne, nous sentons les embruns et nous voguons avec le septet sans savoir si nous ferons une transat ou du simple cabotage et sans savoir si ce sont réellement des embruns ou des chiures de mouettes qui nous fouettent le visage. Ce qui met tout le monde d'accord, ce sont les références prises qui en dessous des 4 grammes dans le sang feraient fuir la moitié de nos lecteurs. Ici NTM, Brassens, Cabrel, Piaf, Gainsbourg, Village People, Henri Salvador ou encore Jeanne Moreau se transforment en autant de raisons de headbanger et de pogoter gentiment avec son voisin ou comment une intro de Motorhead peut sublimer «La mauvaise réputation». Vous me direz où est le talent, ce ne sont que des reprises ? Le talent est dans l'interprétation. Reprendre du Françoise Hardy sur une mélodie de The Offspring c'est un peu osé mais tout ce qui est improbable paraît brillant avec Opium. Slobodan le fondateur du groupe n'y est pas étranger, son grain de voix chaud sait se faire salace quand il le faut pour aller chercher l'auditeur. Un vrai tour de force tant les originales ne s'y prêtent pas. Que dire également de ce «Tourbillon de la vie» en mode Toy Dolls ? Une belle trouvaille qui dépoussière le titre original. Il y a un gimmick une sorte de comique de répétition chez Opium du peuple qui est de reprendre le «Rock collection» de Voulzy mais en mode actuel et vraiment rock : ici Breeders, Pink ou encore Blondie pour le bonheur de tous. Opium du peuple nous rend addict. Leur écosystème c'est vraiment le live mais ils arrivent sur cet album à nous donner envie de l'écouter dans notre salon, notre voiture ou même de pourrir son ado avec ses copines qui reprennent à tue-tête un «Santiano» complètement dévoyé.

Il est difficile de ne pas aimer ce groupe qui marque ici la fin d'année 2023 avec un album très inspiré et on ne cherche finalement pas à savoir si c'étaient ou non des embruns...

■ JC



WATER FROM YOUR EYES

EVERYONE'S CRUSHED

(Matador Records)

Water From Your Eyes, duo indie-pop electro de Brooklyn formé par Nate Amos et Rachel Brown, enchaîne les sorties de disques depuis 2016. En 2023, ils nous font même l'honneur d'en délivrer deux. En effet, en mai dernier, Everyone's crushed, leur cinquième album inaugurant leur signature chez Matador, venait déboussoler les oreilles des fans de musique indé, tandis qu'à la mi-novembre c'est Crushed by everyone, une version remixée de ce dernier, qui pointait le bout de son nez, notamment sur les plateformes de streaming. Ces successions d'œuvres montrent à quel point le duo ne peut se reposer sur ses lauriers et a de brillantes intentions qu'on vous invite à découvrir avec la plus grande force.

On ne va pas se mentir, Everyone's crushed est un album déroutant et passionnant. Son aspect brut, abstrait, défricheur et singulier, absurde même, tout en étant attirant et désinvolte, nous a séduits quasi d'emblée. Un peu comme dans un album de Deerhoof, auquel le bruissement des guitares tranchantes (mais pas que) nous fait penser tout particulièrement, on ne maîtrise pas toujours ce qui va suivre. Water From Your Eyes compose une musique errante, aventureuse (certains lâcheront le terme «expérimental»), tout en gardant un format pop relativement accessible grâce à un pouvoir de séduction basé majoritairement sur des mélodies accrocheuses. Hormis «14», où le duo tente de prendre une posture neurasthénique dans laquelle la voix déchirante de Rachel se pose sur une boucle orchestrale un peu trop longue, Water From Your Eyes cherche souvent à surprendre grâce à des titres qui paraissent complètement désynchronisés par les éléments qui les composent, comme l'excellente chanson éponyme, qui reste l'une des plus grandes réussites de cet album.

Toujours en mouvement, la musique des Américains ne faiblit jamais car l'équilibre réfléchi entre les différentes ambiances des morceaux permet de ne jamais s'ennuyer. Le duo est capable de balancer des compos aux rythmiques méga efficaces et entrainantes («Barley», «True life», «Buy my product»), voire hypnotisantes («Out there»), et nous plonger dans des abysses bourdonnantes («Open») ou dans une mélancolie polluée par des sonorités hétérogènes et dissonantes («Remember not my name»). À l'image de nos sociétés, Everyone's crushed est troublé et hétérogène, a l'air de vouloir se rendre unique tout en n'étant pas vraiment sérieux et quelque peu bordélique. En tout cas, à défaut de pouvoir plaire à toute une clique de fans d'indie-pop/pop-électro, cette musique savante et parfois étrange interpelle, nous brûle et nous noie à la fois. Tout ça n'a évidemment pas laissé le W-Fenec indifférent.

■ Ted

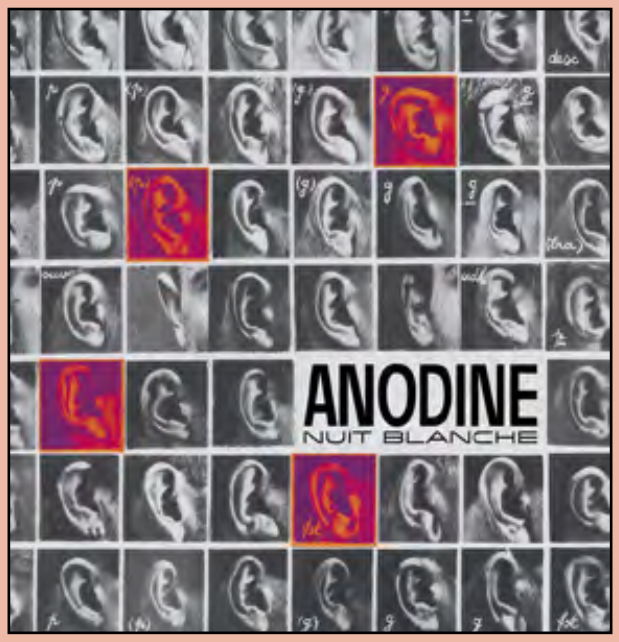
NOVEMBRE

INOX

(Source Atone Records)

En 2015, je recevais le premier album éponyme de Novembre, un duo rock de Limoges formé de membres passés chez Erlen Meyer et mettant en valeur un rap-slam sentant le soufre. En 2023, l'Amiral et le Pendu renvoient de nouveau Fauve jouer dans le bac à sable en débarquant avec Inox, via une œuvre qui confirme les ambitions de Novembre. D'ailleurs, au sein de ce nouvel album (étrangement considéré par le groupe comme son premier), on y retrouve certains titres du premier essai éponyme retravaillés tels que «Music hall» ou «La colline silencieuse». Un faux départ à cacher ? Toujours est-il que, par curiosité, je me suis replongé dans la lecture de cette chronique inaugurale que nous avions publiée dans notre numéro Mag #22. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à peu de choses près, je pourrais réécrire ici les même propos que j'avais tenus il y a 8 ans déjà. Novembre, c'est toujours cet art lyrique macabre, cette espèce de polar sonore aux narrations mêlées de spoken word et de chants froids (celui du refrain de «Pendu» fait comiquement penser au timbre de Florent Pagny) posées sur des univers sinistres aux saveurs électroniques et de rock qui renvoient un peu, dans l'idée, aux formations présentes sur leur label Source Atone Records, plutôt connu pour sortir du metal et du post-rock. Sortiras-tu vivant de ce cauchemar inoxydable ?

■ Ted



ANODINE

NUIT BLANCHE

(Free Monkey Records)

J'ai failli passer à côté de Nuit blanche d'Anodine. Quand bien même ce cher Lucas Stakkato m'a fait passer un disque promo, la première écoute ne m'a pas transcendé. J'ai laissé s'écouler un peu de temps avant de relancer la machine et donner une chance à ce premier EP. Grand bien m'en a pris car les écoutes successives de Nuit blanche m'ont rendu complètement accro à ce disque haut en couleur. Sous l'impulsion de son chanteur Arno Villenave, le quatuor, aussi à l'aise avec les guitares acérées («Nuit blanche», «Ma muse») qu'avec les sonorités pop («Tout», «Cours»), pourrait être un proche cousin de la famille des Noir Désir et un compagnon fidèle des Bashung et compagnie. La qualité d'écriture des textes cinglants et percutants se mélange à merveille avec des mélodies enthousiastes et dansantes, sur fond d'envolées rock et de passages synthétiques. J'ai une préférence pour l'Anodine incandescent même si le groupe se révèle persuasif quand il lorgne du côté des ambiances froides et électroniques, sans jamais se passer de riffs de guitares bien sentis. En tout cas, j'ai bien fait de ne pas laisser tomber l'affaire car une fois apprivoisé, Anodine est une très belle surprise.

■ Gui de Champi

DIDIER BALDUCCI

LE ROCK'N'ROLL EST MORT ET SON CADAVRE ENCOMBRE LE MONDE / NEVER GIVE UP

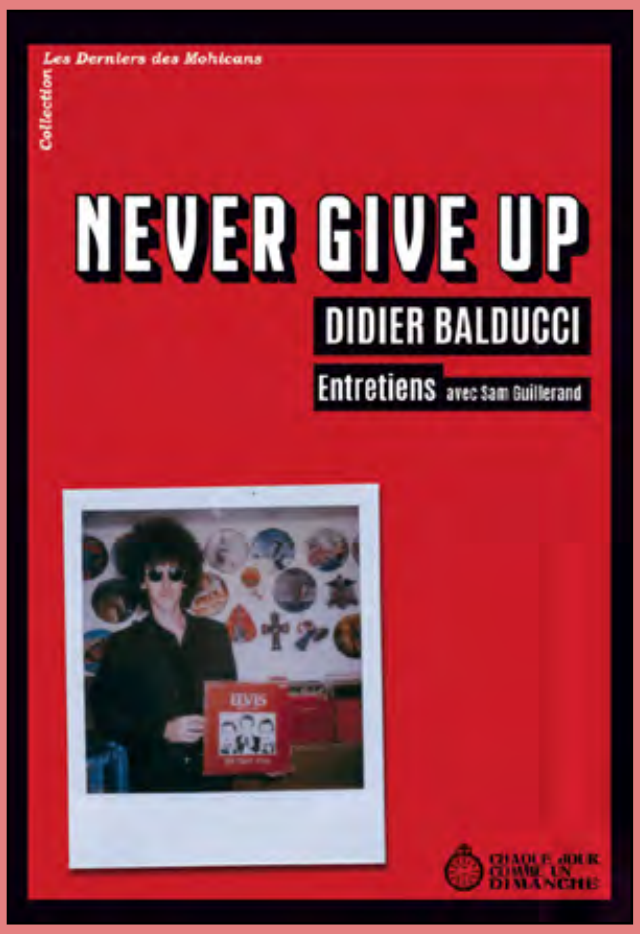
(Mono-Tone Éditions / Les Derniers des Mohicans)

Quelle idée saugrenue de parler de deux bouquins différents dans un même papier ? Tout simplement car les deux ont en commun le Niçois Didier Balducci et sont sortis conjointement en septembre. Il a rédigé le premier, au titre évocateur et provocateur : Le rock'n'roll est mort..., et a répondu sans faux-semblant, aux questions de l'entretien mené par Sam Guillerand (Nasty Samy), qu'on ne présente, j'espère, plus ici, dans l'autre. Premier invité d'une nouvelle collection, Les derniers des Mohicans, on ne va pas se mentir, c'est un très bon client.

Branleur auto-revendiqué, tout du moins allergique au travail et aux CDI, attendant le Saint Graal Revenu Minimum Vieillesse dans un précédent (excellent et hilarant) ouvrage, Toute une vie de labeur, il n'en est pas moins musicien (guitariste des Dum Dum Boys et autres combos), écrivain, et à la tête d'un label (Mono-Tone Records) et d'une maison d'édition (Mono-Tone Éditions). On a connu plus fainéant et moins occupé. Mais il est avant tout et surtout fan de Rock, avec un grand R, ça transpire dans toutes les pages. Celui viscéral, sauvage, urgent, qui fuzz, des Stooges, des Seeds, des New York Dolls, ... et il assiste donc à la décomposition de son cadavre. Statuant de fait que les 200 et quelques pages de ce Mag ne sont pas des arguments convaincants mais plutôt des cendres tièdes. On pourrait lui arguer une mauvaise foi patente ou la vieillesse aigrie d'un «c'était mieux avant» mais si l'on se pose froidement pour y réfléchir, quand on voit l'état actuel du monde du Rock, ses propos, toujours très pertinents font mouche et mal. Heureusement, le ton souvent caustique fait un peu mieux passer la pilule.

Deux livres complémentaires qui se lisent d'une traite. De notre côté, quoi qu'il en soit, on continuera à souffler sur les braises incandescentes. Never give up !

■ Guillaume Circus



DUSK OF DELUSION

TRY YOUR FREEDOM

(Fantai'Zic)

La petite histoire que nous raconte Try your freedom se déroule 3 ans après celle de COrollarian RObotic SYStem. Les humains et les corollaires ont toujours beaucoup de mal à cohabiter et au-delà des petites vannes du Journal de 20 heures (l'équipe cycliste de robots pour le Tour de France, l'écrivain qui vient présenter son bouquin dont le nom rime assez bien avec Metal hurlant...), ce sont de vraies questions sur les conditions des machines que posent les Dusk of Delusion.

Mais au-delà des sensations et des sentiments des androïdes, des choix politiques les concernant, de leur possible rébellion et de l'existence (ou pas) de leur conscience, autant de sujets qui passionnent depuis longtemps les auteurs de Science-Fiction (et donc Benoît Guillot, chanteur et auteur de la nouvelle qui inspire les textes du groupe), bref au-delà de tout ça, Dusk of Delusion est d'abord un bon groupe de metal. Il est difficile de passer à côté de leur sujet fétiche mais on peut aussi apprécier le combo uniquement pour la musique qu'il propose, un metal alternatif qui allie clarté et rugosité et qui puise des idées dans de nombreux courants. Ainsi, Matt qui apprécie particulièrement Yngwie Malmsteen, Iron Maiden ou Judas Priest, n'hésite pas à lâcher des solos ouvertement heavy alors que le reste de la musique et le chant ne sonnent pas du tout comme ces groupes. Mais pourquoi pas, d'ailleurs la série Game of Thrones n'a rien à voir avec la SF ou l'anticipation mais ça n'empêche pas le groupe de lui faire un clin d'œil appuyé sur «Breaking the wall» (et je ne parle pas de la simple évocation du «mur»). On a aussi des parties claires qui peuvent être reliées aux Deftones (ce côté nonchalant...), des variations carrément screamo et d'autres plus lourdes sans jamais être totalement death, un bel éventail tant au niveau du chant que des rythmiques ou des riffs, la musique s'adaptant toujours aux émotions véhiculées par les textes («The hemicycle» ou «Floating blossom» étant les meilleurs exemples).

Aussi bons narrateurs que musiciens, les Dusk of Delusion poursuivent d'écrire leur histoire en nous en racontant. Vu qu'ils ne semblent pas à court de bonnes idées, ça peut être une histoire sans fin et on ne va pas s'en plaindre.

■ Oli

FEATHERS

DUSK OF DELUSION

RESPONSABLE EN CHEF DE LA GUITARE, MAIS AUSSI DES CLAVIERS/SAMPLES, C'EST MATTHIEU QUI RÉPOND À NOTRE INTERVI-OU ASSEZ PORTÉE SUR LE THÈME FAVORI DES DUSK OF DELUSION : LA SCIENCE-FICTION. ON Y PARLE AUSSI MUSIQUE, NE T'INQUIÈTE PAS...

EP ou LP ?
LP, définitivement. Cependant, j'avoue qu'avant de sortir World at war en 2021, je n'étais pas trop fan du format EP. Et puis en y réfléchissant, ce n'est pas si éloigné que ça du format 45 tours de mon enfance. Donc c'est un format que j'apprends à apprécier. Mais le LP reste pour moi l'œuvre d'art ultime.

Mélodie ou hurlement ?
Mélodie. Je suis un pur produit des années 80, quand les hurlements n'étaient alors qu'à leurs balbutiements. Et à cette époque, c'était la mélodie qui dominait, que ce soit dans la pop ou dans le heavy metal avec Iron Maiden ou Judas Priest.

Riff ou solo ?
Solo, bien entendu. J'adore les solos, c'est comme cela que je suis venu à la guitare et principalement par Yngwie Malmsteen. Écouter ceux des autres m'inspire pour construire et travailler les miens. Et comme dirait Nigel Tufnel : « Les solos, c'est ma vie ».

Clip comme «The snap» ou court-métrage comme «Shadow workers»?
Court-métrage. Même si le format clip est excellent, travailler sur un format un peu différent pour un groupe de metal est vraiment une plus-value. Le réalisateur avec lequel on travaille maintenant depuis 2018, Maxime Fournier, est un partenaire parfait pour nos expérimentations.

La Cale ou le Nirvana ?
Les 2, il y a déjà tellement peu de lieux pour se produire, on ne va pas les hiérarchiser (sourires). Mais on est ravis que La Cale reprenne du service, c'est un lieu qui nous avait manqué.

X-Vision ou Masnada ?
X-Vision. Nous avons partagé la scène avec eux dans les années 90, à l'époque d'Elvaron... Masnada, je ne connais que de nom, je n'ai jamais écouté ni vu sur scène.

Android ou iOS ?
Android, et je crois que ça vaut pour nous 5 dans le groupe, il me semble. Même si Natan utilise un Mac pour les séquences... et d'ailleurs, j'aime bien le chambrer avec ça quand ça plante (rires).

Science-Fiction ou Anticipation ?
Anticipation. Je lis beaucoup et je lis beaucoup de romans d'anticipation. Les fondateurs, mais aussi des auteurs plus récents.

Isaac Asimov ou Philip K. Dick ?
Asimov. Pour moi, c'est vraiment le fondateur. Il y a Jules Verne bien entendu, qui pose les bases, mais le grand pas est franchi grâce à Asimov.

Spielberg ou Lucas ?
Arf... Bon, si je dois choisir, je dirai que Lucas m'a davantage marqué avec le premier Star Wars, enfin l'épisode IV, mais il n'a pas réalisé grand-chose en fait. Spielberg est beaucoup plus prolifique et je pense que dans l'inconscient collectif, il est beaucoup plus présent dans les esprits.

Lynch ou Villeneuve ?
David Lynch, sans hésiter, même si parfois... enfin souvent, même... je ne comprends pas vraiment ce qu'il fait. C'est quand même très expérimental.

Cylon ou T-800 ?
T-800. Je suis un fan ultime d'Arnold et j'ai vécu

Terminator 2 à sa sortie en salles, c'est un peu ma madeleine de Proust. Le premier est culte bien sûr, mais j'étais un peu jeune pour le voir au cinéma. On a pu le louer en VHS, je devais avoir 10 ans et ça m'a tellement scotché ! Ah, les années 80...

Dolores ou Bishop ?
Bishop. Presque pour les mêmes raisons : Alien fait partie de ma culture en temps qu'enfant ayant grandi dans les années 80. Et tout comme Terminator, c'est un film que tu allais louer au vidéo club et que tu regardais avant que tes parents ne rentrent du boulot. Aliens passe un cap en 1986, c'est la boucherie. C'est alors la première apparition de cet androïde un peu dérangeant et l'acteur dont le nom m'échappe est excellent dans le rôle.

Enki Bilal ou Moebius ?
Honnêtement, aucun des 2. Désolé messieurs, je ne suis pas du tout BD, mais alors pas du tout.

Alors Deckard, réplicant ou humain ?
Dans la version initiale, Ridley Scott ne laisse pas d'ambigüité sur ce point. Et la sortie de 2049 le confirme, selon moi : si c'était un réplicant avec 4 ans de vie, il serait hors service. Donc pour moi : humain.

Merci Matthieu et les Dusk of Delusion, merci également à Elo (Aria Promotion) !

Oli

Photo p. 188 : Géraldine Gadaut
Photo p. 190 : Béatrice Bigel

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Comment il va mon Gui de Champi ? Tu commences à reprendre des couleurs (sang et or) après les meilleurs résultats de tes footeux Lensois préférés ? Moi, j'ai sûrement déjà perdu le teint halé glané lors de mon périple floridien. Huit jours que je suis rentré, au moment où je rédige ces lignes. Le jet-lag 28 degrés à Key West (avec les coqs et poules se baladant pépouze dans les rues, les chats à six doigts d'Hemingway) vs. 6 degrés à l'aéroport CDG de Paris a bien fait mal ! Heureusement, dans ma valise, j'ai ramené ce nouveau tuyau, mais ce n'est pas un groupe qui a joué au Fest. J'aime tenir mes engagements… et les contradictions aussi, héhé. Je suis coquin, m'a-t-on dit récemment. En revanche, je t'annonce que j'ai déjà trois tuyaux d'avance, que j'ai vus, eux, en concert à Gainesville. Et j'ai même une petite idée pour le tuyau bonus spécial papier. En gros, tout ce que je vais découvrir prochainement servira pour la quatrième saison de nos aventures fanzinesques (2024-2025). Ouch' ! Bon, d'ici là, on va déjà tâcher d'écouler le HuGui(Gui) #2 et rien de mieux pour ça que des sorties hors les murs. Ça a plutôt bien fonctionné lors de notre virée commune à Tours pour cette chouette soirée avec Burning Heads, Vulgaires Machins, Poésie Zéro et Bottlekids ! Ces derniers ont été à la hauteur humainement et scéniquement du tuyau musical que je te dois. Bravo et encore merci. Des très bons gaziers, qui garderont un excellent souvenir de

leur petite escapade française avec les Têtes Brûlantes, et un beau final grâce à l'asso Goat Cheese (coucou Brice !).

J'annonce d'entrée, Durry que je vais te faire découvrir n'est pas d'aussi bonne qualité. J'ai d'ailleurs hésité, pas sûr de moi ni de faire mouche. Je suis sur un quasi sans faute de tuyaux depuis le début, j'ai la pression ! J'avais déjà envisagé de te parler de ce band la fois précédente, pour finalement privilégier Church Girls et c'était un meilleur choix, je crois. Bon, là, je te prépare psychologiquement, en sous-entendant que c'est moyen, pour qu'à l'écoute, tu te dises : « Hé, mais c'est pas si mal, ça ! ». On va voir si mon stratagème fonctionne.
Durry donc, groupe ricain tout récent, formé autour d'un frère (Austin) et d'une sœur (Taryn), qui se sont retrouvés confinés ensemble chez leurs parents dans la banlieue de Minneapolis, et ont bricolé, composé des bouts de morceaux, fait des vidéos Instagram (et même Tik Tok) et légèrement buzzé. À une échelle assez modeste, hein, mais suffisamment pour que je tombe dessus complètement par hasard cet été dans mes suggestions Youtube, qui entre parenthèses devient bien indigeste avec ses pubs à gogo depuis que Meta/Facebook est payant. Ah la la, si seulement j'avais posté ce statut il y a 10 ans (et 7 ans, et 5 ans, et 3 ans, et la semaine dernière) sur l'interdiction d'utilisation de mes données perso, on n'en serait pas là. Nan mais les gens, sérieux… J'ai l'impression d'entendre M. Garrison, le prof dans South Park et son « Alerte aux gogols, alerte aux gogols ! ».
Revenons à Durry. Entre mars 2020 et septembre 2023, date de sortie du premier album Suburban legend, iels ont peaufiné les chansons, démarché et trouvé un label, pour mettre un terme à ce sympathique petit concentré (sucré) d'indie-rock. «Who's laughing now» et «Mall rat» (cacedédi au cinéaste Kevin Smith) sont deux bons gros tubes catchy (je ne sais plus sur lequel j'étais tombé en premier), les textes parlent de la revanche de losers low-middle class qui arrivent finalement à faire un truc cool de leur vie (ce groupe), et ce côté emo posi gratouille forcément la corde sensible qui me traverse. Enfin posi, c'est vite dit, car les excellents «Trauma queen» et «I'm fine (no really)», paradoxalement le morceau le plus enjoué de ce Suburban legend, traitent davantage de dépression et de la possibilité (ou non) de ne pas reproduire un schéma familial toxique. On a connu plus fun.
J'ai fait écouter le disque à ma copine, qui m'a dit que ça lui rappelait Imagine Dragons. Je ne suis pas certain que ce soit un bon argument en la faveur de ce tuyau (ce groupe m'est complètement inconnu et j'ai l'impression qu'on pourrait plutôt le retrouver à l'affiche de Solidays ou We Love Green, bref des festoches où l'on ne risque au contraire pas de me retrouver) mais je pose quand même ça là. Moi j'avais plus en tête Kings Of Leon, notamment sur «Hasta la vista baby», tout du moins du peu que j'en connais mais là encore, j'ai peur de perdre des points de street punx créd. À moins que je ne m'en balek. Ouais, c'est plutôt ça.
Je ne sais pas du tout ce que va donner Durry par la suite, si ça va cartonner, se mainstreamiser davantage, ou péricliter et tomber dans l'oubli, mais ce qui est certain c'est que tu en auras entendu parler ici en premier. Aucun.e de mes ami.es ne suit leurs pages FB ou Insta, c'est donc un tuyau de toute première fraîcheur. À voir comment il va tenir sur la durée et si tu vas le trouver suffisamment solide. Je l'avoue, la prod' ultra léchée peut rebuter (je préfère certaines versions démos antérieures de morceaux, plus brutes) et l'album est inégal, avec quelques temps morts («Worse for wear», «Little bit lonely») mais c'est en tout cas l'un des trois seuls disques que j'ai ache-

tés en Floride (avec les LPs de Ways Away et d'un futur tuyau). Ce qui change drastiquement des 20-30 que je ramenais lors de mes premiers Fest en 2010 et 2011. Il faut dire que le dollar était à 0.70 centimes d'euro et que les prix ont doublé voire triplé depuis. J'ai chopé ce joli vinyle jaune chez Park Ave Records à Orlando, ou même les CDs d'occas' étaient à 6$, quand j'en avais trouvés à 1-2$ à l'époque. Bref. Tu as écouté ? Ça a marché ? Tu prends ta carte de membre du «Losers club» de Durry avec moi ou bien tu passes ton tour ? (GC)

Salut mon bon Circus ! Content que tu sois rentré sain et sauf de ton périple en Floride. Faut dire que les photos postées sur tes réseaux (et pour une fois pas trop floues, je te félicite) n'inspiraient gère la confiance, entre les crocodiles et autres bêtes féroces qu'on n'a pas l'habitude de croiser à Nancy ou dans le 18e arrondissement de Paris. On dirait également que tu as fait le plein de concerts, et j'en suis fort heureux pour toi. Tu as été dispensé du concert de NOT et on dirait que tu ne t'es pas fait prier. Confidence pour confidence, et afin d'entretenir notre lose attitude auprès de nos lecteurs, je rappelle sans filet que je t'avais intimé l'ordre de te rendre au concert de la bande de Davey Warshop pour que tu me racontes le concert de ce band (et surtout que tu me ramènes un disque !). Quand j'ai voulu planifier ton concert et lancer une commande de drones pour suivre tes faits et gestes et être sûr que tu ne ferais pas un pas de travers et te rendrais bien à ce show, j'ai cliqué sur un lien de la prog' du site et là, enfer et damnation, le NOT programmé au Fest était un autre NOT ! Mais comment est-ce possible que deux groupes portent le même nom ? Cela devrait être interdit par le Comité du Bon Goût (celui qui veille notamment sur le sacré saint Punk Rock et dont l'antenne bisontine fut particulièrement active il y a quelques années). Jamais au grand jamais je ne te proposerai un tuyau d'homonymes ! Merde alors !

Bon, OK, j'ai un coup de sang. Or, les résultats actuels de mon club devraient m'apaiser. C'est moins brillant que l'an passé, mais je suis néanmoins fier de mes gars, quand bien

même Seko Fofana et Loïs Openda manquent terriblement dans l'équipe. Et quand, en plus, on tape Marseille, le club de cœur de mon bon Jean-Louis Good Friends (qui vient encore de sortir un monumental numéro de son fanzine avec Dirty Fonzy en couv' et deux charmantes chroniques du W-Fenec mag et du #2 de notre zine), ça fait du bien par où ça passe. Mais ce qui me file le smile et me fait rappeler que la vie est belle, c'est quand je me remémore cette formidable journée passée à Tours en ta compagnie et tous les amis croisés et rencontrés lors de ce plateau magique Bottlekids/Poésie Zéro/Vulgaires Machins/Burning Heads au Bateau Ivre. J'ai enfin vu le trio britannique Bottlekids sur scène et j'ai pris un énorme plaisir à revoir (une semaine après un concert devant quarante personnes à Metz) les Vulgaires Machins. Sans oublier l'honneur de pouvoir lighter la crème de la crème, à savoir les Burning Heads. Je suis content d'avoir partagé ce moment (et même un bout de gâteau) avec toi, et l'interview que tu as menée de main de maître avec Fra et Joe Bottlekids est excellente. C'était génial, et rien que d'y repenser, j'en ai les larmes aux yeux. Je suis sensible, capitaine !

Maintenant que j'ai achevé la digression, revenons à nos moutons. Ce n'est pas pour te passer de la crème solaire (dont tu as plus besoin que moi, Floride et Montpeul' obligent), mais même quand tu doutes un peu de ton tuyau, tu fais mouche. J'ai l'impression que la jurisprudence Wet Leg et mes multiples références à cette (petite) faute de goût t'ont fait du bien. Il faut dire que je n'étais pas vraiment rassuré, après avoir lu ta prose, en lançant Suburban legend dans mon téléphone intelligent en mode 5G (et non avec le modem 56k qu'on peut entendre en intro du disque). La référence à Imagine Dragons m'a bien fait marrer même si je me dois d'avertir ta chère et tendre que c'est la première et dernière fois que le nom de ce groupe apparaîtra dans notre magazine/fanzine. Me suis-je bien fait comprendre ? On a quand même un rang à tenir, non ? En tout cas, bien m'en a pris de le lancer de bon matin, dans le bus 16 direction Malzeville, entre les arrêts Jean Savine et Poirel. Pile poil pour écouter le premier album de Durry en entier, car j'ai pu arriver au boulot dans de bonnes conditions, avec un sentiment d'apaisement et de quiétude. Purée, Durry a visé haut et juste ! C'est mainstream à mort (et alors ?), ça dégueule de tubes en tout genre et c'est diablement efficace ! Autant te le dire tout de suite, le seul truc qui me dérange (et pas que pour cette formation), c'est le fait de n'afficher sur la pochette et les photos promo seulement deux membres du groupe. Je ne trouve pas ça hyper crédible. Seul Ginger peut faire ça, car premièrement, il publie sous son nom, et deuxièmement, il joue (parfois) tous les instruments sur skeud. Voilà. Pour en revenir à Durry, je succombe et pour paraphraser la géniale série L'agence tous risques, tu peux être satisfait que ton plan se soit déroulé sans accro. J'ai pensé à pas mal de choses en écoutant (et réécoutant avec plaisir) Suburban legend : des refrains magiques à la Jimmy Eat World, des titres parfaits à la Alkaline Trio («Mall rat») et des arrangements somptueux à la Pup (le génial «Suburban legend», le non moins talentueux «Who's laughing now»). Il m'arrive souvent de m'emballer plus que de raison, alors j'ai également demandé aux femmes de ma vie ce qu'elles en pensaient. Tiffany a bien aimé, et Victoria me demande d'ajouter le premier titre à sa playlist (qui comprend aussi bien Queen que The Darkness et Rammstein). Traduction : ça passe large ! Il y a bien quelques grosses ficelles trop évidentes («Little bit lonely» pourrait s'intituler «Little bit abusé», les chœurs de «Mall rat» sont too much) mais les fulgurances sont nombreuses («Hasta la vista baby» est puissant, «TKO» et «Worse for wear» sont poignants à m'en faire hérisser les poils des avant-bras). Ce patchwork sonore, mélangeant les guitares généreuses et les claviers lo-fi, est hyper agréable, et je n'ai ressenti aucun ennui. Au contraire, la richesse des arrangements et la volupté de ces chansons me rendent tout chose. Tuyau méga validé mon pote, et disque bientôt commandé !

Tu sembles avoir quelques coups d'avance en ce qui concerne les tuyaux, mais de mon côté, je suis plutôt en mode «panne sèche». Il faut dire que je n'ai pas eu vraiment la tête à tout cela ces derniers temps. Une bonne remise

en question professionnelle hante mes nuits et me ronge l'esprit en journée. Et puis, j'ai énormément écouté en boucle deux bombes que tu connais et que tu apprécies : les Britanniques de Bad Nerves et les Australiens de Clowns. Tout cela cumulé, je n'ai pas eu le cœur à gratter dans ma collec' de disques pour te choper une vieillerie sous-estimée ou une nouveauté encore secrète. Et alors que j'attendais dernièrement sous une pluie battante mon transport pour rejoindre mon home sweet home (au même arrêt de bus où j'ai eu l'idée du nom de cette chronique, genre l'endroit inspirant), j'ai reçu un appel de mon bon vieux pote Nico. Celui-là même qui est à l'origine de ce génial tuyau qu'est Swain (entre autres recommandations). On ne s'appelle pas souvent (c'est de ma faute) mais j'ai toujours plaisir à tailler le bout de gras avec lui, d'autant que ces derniers temps, ce n'était pas vraiment la teuf pour lui. Je lui évoque notamment mon «projet professionnel» du moment tandis qu'il me donne de bonnes nouvelles le concernant. Et bien évidemment, on s'échange quelques noms de groupes. Il me promet de m'envoyer un tuyau qui devrait me botter et nous raccrochons. Quelques instants plus tard, je reçois une capture de son application musicale. «Quit my job» de Haters. Putain, c'est pas le destin ça ? Alors, à défaut d'être fixé sur mon avenir pro, et alors que démarrait l'intro de ce morceau, je savais que je tenais mon tuyau !

« Haters sont un joyeux ballon d'hélium géant rose pastel en forme de cœur plein de lames de rasoir et de verre brisé ». C'est ce qui est écrit sur la page Bandcamp du groupe. Meilleure punchline du monde, à égalité avec « Si Bref ne veut pas faire la chronique de ce groupe, je veux bien ». Plus sérieusement, Haters, c'est exactement ça : des riffs tranchants et des rythmes mieux aiguisés que des couteaux pointus, le tout desservi par un son aux petits oignons dans un gant de velours. Plus efficace que «Quit my job», tu meurs ! Du punk hardcore puissant aux intonations garage, bien branlé et sacrément addictif. Je suis certain qu'au moment précis où tu liras ces lignes, tu en es déjà à ta troisième écoute. Pas vrai ? Je suis naturellement allé à la pêche aux infos, et même si le groupe est assez actif sur Facebook, je n'ai pas grand-chose à te dire à part

que c'est un trio avec un guitariste chanteur qui a l'air un peu agaçant et un basse-batterie qui fait le job. Le groupe a fait une grosse tournée au Canada cet été. Alors, qui sait, aurons-nous la chance de croiser la route de Haters lors d'une tournée européenne en support de je ne sais quel groupe. Tout est possible, hein ? Le groupe a publié cet été un nouveau single intitulé «Young ones», moins fun, mais tout aussi intéressant. J'ai quand même l'impression qu'on tient quelque chose, tu crois pas ? Tu pourras trouver sur la toile un clip de «Quit my job» moins passionnant que le morceau, et une session live de «Feel better», leur premier single datant de 2019. Sympathique tout ça, je trouve. La page Bancamp rassemble quatre singles (il manque le dernier en date), dont le bruyant (et brillant) «Haters» qui n'a clairement rien à voir avec les morceaux récents. Haters se cherche-t-il, souhaite-t-il brouiller les pistes ou bien ne rentrer dans aucune case ? À suivre.

Ce qui est pratique en tout cas avec mon application musicale, c'est qu'elle me propose d'écouter toutes les productions du groupe sélectionné. Le problème, c'est que je peux me retrouver à vouloir écouter le nouvel album ou le premier disque d'un groupe d'indie rock et me retrouver avec une infâme techno ou, pire encore, un r'n'b dégueulâââââââsse. Il doit y avoir un problème d'algorithmes ou je ne sais pas, et du coup, ça te pollue tes playlists ! Ça a clairement été le cas avec Wall street sets part 1 & 2 de Haters, un truc hip hop de Calgary, et Shut up de Haters, un machin électro je-sais-pas-quoi. Clairement pas ma came. Il y avait également Chronic de…Haters (je pense que t'as compris là !), et là, c'est clairement le jackpot !

Quand j'ai fait défiler les quatre titres de cet EP paru chez Everything Sucks, et malgré le chant un peu bancal (pour ne pas dire faux) à certains moments, j'ai été immédiatement conquis. Mieux que ça, je suis tombé amoureux de ce groupe britannique qui ne semble plus être en activité, mais qui mérite qu'on s'y attarde. En bon amateur de mélodies, de refrains qui marquent les esprits et de guitares clairvoyantes, tu vas être servi mon pote ! Je te l'accorde, on a entendu ça mille fois (surtout toi) et la justesse du chant est perfectible, mais rien que pour riff de «Stomach ache» à 3'08, ce groupe a bien le droit à un coup de projecteur qui, je te l'accorde, n'apportera rien à sa carrière déjà avortée. Mais le but, c'est bien de se faire plaisir ? Alors, on ne va pas bouder notre plaisir à l'écoute de ce quatuor de Brighton, UK. Jo, Gabriel, Tom et Sam ont de bonnes têtes et surtout de bonnes références. Ça sent l'indie pop punk à plein nez, les compos sont simples et brillantes, et moi, ça me fait quelque chose à chaque écoute. Le groupe a également sorti un premier EP intitulé Skeletons, avec cinq titres qui posaient les bases de leur indie rock classieux. Un poil plus inégal, mais ça sentait bon dès le début.

Les imperfections rendent le tout assez touchant, et je me dis que j'aimerais bien aller voir ces groupes comme ça toutes les semaines en concert. D'ailleurs, des concerts, le groupe en a fait quelques-uns et notamment un show à Lille en avril 2017 lors d'une petite tournée européenne ! Alors, je te le demande solennellement, Sieur Guillaume Circus, ne sois pas timide et dis-moi que toi aussi, tu as craqué. Et dans l'euphorie du moment (car je suis sûr que tu vas aimer), tu en profiteras pour demander à Roxane si ça lui fait penser à Imagine Dragons, tiens ! En tout cas, j'aurai quand même réussi à te parler d'un groupe britannique et d'un band australien que tu ne connais pas et, retournement de veste, je pense avoir réussi

l'exploit à te refourguer deux tuyaux de qualité avec le même nom. Je suis plein de ressources mon gars ! (GdC)

Oh mon salopiaud ! Mais toi aussi, tu es coquin, Gui de Champi ! Plutôt que de faire profil bas sur cette sale histoire de NOT, et t'excuser platement de m'avoir procuré une telle fausse joie (excellent tuyau, annonce du concert au Fest à Gainesville et tristesse incommensurable en découvrant que tu t'étais planté de groupe NOT, bravo champion !), v'là t'y pas que tu me refourgues deux (bons) tuyaux de groupes s'appelant à nouveau pareil ! Je ne l'avais pas vue venir celle-là... Remarque la meilleure défense c'est l'attaque, précepte que semble adopter ton RC Lens dernièrement après un départ calamiteux. Je te le revaudrai. Arf, non, tu es déjà pardonné pour avoir bien aimé Durry. J'espérais, bien sûr, que comme moi, tu succomberais à cette power pop, un poil trop calibrée, certes, mais diaboliquement efficace et entraînante. Mais je doutais, oui, car si je prends toujours autant de plaisir à réécouter ce Surburban legend en cet automnal dimanche où je m'attelle à clôturer ce HuGui(Gui), je ne sais pas si je replongerai avec autant d'entrain dans ce disque d'ici 1, 2 ou 10 ans. À suivre.

Et tu n'es pas que coquin, mais également incorrigible, car tu n'as encore pas pu t'empêcher de mentionner Ginger. Ah la la... Pour répondre à ton grief, on ne voit que les deux

frère et sœur sur la pochette (et les clips) car iels ont tout composé à deux, uniquement, et ce n'est qu'en live que les rejoignent un mec à la batterie et Ashley, la compagne d'Austin à la basse. De plus, j'avais oublié de le préciser, mais Durry c'est leur nom de famille, Austin et Taryn Durry. Tout s'explique. Peut-être que sur le prochain album ça sera différent.
Je n'ai sinon pas pris la peine d'écouter Imagine Dragons, mais laisse donc Roxane tranquille s'il te plaît. Je te rappelle qu'il y a déjà eu dans le W-Fenec une chronique des 3 Fromages et bien d'autres trucs que je ne considère, perso, pas des plus glorieux non plus (Machine Gun Kelly pourraient rétorquer certains de nos camarades rédacteurs, mais que j'assume pleinement, héhé) et il me semblait qu'il y avait un pacte de non-agression envers les copines, les mamans et les enfants. Tu ne vas quand même pas faire ton nazi sans prépuce ? Hum… Solidarité avec un autre GuiGui (Meurice), convoqué par la police, rien que ça, pour une mauvaise blague. Les réacs proclament à longueur de journée et de plateaux qu'on ne peut plus rien dire en vomissant leur bile (sans se rendre compte du caractère antinomique de la chose), je serais bien ennuyé de leur donner raison sur ce point, même si là, ils sont bien contents de le faire taire.

Bon, en parlant de Haters, j'ai en revanche bien pris soin d'écouter les tiens. Enfin, ceux de Brisbane et de Brighton. Pour les autres, je vais te faire confiance et m'en dispenser. Et c'est parce que je te fais tout autant confiance que j'ai lancé, sans appréhension aucune, l'EP Chronic des Anglais.es. Validé d'entrée de jeu. Indie/punk bien sympatoche, comme j'aime, et je ne trouve pas le chant de Jo si faux que cela. Ce qui m'a davantage surpris, c'est le dernier morceau éponyme, où ce n'est pas elle qui chante, mais Tom le bassiste. Je n'ai pas compris pourquoi, d'autant que j'ai vu après que c'était ce titre qui avait été mis en avant par un clip. Et s'il est bien cool, dans la lignée des autres musicalement, ce chant masculin dénote un poil par rapport au reste de leur (trop courte) discographie. Le renfort de Lande Hekt (ex Muncie Girls) sur «Skeletons» dans l'EP du même nom était plus convenu, même si j'ai eu beau le remettre 3-4 fois, j'ai eu du mal à distinguer la voix de Lande de celle de Jo. Ah, si, finalement elle a bien deux lignes vers la fin. Tiens, je t'ai déjà confié que j'avais songé à te proposer Muncie Girls, justement, en tuyau officiel ? Non ? Bon et bien tu iras de ce pas écouter l'excellent album From Caplan to Belsize (2016) et le très bon Fixed ideals (2018). Je te rejoins également sur le cool riff à 3'08 de «Stomach ache» et c'est marrant car iels réitèrent sur «Brave», le morceau suivant, au quasi même perfect timing.

Si les Haters de Brighton n'ont même pas de LP à leur actif, que dire du trio de Brisbane ? Cinq « pauvres » singles éparpillés en quatre ans, dont deux semblent des avant-premières d'un album Non-violent à paraître prochainement. Il était annoncé pour mi 2023 quand est sorti «Quit my job» en avril 2022. Fin novembre 2023, on a depuis qu'un seul «Young ones» à se mettre en plus dans les esgourdes. Tu aurais pu attendre que le groupe ait plus de consistance pour me le proposer, bordel ! C'est la dèche de matières premières, on dirait... Mais là encore, tu es tout pardonné. Car il faut avouer que cela tombe à point nommé avec ton actualité professionnelle que la découverte et l'écoute de ce «Quit my job». Si je ne te connaissais pas, je pourrais presque penser que tu mythonnes pour provoquer ce perfect timing mais non. J'espère que ton futur ex boss ne lit pas le W-Fenec, il pourrait apprendre ton départ avant que tu ne signes quoi que ce soit avec le nouveau, et que tu lui annonces officiellement. Mais si tu es tout pardonné, et que j'ai bien pris soin de mettre des guillemets à «cinq « pauvres » singles», c'est avant tout car ils défoncent ! Tu peux remercier Nico de t'avoir encore une fois sauvé la mise et je suis content d'apprendre qu'il va mieux.

Sur ce titre, «Quit my job», qui est le premier que j'ai écouté, j'ai eu l'impression d'entendre des hardcoreux qui se mettaient à la pop, et comme Lovers ou plutôt The Loved Ones (si tu ne connais pas, fonce sur ce band de Philadelphie) était déjà pris, iels ont décidé de s'appeler Haters. Bien ouéj et bonne bio Bandcamp, je valide. Sur les précédents, «Dead» et «Haters», je ressens davantage des influences garage/punk, mais peut-être est-ce dû à la prod' qui est plus brouillonne, étouffée. En tout cas question troubles mentaux, le guitariste/chanteur Jai Sparks ne semble pas en être épargné, si l'on se penche un peu sur les paroles, tout comme celles de «Feel better», leur titre le plus ancien. « I walk into the lightning to feel better. Hold my breath under water to feel better... » J'espère que lui aussi va mieux, et je suis bien impatient d'entendre l'album promis dans son intégralité car les deux premiers extraits font bien saliver. Tu as réussi à me frustrer, salopiaud (bis) ! En plus, iels ont l'air de s'être fait plaisir en allant enregistrer au Canada chez Scott Middleton de Cancer Bats et en confiant le master à Brian Lucey, qui a bossé avec Arctic Monkeys, The Black Keys... Ça s'entend, il y a clairement une différence de son avec ce qu'iels ont fait avant et j'ai vraiment envie d'entendre la suite. Hum, je l'ai déjà dit je crois. Mais je me répète, ce n'est vraiment pas sympa de me faire un coup comme ça ! Depuis quand deux demi tuyaux ça fait un vrai tuyau ? Je suis à deux doigts de te faire copier des lignes : « Je ne fournirai plus un bon tuyau qui n'a pas sorti ne serait-ce qu'un EP complet. »... Encore un groupe que je vais suivre de près, grâce à toi. Tiens, c'est les soldes en ce moment, enfin le Black Friday, bref un truc pour nous faire encore plus consommer, et figure toi que j'ai trouvé un autre Haters sur Bandcamp. Il vient de République Tchèque et est bien vénère en revanche, à base de d-beat/crust/punk hxc, mais ça se laisse écouter. Trois tuyaux en un, c'est Noël chez HuGui(Gui) ! On se retrouve en 2024 dans un format plus classique... ou pas. (GC)

■ Gui, Gui

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux

SAISON 2 (2022-2023)

VOODOO GLOW SKULLS

FIRME (1995)

(Epitaph)

Du punk rock sur Fun Radio ? Douce époque du début des années 90 avec l'explosion de ce style musical : dookie de Green Day cartonne, Let's go de Rancid et Punk in Drublic de Nofx prennent la vague, et on a même «Come out and play» de The Offspring qui devient donc l'improbable jingle de la pub tv de Fun Radio. Autre époque ! Depuis, je ne sais même plus si Fun Radio existe (enfin si, j'ai vérifié, mais ils sont plus sur du David Guetta que du Cannibal Corpse, ...et puis bon, ils n'ont quand même jamais vraiment été rock'n'roll, même il y a 30 ans), et depuis le souffle punk rock californien est pas mal retombé. Mais autour de 1993-1995, c'était l'euphorie, et Epitaph faisait signer à tour de bras les groupes plus ou moins renommés. C'est ainsi qu'en 1995, Firme, deuxième album des Voodoo Glow Skulls sort sur le label de Mr Brett. Un groupe de punk-rock de plus dans le catalogue ? Alors oui, mais pas que.

Car dès le premier track, «Shoot the moon», une section cuivre s'incruste dans l'introduction faussement calme, des cuivres plus destinés à marquer le tempo qu'à imprimer une mélodie. Puis les chiens sont lâchés : rythme punk rock effréné, guitare syncopée en surchauffe, chant aboyé, les cuivres (trompette, sax, trombone) qui essayent de garder le rythme dans ce qui pourrait sembler être un jeu à celui qui joue le plus vite. C'est du ska punk ou du skacore comme aiment se définir les Voodoo ? Chacun son opinion. Les 16 titres s'enchainent vite, surtout qu'ils dépassent rarement 3 minutes, avec un style caractéristique : le chant de Frank Casillas toujours dans la gueulante qui ne déborde pas d'une demie-octave, la section basse batterie guitare de respectivement Jorge Casillas, Jerry O'Neill, Eddie Casillas, qui applique le mantra du punk rock : pas de solo, pas de gimmicks, pas de répit. Les cuivres, omniprésents, chargés de renforcer l'effet de flux ou d'agrémenter les breaks ou autres petites respirations, mais pas de développer une mélodie. Une sensation de submersion sonore, entrecoupée de quelques micro-respirations ou changement de tempo. On pourra quand même trouver un titre instrumental purement ska «Malas Palabras» et un titre plus ska-punk classique «Land of misfits toys». Pour le reste, à l'image de «Give me someone I can trust», c'est une vague sonore, c'est les Voodoo Glow Skulls. C'est une marque de fabrique qui n'a pas changé depuis 30 ans et leurs 10 albums, malgré pas mal de turn-over dans le groupe, notamment le départ de Frank Casillas en 2017, mais brillamment remplacé par Efrem Schulz. Et puis comme les Voodoo sont généreux et se rappellent à leurs origines hispaniques, ils avaient sorti simultanément une version espagnole de Firme. Deux fois plus de skacore and more.

■ Eric

THE DEARS

NO CITIES LEFT (2004)

(Bella Union / V2)

Ce disque oublié nous ramène au printemps 2003. Je débarque au Québec à cette période-là pour un stage d'étude, et comme je décide souvent de vivre un peu aux couleurs des coutumes locales quand je vis dans un pays étranger, je commence par le moins évident : la musique. Je passe par tout un pan de la culture québécoise francophone d'abord, bien aidé par mes géniaux colocs pas peu fiers de me faire découvrir, parmi tant d'autres, Les Cowboys Fringants (RIP Karl), Les Colocs (RIP Dédé), Richard Desjardins ou encore Plume Latraverse. Mais la belle province a vu naître de supers artistes anglophones comme The Dears. Le nom se répand partout sur Montréal, quoi de plus naturel puisque la bande menée par Murray Lightburn sort à ce moment-là son deuxième album, No cities left. Murray, qui d'ailleurs a été pendant longtemps surnommé «le Morrissey noir», on ne sait pas vraiment si cela vient du fait qu'ils assureront sa première partie à la demande du chanteur des Smiths, qui lui a totalement craqué sur ce disque fabuleux.

Je découvre donc l'œuvre fraîchement sortie et j'en reste bouche bée par tant de classe. En une seule écoute rapide, j'ai compris que je tenais là quelque chose de rare. Chaque titre est un bijou de mélodie pop d'un romantisme et d'une noirceur insondable. Ce n'était pas le seul disque dans ce cas, donc il a fallu faire des choix en ce qui concerne les achats «souvenirs». Je le regretterai un peu car cette sortie confidentielle en Europe n'arrive que l'année suivante dans les bacs. C'est à ce moment-là que je me le procure et que je me plonge sérieusement dedans. No cities left est devenu à ce jour l'un des disques les plus précieux de ma collection et celui qui m'accompagne encore maintenant et me procure toujours les mêmes émotions fortes.

The Dears ne se permet pas uniquement de délivrer une pop facilement digérable, elle est écrite à la manière d'un film et de manière aventureuse parfois. Chaque séquence est pensée, que ce soit au sein même d'une chanson ou dans leur continuité, elles participent à vivre une expérience unique. Les ambiances évoluent constamment, on passe très fréquemment de la tristesse à l'espoir (ou le contraire) avec une émotivité poussée à son paroxysme grâce à des arrangements géniaux, tandis que certains morceaux rayonnent naturellement («Don't lose the faith», «No city left»). Le groupe surprend également avec des titres plus étendus (comme la planante et progressive «Expect the worst/'cos she's a tourist» ou bien l'insoupçonnable et intrépide «Postcard from purgatory»). Enfin, notons le travail vocal frissonnant et puissant de Murray et les chœurs qui l'accompagnent qui rendent cet album unique (écoutez donc ce ping-pong vocal magnifique entre Murray et Natalia, sa compagne claviériste, sur «22: The death of all the romance» pour vous en convaincre).

The Dears n'a jamais vraiment réalisé d'œuvres aussi abouties et extraordinaires que No cities left, l'album suivant Gang of losers a tenté partiellement de l'atteindre, c'est le lot de pléthore de formations, les planètes étaient juste alignées à cette époque. C'est avec un line-up différent que le groupe est encore en activité depuis 1995 (son dernier album, Lovers rock est sorti en 2020), il est toujours aussi confidentiel, preuve en avec son dernier concert parisien en septembre 2022 à La Boule Noire devant une centaine de personnes. Quelque part, je me dis que ce n'est pas plus mal (et irréel en même temps) d'avoir pu profiter quasi 20 ans plus tard des plus beaux morceaux de No cities left lors d'un concert quasi intimiste, tant cette formation aurait dû naturellement décoller (en tout cas en Europe) à la vue de son talent et de la période durant laquelle la vague indie-rock pop connaissait un énorme regain d'intérêt, à commencer par Arcade Fire, autre groupe québécois majoritairement anglophone qui eux ont connu un succès tout à fait différent.

■ Ted

DANS L'OMBRE : ÇA DEGOULINE DANS LE CORNET !

DANS LA LONGUE LISTE DES ACTIVITÉS/MÉTIERS DE L'OMBRE AUTOUR DE LA MUSIQUE, IL Y A CES PASSIONNÉS QUI NOUS FONT DÉCOUVRIR LEURS COUPS DE CŒUR, ANECDOTES OU INFOS SUR LES GROUPES, QUI NOUS RACONTENT LEURS CONCERTS DES SEMAINES PASSÉES, ANNONCENT CEUX À VENIR, REÇOIVENT DES GROUPES POUR LES INTERVIEWER... UN PEU COMME NOUS, ICI AU W-FENEC MAIS CETTE FOIS À LA RADIO, DERRIÈRE UN MICRO. PETIT FOCUS DONC SUR PHILIPPE, FRED ET RITCHIE, ANIMATEURS DE L'ÉMISSION ÇA DÉGOULINE DANS LE CORNET ! SUR RADIO G À ANGERS DEPUIS... PFFIOU, TRÈS LONGTEMPS POUR CERTAINS !

Quelle est ta formation ?
Philippe : J'ai un BAC Professionnel Maintenance des Systèmes Mécaniques Automatisés.
Fred : Vendeur informatique à la base et maintenant technicien informatique dans un centre de formation. Pas trop rock'n'roll, mais bien cool quand même.
Ritchie : Ingénieur Génie Civil.

Quel est ton métier ?
Philippe : Monteur/metteur au point en ma-

chines spéciales.
Fred : Technicien Informatique
Ritchie : Chef de projet en Bâtiment.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
Philippe : Animateur bénévole d'une émission de radio depuis mai 1992. On a aussi monté une association qui a eu son pic d'activité et qui a permis d'organiser des concerts caritatifs avec des petits groupes de talent. Les conditions d'entrée étaient soit un jouet en période de Noël, soit une boîte de conserve pour les Restos du Cœur et la Banque Alimentaire. Et depuis peu (un an) s'est montée une webradio pour les 30 ans de Ça Dégouline Dans Le Cornet.
Fred : Hum, comment dire, animateur radio depuis 1998 sur Radio G ! dans l'émission Ça Dégouline Dans Le Cornet !, qu'on retrouve maintenant en version webradio et photographe par passion, avec des photos nettes et pas floues... (sourire). Sinon j'écris des chroniques de disques pour les disques coup de cœur, mais en dilettante, et je suis un gros collectionneur addict aux vinyles depuis longtemps.
Ritchie : Label ... en sommeil en ce moment, et animateur dans Ça Dégouline Dans Le Cornet !.

Ça rapporte ?
Philippe : Oui ! Beaucoup d'amour !
Fred : Non, pour être clair, ça rapporte surtout la satisfaction de se retrouver entre potes tous les quinze jours, autour de la musique qu'on aime et qu'on veut partager aux auditeurs. Mais ça permet surtout de faire de belles rencontres entre gens passionnés et de bien éduquer ses enfants à autre chose que la musique mainstream des radios commerciales.
Ritchie : Énormément oui, de plaisir, de rencontres, de contacts, de super bons moments...

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
Philippe : En tant qu'auditeur de radios locales, j'aimais écouter les émissions d'animateurs passionnés et y découvrir un monde musical qui n'existait pas ailleurs.

Ensuite, grâce à une professeure de français qui a mis en place un partenariat entre le festival Premier Plan, l'Éducation Nationale et Radio Gribouille, j'ai pu m'exercer à la technique d'interview, de montage et d'enchaînement de morceaux. Le directeur d'antenne a apprécié notre travail et j'ai proposé le projet d'émission.
Fred : Par la petite porte de chez Black & Noir sur Angers dans les années 90, avec l'achat des premiers disques de Sonic Youth, Nirvana et bien sûr des Thugs. Et de fil en aiguille, j'ai croisé la route de Philippe en écoutant l'émission vers 1994, sans savoir que je ferais partie de la bande pendant tant d'années.
Ritchie : Par mon prof de maths !

Une anecdote sympa à nous raconter ?
Philippe : J'en ai plusieurs. Tu penses, depuis 1992 (rires).
- La fois où on a fumé des joints avec Les Sheriff dans leur camion tout en réalisant l'une de nos premières interviews. Épique.
- Une fois où j'avais le blues après que mes comparses des débuts aient dû quitter le navire. J'ai fait gagner mon estime à l'antenne, comme on faisait gagner des tee-shirts ou des albums et je me suis retrouvé inondé d'appels... Là, on se dit qu'il y a du monde qui écoute derrière.
- Et puis pendant ma tentative de record du monde où un nombre impressionnant de personnes étaient en haleine et me témoignaient tous leurs soutiens par mails, sur des forums, au téléphone... Ça venait de partout !
Fred : Oui, avoir participé à la rencontre de Trey Spruance de Secret Chiefs 3, membre fondateur de Mr. Bungle, avec mes potes Marco et Thomas au Bar'Ouf de Cholet. Mon pote lui dit que Faith No More a ruiné son adolescence et Trey lui répond, moi aussi, grand moment de rigolade sur le coup, et puis des interviews bien cools, dont une de Gui de Champi lors d'un Hellfest.
Ritchie : Plus qu'une anecdote, c'est plutôt la chance d'avoir fait une partie de mes études dans les 90's, et donc d'avoir baigné dans l'esprit Thugs de l'époque avec Black & Noir et d'avoir aussi été à l'ouverture du Chabada.

Ton coup de cœur musical du moment ?
Philippe : C'est réducteur un seul ! En ce moment, je dirais Dye Crap (Paris), Scrape (Belgique), SBRBS (Rennes) et Rest-Up (Angers).
Fred : On peut en donner plusieurs ? Fragile pour la petite touche angevine et le renouveau

de la scène d'ici, le dernier It It Anita, et l'album que j'écoute en boucle en ce moment, c'est le dernier album des Jack And The Bearded Fishermen, que j'attends avec impatience à Angers pour un concert.
Ritchie : Difficile de choisir donc je vais en donner trois : It It Anita, le prochain Do Not Machine et une belle découverte qu'est Automata, dans l'esprit de ce que faisait Microfilm.

Es-tu accro au web, aux réseaux sociaux ?
Philippe : Un peu, mais pas sur tous les réseaux sociaux.
Fred : Oui, malheureusement, ça me prend trop de temps parfois.
Ritchie : Oui, trop parfois.

À part le rock, tu as d'autres passions ?
Philippe : Ma famille avant tout.
Fred : La photo, ma femme, mes enfants et ma famille.
Ritchie : La famille, faire un peu de sport, le ciné.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Philippe : Pareil, voire plus impliqué car retraité (rires).
Fred : Oui avec toujours autant de passion pour la scène indépendante et la musique en général. Peut-être plus animateur radio, mais en fin de carrière professionnelle, attendant la retraite pour avoir encore plus de temps devant moi pour poser un disque sur la platine et lire un bon fanzine.
Ritchie : Non, pas forcément, en tout cas toujours dans le rock, ça c'est sûr !

Merci aux Dégoulineurs pour le nettoyage de cornet, pour leur activisme et leur rapidité !

■ Guillaume Circus
CaDégoulineDansLeCornet.fr

MAG PAPIER

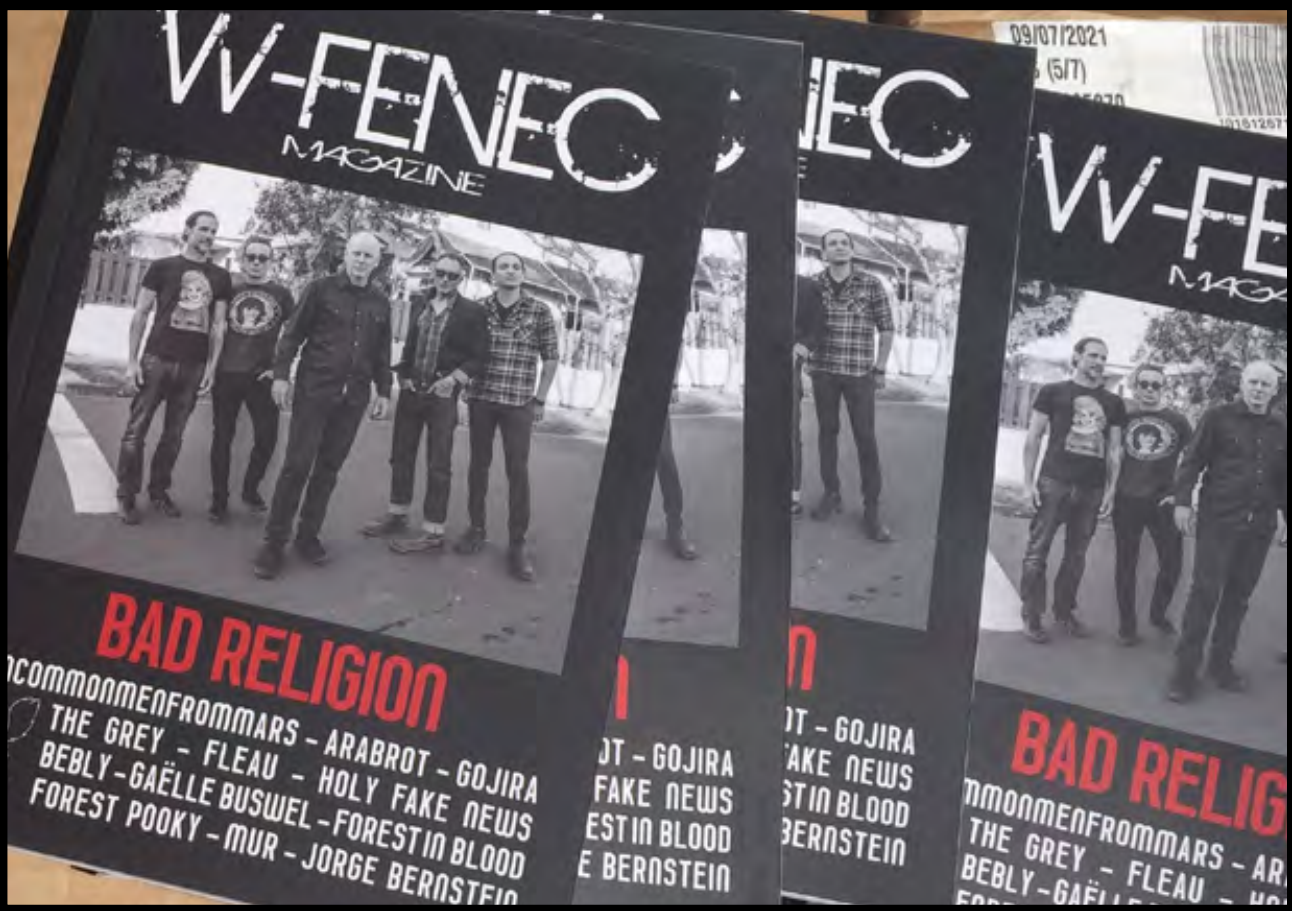
MAG 47 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Il nous reste quelques exemplaires du #47, il est dispo prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch') ou on peut te les envoyer
(mais la Poste prend cher à savoir 6 euros).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-,nous et à
team@w-fenec.org
on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.



JEREMIE DALSTEIN

Premier EP

3 titres

disponible en

vinyle & streaming

BLACKOUT PROD

KICKING

https://jeremiedalstein.bandcamp.com

1223